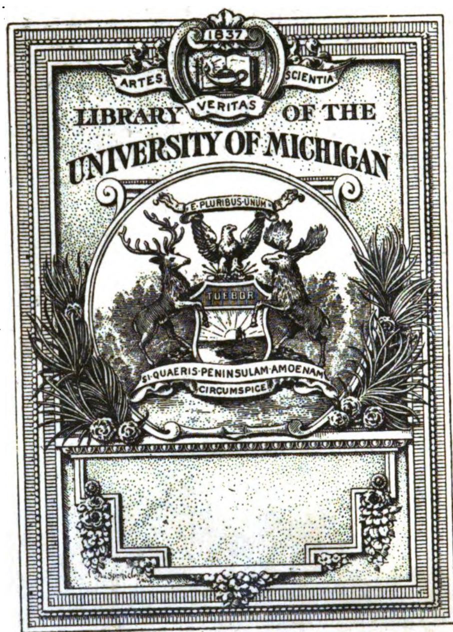
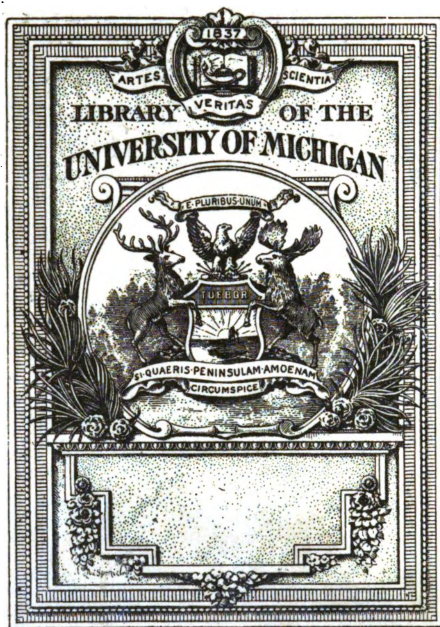

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LETTRES CHAMPENOISES



OU

CORRESPONDANCE MORALE ET LITTÉRAIRE,

RÉDIGÉE

PAR MM. DE FELETZ, MICHAUD, O'MAHONY, MELY-JANIN, LAURENTIE, SAINT-PROSPER,

et plusieurs autres hommes de lettres;

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N.° 10.)

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIM.-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

—

1820.

LETTRES CHAMPENOISES.

DIXIÈME LETTRE.

Le Palais de Scaurus, ou *Description d'une maison romaine.*

Je vais être, Madame, bien grave, bien sérieux, bien ennuyeux; je vous en préviens d'avance, et je vous en demande pardon : c'est d'un ouvrage d'érudition que je vais vous entretenir, et d'une description savante sur des antiquités et des ruines, comme si vous étiez un membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Il y a quelques années qu'un Allemand, M. Bœttinger, publia sur *la matinée*, c'est-à-dire sur *la toilette d'une dame romaine*, le traité le plus profond qu'il soit possible d'imaginer; jamais on n'aurait cru possible

d'étaler tant d'érudition sur ce sujet léger ; jamais les Grâces ne furent accablées sous un tel poids de citations. Les étoffes brillantes et les tissus légers dont se parait une Romaine, les formes heureuses et les plis variés que les plus coquettes d'entre elles savaient donner à ces riches et élégans vêtemens ; l'art avec lequel elles arrangeaient leurs cheveux, la diversité de leurs coiffures, la magnificence des pierreries dont elles ornaient leur tête, leur cou, leurs bras, leurs oreilles ; les parfums qu'elles préféraient, les eaux et les cosmétiques dont elles usaient pour donner à leur peau plus de blancheur et de souplesse, à leur teint plus d'éclat et de fraîcheur, les vases qui contenaient ces essences, tout ce qui était d'un usage quelconque dans l'œuvre si compliquée d'une toilette ; les esclaves ou femmes de chambre, ministres de cette laborieuse *matinée ;* tout est l'objet de savantes recherches, et toute assertion est appuyée sur une grave citation : de sorte qu'il n'y a pas moyen de douter que tel était le peigne d'une dame romaine, telles étaient ses épingles. Poètes, et sur-tout poètes comiques et satiriques, orateurs, historiens, commenta-

teurs, scoliastes, philologues, grammairiens, moralistes, pères de l'Eglise, tout est mis à contribution pour résoudre ces grands et intéressans problêmes. Je ne dirai pas que le sujet soit frivole ; mais certainement l'auteur allemand ne l'est pas non plus.

Un écrivain français, émule de cet Allemand, vient de publier un ouvrage non moins érudit et non moins étayé de graves et imposantes autorités, sur un sujet où l'on s'étonne moins, il est vrai, de voir prodiguer les trésors de l'érudition, mais qui cependant touche par quelque point, comme j'aurai occasion de le faire remarquer, à celui de l'auteur qui nous a si prolixement décrit en quatre cents pages la matinée d'une dame romaine. Ce n'est pas le tout de savoir comment une petite-maîtresse de l'antique Rome teignait ses sourcils, avec quel art elle nouait sa ceinture ou formait de ses cheveux des mêches, des crochets et des boucles; il est encore essentiel de connaître le lieu où s'accomplissaient tous ces mystères de la coquetterie, de pénétrer dans le cabinet de toilette de Julia, de Flora ou de toute autre beauté romaine, et de passer de là dans son bou-

doir, dans sa chambre, dans l'appartement de son mari, dans les salons magnifiques où elle reçoit ses amis, dans le *triclinium* ou salle à manger où elle leur donne de magnifiques repas, dans les bains où elle se rafraîchit, dans les jardins où elle se promène, enfin, dans tous les détails et les accessoires d'une vaste et superbe maison romaine, propriété d'un de ces opulens Romains dont le luxe et les vices qui en sont la suite *vengèrent l'univers vaincu*, suivant l'expression énergique d'un célèbre satirique.

Tel est, Madame, le but que s'est proposé l'auteur du *Palais de Scaurus*. Je l'avoue, j'ai été saisi d'étonnement à la vue de la grandeur et de l'étendue de ces bâtimens et de ces parcs, et en lisant l'énumération de toutes les richesses de la nature, de tous les objets d'art, de toutes les recherches de luxe qui y sont accumulées; et peut-être ai-je cru trop facilement que ce qui avait droit de m'étonner avait aussi le droit de vous intéresser. Ah! Madame, que nous sommes mal logés! combien nous devons rougir de nos mesquins hôtels et de nos pauvres châteaux! Nous nous croyons bien servis, quand nous

avons trente laquais à nos ordres : quelle pitié ! Il n'y a pas là, peut-être, la moitié des gens qu'il aurait fallu à Scaurus, seulement pour prendre un bain. Il n'avait pas moins de quatre mille cent seize personnes attachées au service de sa maison, sans compter les esclaves destinés à la culture de ses terres, qui n'étaient pas en moindre nombre, puisque ces terres étaient labourées par trois mille paires de bœufs : telle était en effet la fortune d'un Romain au tems de Pline, ainsi que l'atteste ce célèbre écrivain.

Je me rappelle, Madame, que, lorsqu'au mois de novembre dernier j'eus l'honneur d'aller vous voir à votre jolie campagne de B......, je vous fis compliment sur l'élégance et l'ameublement de votre salon. Je ne retire point mon compliment ; mais, je dois l'avouer, Lollia, la femme de Scaurus, en avait de plus beaux : il est vrai que probablement elle n'en faisait les honneurs ni avec autant de grâce, ni avec autant d'esprit. L'aimable accueil qu'on reçoit à B...... est bien préférable à toutes les magnificences du palais de Scaurus. . . . .

Je ne pourrai jamais, Madame, dans une

simple lettre, vous faire connaître tous les prodiges de cette magnificence ; j'avoue que je ne m'en étais point formé une idée avant la lecture de ce livre. J'avais cependant lu dans Pline qu'un des plus mauvais sujets de Rome, le fameux Clodius, qui fit raser la maison de Cicéron, en avait acheté une qui lui coûtait près de quinze millions de sesterces, c'est-à-dire environ trois millions de notre monnaie. On peut sans doute avoir une assez belle maison à ce prix-là ; mais je crois que les cuisines de Scaurus valaient presque autant. Je n'entreprendrai point, Madame, de vous faire parcourir toutes les pièces de ce vaste palais, et de vous promener du vestibule au *prothyrum*, du *prothyrum* à l'*atrium*, et puis à l'exèdre, au *sacrarium*, au *sphæristerium*, etc. Ces descriptions remplissent un volume entier, prenons donc le parti

De sauter vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et nous nous sauverons au travers du jardin.

Entrons brusquement, et sans nous arrêter ni aux magnifiques cours extérieures, ni à l'*area*, ni au *prothyrum*, ni à l'*atrium*, ni

au péristile, dans l'appartement du maître de la maison. L'auteur nous prévient d'abord que c'est ce qu'il y a de moins beau et de moins considérable dans la maison d'un riche Romain ; et il en donne de très-bonnes raisons tirées de leur genre de vie. Il serait presque tenté de nous demander pardon de la mesquinerie de cet appartement ; toutefois il se compose d'abord de quatre chambres à coucher : une pour chaque saison de l'année ; et il faut voir, dans l'ouvrage même, toutes les recherches de luxe et de commodités que renferme chacune d'elles, et toutes les précautions prises pour que celle d'hiver ou *hibernaculum* soit bien chaude, celle d'été bien fraîche. Celle-ci est pavée de mosaïque avec diverses inscriptions, entre autres celle-ci : *Benè dormio*, je dors bien. Toutes ces chambres sont précédées d'antichambres, ou *procœton*, accompagnées de petits salons entourés de cabinets ou *cellæ familiariæ*, pour les esclaves. Les lits sont de bois de cèdre, revêtus de bronze et d'écailles de tortue. Je n'entrerai point dans le détail des meubles, ce serait à ne pas en finir. Vous parlerai-je d'une pièce de cet appartement,

plus reculée, plus soigneusement fermée, et dont la première porte extérieure était ordinairement surmontée d'un tableau qui représentait Actéon puni de sa téméraire curiosité? Je ne vous en dirai pas du moins le nom, même latin, car les dames entendent ce latin-là; vous saurez seulement qu'en Grèce, cette pièce s'appelait *aphrodision*. Quels plafonds dorés! quels voiles de pourpre! quelles colonnes de calyste! mais aussi quelles peintures et quels tableaux! Le Germain à qui Scaurus montre ses appartemens, nourri dans cette simplicité de mœurs que décrit si éloquemment Tacite, s'enfuit à leur aspect; fuyons aussi, Madame, et entrons dans l'appartement de Lollia, qui sans doute sera plus décente.

L'appartement des femmes s'appelait *le gynécée* ou *gynæconitis*. Lollia se faisait peindre au moment où le Germain y entra, et je doute, Madame, que son portrait vaille le vôtre, que j'admirai, moins sans doute pour le talent du peintre que pour la grâce du modèle, dans votre salon de B......; mais ce qu'il y avait de plus merveilleux dans l'appartement de Lollia, c'est son cabinet de

toilette. Quel sujet d'étonnement pour un Germain sorti des forêts de son pays, et qui jusque-là n'avait connu que ses jeunes compatriotes, dont tout l'artifice et toute la coquetterie consistaient à se laver au bord de leurs fontaines, et à orner leurs cheveux de quelques fleurs cueillies dans leurs âpres climats! « Dieux! s'écrie-t-il, Rome offrit à Brennus moins de trésors pour sa rançon; qu'on en voit réunis dans ce cabinet. » Une seule perle d'un des colliers de Lollia avait coûté six millions de sesterces, environ seize cent mille francs; des vases de toutes les formes et de tous les métaux renfermaient des parfums, des eaux pour peindre les cheveux et les sourcils, des couleurs et des cosmétiques pour le teint et la peau; ses armoires étaient pleines de tissus fins, délicats, et sur-tout transparens. L'Egypte lui fournissait des étoffes *xylines*; Tyr changeait pour elle la blancheur des toisons en pourpre éclatante; l'or et la soie, mélangés avec art, composaient ses vêtemens, et des émeraudes d'azur y étincelaient de toutes parts; aussi les Romains avaient-ils dans leur langue une expression excellente et très-énergique pour

désigner tout l'attirail de la toilette d'une femme. Nous aurions peut-être le droit, du moins le besoin, d'en avoir une équivalente ; nous ne l'avons pas cependant. Ils appelaient cet assemblage d'objets divers : *un monde*, une sorte d'univers, *mundus muliebris*.

Une foule de femmes de chambre ou plutôt d'esclaves, étaient empressées autour d'une dame romaine à sa toilette ; mais ce que notre auteur ne dit pas, et ce que je veux vous révéler, c'est que ces dames étaient très-cruelles envers les esclaves, et punissaient avec une sorte de barbarie la plus petite faute, la distraction la plus légère, tant elles mettaient d'importance au grand œuvre de la toilette. Ces esclaves avaient les épaules et la gorge découvertes en habillant leurs maîtresses, afin d'être toujours prêtes à recevoir les punitions que celles-ci voulaient leur infliger, comme, par exemple, des coups de fouet de fil d'archal garni de nœuds, ou même de petites boules de métal. Il n'était pas rare de voir une femme, irritée contre la maladresse de sa coiffeuse, lui enfoncer une épingle dans le bras ou dans le sein ; Ovide l'atteste dans son *Art d'ai-*

mer. Il conjure même celle à qui il donne ses doctes leçons de s'abstenir de cette violence et de cette barbarie, du moins en présence de son amant. « Que ton esclave, lui » dit-il, n'ait rien à craindre de tes ongles ; » je hais l'humeur sanguinaire qui lui perce » le bras avec des épingles. Elle arrange » alors ta tête, en maudissant les cheveux » sur lesquels a rejailli son sang. » Ailleurs le même poète loue la belle chevelure de Corinne; mais il loue sur-tout sa douceur envers sa coiffeuse dont elle n'a jamais fait couler le sang à coups d'épingle.

Nec unquam
Brachia dereptâ saucia fecit acu.

Vous me pardonnerez, Madame, cette petite citation latine ; il est bien difficile de se préserver de tout vernis de pédanterie, quand on s'occupe de recherches aussi savantes et aussi profondes.

Du cabinet de toilette de Lollia, où passerons-nous, Madame ? entrerons-nous dans la *pinacotheca* ou galerie de tableaux ? Nous y verrions une bataille, ouvrage du peintre Bularchus, qui fut achetée tout juste son pe-

sant d'or. Nous arrêterons-nous dans la bibliothèque ? Mais j'ai remarqué que les dames qui visitent les bibliothèques regardent assez négligemment les livres, et ont l'air assez ennuyées ; allons donc, Madame, dans la cuisine de Scaurus, et d'abord admirez sa dimension : elle a cent quarante-huit pieds de long ; sa construction est encore plus merveilleuse que son étendue. Elle est aussi ornée de tableaux moins beaux que ceux de la *pinacotheca*, mais analogues au lieu où ils sont exposés ; elle est sur-tout remplie d'esclaves occupés à préparer de somptueux festins : l'*archimagirus*, le *supracoquos*, les *offarii*, les *coqui*, les *focarii*, les *mediastini*, etc. Il est à remarquer que parmi tous ces esclaves, il n'y avait point de femmes : l'usage romain les excluait de la cuisine. Voltaire a dit quelque part :

> Toute Française, au moins je l'imagine,
> Sait au besoin faire un peu de cuisine.

Il paraît qu'il n'en était pas de même des Romaines. Il y a bien d'autres choses admirables dans la cuisine de Scaurus et ses nombreuses dépendances ; mais je suis obligé de

me borner. Je ne vous parlerai donc que d'un énorme jambon qui frappa les regards du Germain stupéfait; mais on lui fit voir que ce jambon était de bronze : c'était un cadran solaire; la queue de l'animal, qui y restait attachée, servait de style; les signes qui indiquaient les heures étaient tracés en lettres d'or sur la peau ou couenne. Les différentes pièces principales avaient aussi des cadrans solaires analogues aux divers usages auxquels elles étaient destinées. Je ne puis vous dire, Madame, ce qui formait le cadran de l'*aphrodision*.

De la cuisine, passons dans la salle à manger ou *triclinium*; mais, Madame, prenez garde, n'allez pas y entrer du pied gauche, cela serait du plus mauvais augure. Au reste une aussi fâcheuse distraction de votre part n'est pas à craindre : un jeune enfant, beau comme l'Amour, est là placé sur le seuil de la porte pour vous avertir. D'autres esclaves dépouillent les convives de leurs vêtemens pour les revêtir de belles robes uniquement destinées aux repas; quelquefois même on en changeait encore pendant le repas pour se rafraîchir, lorsqu'on était trop échauffé

par le nombre des convives, la quantité et la chaleur des mets et des lampes innombrables, suspendues par des chaînes de bronze, et supportées par des candelabres d'un travail précieux. Les Romains fastueux comme Scaurus avaient quatre salles à manger, comme quatre chambres à coucher, pour les diverses saisons de l'année; une mosaïque, représentant les débris d'un repas, en formait le pavé; des tableaux, surmontés des douze signes du zodiaque, et représentant les fruits et les mets que l'on recherche le plus dans les mois auxquels ces signes répondent, en ornaient le pourtour. La table, d'un bois de cèdre, reposait sur des pieds d'ivoire, et était recouverte d'un plateau d'argent massif, du poids de cinq cents livres, orné de ciselures et d'anaglyphes; les lits, placés autour de cette table, pouvaient contenir soixante personnes. Lorsque Scaurus avait cinq ou six cents convives, il leur donnait à manger dans son *atrium*. Ces lits étaient de bronze, revêtus d'ornemens en or pur et en écailles de tortue, garnis de matelas dont la laine était teinte en pourpre, et recouverts de tapis émaillés de différentes

couleurs, tissus en soie mélangée avec des filets d'or; ils étaient fabriqués à Babylone, et tellement rares et précieux qu'ils coûtaient quatre millions de sesterces, ou huit cent mille francs; c'est encore Pline qui l'atteste.



Mais que mangeait-on autour de cette belle table, et assis ou à demi-couché sur ces beaux lits? Le Germain nous a laissé le menu du dîner que lui donna Scaurus, et je vous ferai grâce, Madame, de plus de la moitié: c'étaient d'abord des œufs d'autruche, farcis avec des jaunes d'œuf de paon, qui recélaient un bec-figue comme si c'eût été le fœtus déjà formé; des ventres de truie; des lièvres ornés d'ailes, et représentant des animaux singuliers; des poissons et des oiseaux faits avec de la chair de cochon, et si bien imités que l'œil y était trompé; un énorme sanglier tout entier, dont les vastes flancs renfermaient des grives vivantes, qui prirent leur vol dès que leur prison fut ouverte; des poissons excellens, d'autres poissons assez médiocres, mais venus de très-loin, très-rares et qu'on n'avait pu se procurer qu'au prix de cinq ou six mille sesterces, etc. Tout-à-coup un craquement affreux se fait enten-

dre, le plafond s'ouvre, et un second service plus somptueux remplace le premier, qu'un ingénieux mécanisme avait fait disparaître ; un jeune funambule entre par la même voie et fait, aux yeux des convives, mille tours étonnans et périlleux ; des mimes peu décens dans leurs bouffonneries lui succèdent ; cependant on remplissait et on vidait des coupes d'or, on causait en tumulte, on chantait des hymnes bachiques, chaque convive avait la tête ornée d'une couronne de fleurs ; enfin, le chant du coq, avant-coureur de l'aurore, est le signal de la retraite.

Je voulais, Madame, vous parler des bains, grand objet de luxe chez les Romains, et des jardins magnifiques qui ornaient leurs palais ; mais ma lettre est démesurément longue, et je ferme le livre pour n'être pas tenté de vous décrire encore quelques-unes de ces merveilles. J'imagine que vous êtes comme le Germain qui, visitant le palais de Scaurus, fatigué de voir et de compter depuis plusieurs heures des colonnes, des marbres, des bronzes et des tableaux, voulut voir des hommes. Arrêtons-nous donc, Madame, avec lui dans l'exèdre ou salle de

conversation, dont je ne vous ferai point la description ; je n'ai que trop décrit. Là il vit se promener et causer ensemble un groupe de factieux, reste impur des amis de Catilina, c'étaient les libéraux ou radicaux de ce tems-là ; plus loin il aperçut le vieux Scévola, qui parlait de Lélius et de Scipion, en dictant des maximes de sagesse ; dans une autre partie de la salle était le voluptueux Salluste avec Fausta, femme de Milon, qu'il avait séduite ; dans un coin de la salle un philosophe grec, Métrodore, répondait aux questions par des lignes, des figures et des symboles. « Qu'est-ce que la vie ? » lui demanda-t-on. Métrodore fit un point imperceptible au milieu d'une table noire, et l'effaça subitement d'un coup d'éponge. Vous, Madame, qui réunissez à des grâces riantes et légères un esprit grave et réfléchi, vous goûterez, j'en suis persuadé, ce langage symbolique et ces définitions philosophiques ; en voici quelques autres : on lui demanda le moyen d'être heureux ; il traça autour de lui un cercle très-étroit. Un jeune militaire voulut savoir ce que c'était que la gloire ; Métrodore dessina un laurier dont la tête était battue par la tem-

pête, et le pied rongé par des reptiles. « Qu'est-ce que l'homme ? » lui demanda-t-on ; aussitôt il composa sur le marbre noir une figure mobile, compliquée, bizarre, inextricable, pour exprimer combien l'homme est divers et incompréhensible à lui-même. « Qu'est-ce que la femme ? » lui demanda un jeune homme exhalant l'ambre et tous les parfums de cosmus. Métrodore, avec une vivacité qui sembla passionnée, dessina un piége couvert de fleurs. Ah! Madame, de cette définition je n'adopte que les fleurs.

Je terminerai par une réflexion qui m'est souvent venue à l'esprit en lisant ce livre : que dirait Scaurus avec son palais, ses jardins, la magnificence de ses meubles, l'immensité de ses propriétés, et son armée d'esclaves ; que penserait-il, dis-je, de nos banquiers, qui font les importans et veulent être les premiers personnages dans notre gouvernement représentatif, parce qu'ils ont un petit hôtel à la Chaussée-d'Antin, quelques sacs d'écus, et quelques centaines de mille francs en billets de banque dans leur portefeuille ? F—z.

SUR ELISABETH.

La tragédie de M. Lebrun a grandement mis à la mode son héroïne ; il n'est question, Madame, que de Marie Stuart : on la voit sur nos grands et sur nos petits théâtres ; on met en romances l'histoire touchante de ses malheurs ; le crayon et le burin s'empressent de reproduire ses traits, et toutes les parures de nos dames sont à la Marie Stuart. On se passionne vite en France, et un caractère tel que celui de Marie devait y faire fortune ; elle a commis de grandes fautes sans doute, mais toutes ces fautes lui ont été remises parce que, comme dit l'Ecriture, elle a beaucoup aimé, *quia multùm amavit.* Ses faiblesses maintenant sont historiques ; il n'y a plus à revenir sur cet article. Je ne serai point celui qui lui jetera la première pierre, toutefois je ne puis m'empêcher de convenir que la douce et tendre Marie ne prit point assez de précautions pour déguiser des fautes qui, lorsqu'elles sont cachées, sont toujours à moitié pardonnées. Je ne sais quel auteur a dit, en s'adressant aux dames : *Soyez belles si vous pouvez,*

sages si vous voulez; mais sur-tout soyez considérées. Cet auteur avait raison; et tel fut toujours le plan de conduite que se traça la rivale de Marie, la fière Elisabeth, qui, malgré ses grands airs de prude, ne valait pas mieux, et peut-être même valait moins qu'une autre. Je trouve, dans un auteur très-peu connu, et qui a fait d'immenses recherches sur son compte, des anecdotes curieuses que je veux vous raconter, et qui vous mettront à même d'apprécier son caractère.

Cette reine, Madame, aimait passionnément les beaux hommes; et ceux qui étaient doués des agrémens de la physionomie étaient sûrs d'être honorés de ses bonnes grâces. Elle avait une telle aversion pour les gens laids et difformes que, lorsqu'elle paraissait en public, ses gardes avaient soin d'éloigner tous les individus contrefaits, dont la taille ou les proportions auraient pu blesser ses regards. Vous voyez qu'avec de telles dispositions on peut aller loin; et elle ne se serait pas arrêtée en chemin si....

Raleigh, qui, ainsi que je vous l'ai déjà dit, lui donnait le nom de *Vénus* quoiqu'à cette époque elle approchât de la soixantaine,

Raleigh ne dut son avancement qu'à sa galanterie. Il rencontra, un jour, cette princesse à la promenade : un endroit humide l'empêchant de passer, il détacha aussitôt son manteau et l'étendit par terre ; la reine passa avec précaution, et sans se mouiller les pieds. Le capitaine Raleigh devint le lendemain sir Walter.

Sa coquetterie était extrême, et elle était constamment entourée d'une foule d'adorateurs. Dood, dans son *Histoire de l'Eglise*, dit que les comtes d'Arran et d'Arrundel, et sir William Pockering, avaient conçu l'espoir d'obtenir non-seulement son cœur, mais sa main. Elle ne s'offensait pas de ces prétentions ; on prétend même qu'elle les encourageait. On sait que le jour de son couronnement, elle poussa les choses avec le duc d'Alençon, au point de retirer de son doigt une bague, et de la mettre à celui du duc. Elle avait une fort belle main, et elle le savait très-bien ; aussi dans les audiences qu'elle donnait, elle avait soin de retirer à tout moment son gant, et de porter la main à ses cheveux comme pour les arranger. Tous les yeux se portaient sur cette main ; et sa

vanité était singulièrement flattée de cette admiration.

Vous me demanderez peut-être pourquoi tout-à-l'heure je me suis arrêté sur un *si*, que j'ai fait suivre de quelques points; et vous voudrez sans doute avoir raison de cette réticence. J'ai hésité un instant, Madame, à vous en donner l'explication; mais puisque vous l'ordonnez, je continuerai. Toutefois, je l'avouerai, l'embarras n'est pas médiocre; car comment vous faire entendre ce que j'ai à vous dire? comment vous expliquer qu'elle était forcée d'être sage, avec la meilleure volonté de ne pas l'être? Le cas est embarrassant, et j'aime mieux, dans cette occasion, laisser parler un historien (Whitoke) qui, dans son *Histoire de Marie, reine d'Ecosse, vengée*, s'exprime ainsi: « Elisa» beth ne pouvait ni remplir les devoirs » d'une épouse, ni goûter les plaisirs d'une » prostituée; elle s'efforçait, mais vaine» ment, d'éteindre un feu qui la dévorait. » Ceux qui voudront consulter cet ouvrage trouveront des anecdotes fort curieuses sur cette reine-vierge. Un autre compilateur confirme le rapport de Whitoke. « Personne

» ne doute, dit-il, que cette souveraine n'ait
» éprouvé la passion de l'amour au plus
» haut degré, sur-tout pour son favori le
» comte d'Essex; mais tous les lecteurs ne
» savent pas que cette passion ne put jamais
» être satisfaite : des raisons physiques s'y
» opposaient, *ses amours lui eussent coûté*
» *la vie.* Elle était si fortement persuadée
» de cette vérité, qu'un jour, se trouvant
» vivement pressée par le duc d'Alençon
» de l'épouser, elle répondit qu'elle ne se
» croyait pas assez peu aimée de ses sujets
» pour qu'ils voulussent la voir périr d'une
» mort prématurée. »

Voilà sans doute aussi la raison pour laquelle elle fit toujours des réponses évasives aux communes qui la suppliaient de prendre un époux : un jour, se trouvant pressée plus vivement sur ses projets : « Si j'allais vous déclarer, leur dit-elle, que je n'ai pas envie de m'engager dans les liens du mariage, je pourrais dire moins que je n'ai dessein de faire; et si je vous annonçais que mon dessein est de me marier, je vous apprendrais plus de choses qu'il ne convient que vous en sachiez; *je vous fais donc une réponse qui*

ne répond à rien (*i give you an answer answerless*).

Elisabeth se gardait bien de laisser pénétrer les raisons secrètes de son célibat forcé ; pour détourner tout soupçon à cet égard, elle allait même plus loin dans ses propos qu'il n'est permis à une femme d'aller. Voici une anecdote qui le prouve ; c'est de la Houssaye qui la raconte dans ses *Mémoires historiques* (volume Ier, page 174).

« Un jour, dit-il, Nicolas de Harlay, étant à l'audience d'Elisabeth, lui coula quelques mots de mariage avec le roi son maître. *Il ne faut pas songer à cela,* répondit-elle ; *mon gendarme* (c'est le nom de guerre qu'elle donnait à Henri IV) *n'est pas mon fait, ni moi le sien : non pas que je ne sois encore en état de donner du plaisir à un mari qui me conviendrait, mais pour d'autres raisons.* Là-dessus, levant ses jupes et le bas de sa chemise, elle lui montra sa cuisse ; de Harlay mit un genou en terre, et la lui baisa. Elisabeth s'en fâcha, ou fit semblant de s'en fâcher, comme d'un manquement de respect. *Madame*, dit-il, *pardonnez-moi ce que je viens de faire, c'est ce qu'aurait fait mon*

maître, s'il en avait vu autant! Cette excuse plut à la reine, qui se connaissait en galanterie; et notre Henri IV, en apprenant ce trait, dit à de Harlay : « Ventre-saint-gris, » tu as eu raison; j'en aurais fait autant, et » peut-être plus. »

Je vous demande pardon, Madame, de vous avoir raconté cette anecdote : elle est un peu leste, mais j'ai cité mon auteur; d'ailleurs c'est de l'histoire.

PETITE REVUE LITTÉRAIRE.

Quelques Réflexions sur les trois premiers mois de l'année 1820, par J. Fiévée. Seconde édition. Un volume in-8°. — Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste (1).

J'arrive un peu tard, Madame, pour vous parler de cette brochure qui a déjà été lue de la France entière, car tel est le sort des ouvrages de M. Fiévée : on les enlève dès qu'ils paraissent, et il faut être bien alerte pour pouvoir en parler sur la première édition. Les lecteurs sont plus expéditifs que les critiques, pour certains ouvrages s'entend; car il en est d'autres qui sont comme frappés d'anathême, et

(1) A Paris, chez le Normant; et chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

qui n'ont même pas l'honneur d'être coupés. C'est une chose singulière que l'influence des noms : les uns ont une force d'attraction à laquelle il est impossible de résister, il y a affinité élective, comme disait M. Azaïs, entre eux et les lecteurs; les autres ont une puissance répulsive dont rien ne peut triompher : demandez encore à M. Azaïs.

Pour en revenir à M. Fiévée, je ne m'étendrai pas sur son ouvrage, puisque certainement vous avez été des premières à le lire; mais je vous demanderai si votre royalisme n'a pas été épouvanté de certaines propositions qu'il renferme, de la première, par exemple? Je conviens avec vous qu'il y a d'excellens chapitres, et sur l'ordonnance du 5 septembre, et sur ses suites; mais que conclure de ces contradictions et de ce terme moyen? Ne serait-ce pas une transition pour couler tout doucement du côté droit dans le côté gauche? Par Jupiter! on serait tenté de le croire.

Testament de J. J. Rousseau, trouvé à Chambéry en 1820; publié avec sa justification envers madame de Warens, par Antoine Métral, avocat.

Je vous parlais dernièrement, Madame, de manuscrits retrouvés; en voici un qui n'est point sans importance puisqu'il y est question de Rousseau, et qu'il contient l'expression de ses dernières volontés. A l'époque où il dicta ce testament, il était encore

sans célébrité et sans nom; s'il fût mort alors, il serait descendu tout entier dans la tombe, car l'on était bien loin de soupçonner que l'homme qui avait été tour-à-tour clerc de greffier, apprenti-graveur, laquais, interprête, arpenteur, musicien, droguiste, précepteur, secrétaire d'ambassade, caissier, et copiste de musique, écrirait un jour les immortelles pages de l'*Héloïse* et de l'*Emile*. Ce testament est plein de simplicité; Rousseau n'avait pas encore la prétention de se croire haï du genre humain, il se disposait à mourir sans vanité; et c'est un spectacle bien digne d'attention, de voir l'auteur de *la Profession de foi du vicaire savoyard* faire le signe de la croix, recommander son ame à Dieu, invôquer Jean et Jacques, ses patrons dans le Ciel, protester de vivre et de mourir dans la religion qu'il avait adoptée, et qu'il devait changer par la suite, s'occuper de ses funérailles, et faire des legs à des religieuses, à des capucins et à des moines.

Ce testament n'est rien par lui-même, c'est le dernier acte d'un bon bourgeois de Chambéry, qui confie ses dernières volontés au tabellion de son village; le nom de Rousseau en fait tout le prix. Tel est ce singulier prestige attaché aux grands noms: ils sanctifient jusqu'aux moindres objets; et l'on regarderait aujourd'hui comme une relique, si on la rétrouvait, cette pierre que J. J. lançait contre un arbre pour décider de sa condamnation ou de son

salut. Qui sait si l'on n'en ferait pas autant de la marmite de *madame Clot* (1) ?

Poésies diverses, par M. le chevalier de Cuzey. Prix : 1 fr. 50 c. — A Paris, chez Delaunay; et chez Pillet aîné.

Les chevaliers ont toujours été bien venus, et des dames, et des Muses : Boufflers et Parny en font foi ; ils furent comblés de leurs plus rares faveurs, et l'on prétend qu'elles n'eurent jamais rien de caché pour eux. Je n'ose prédire d'aussi grands succès à M. le chevalier de Cuzey ; il a encore beaucoup de chemin à faire pour arriver au sommet du Parnasse. Il y a du naturel et de la vérité dans ses peintures, et quelquefois de l'énergie dans ses expressions ; mais la langue poétique ne paraît pas encore lui être très-familière. Il faut qu'il l'étudie ; car toutes les autres qualités sont nulles sans celle-là.

Sans la langue, en un mot, etc., etc.

Des Primes d'encouragement ouvertes à la sédition et à la révolte.

« Que ceux qui lisent les journaux, dit l'auteur de cette brochure, se rappellent les diverses souscriptions dont on ne cesse de les occuper depuis un an ; et ils demeureront convaincus que toute notre bienfaisance nationale tourne en malveillance et en

(1) Voyez *les Confessions*.

hostilités politiques. S'il avait pu rester un doute à ce sujet, il serait détruit par l'espèce de manifeste qui vient d'être publié au nom d'une compagnie d'assurance contre la révolte. »

Il s'agit ici, comme vous voyez, Madame, de la souscription dite *nationale*. Cette affaire est portée devant les tribunaux ; aussi mon dessein n'est point de la discuter : il faut attendre, et nous saurons s'il est permis à ceux qui font des lois d'être les premiers à les éluder.

Quand les juges de Ravaillac lui demandèrent pourquoi il avait assassiné le roi très-chrétien, il commença par les chicaner sur cette dernière expression, et par répondre en secouant la tête : *C'est à savoir s'il était très-chrétien.* Bientôt aussi, lorsqu'on nous parlera de lois qui n'auront pas été sanctionnées par la minorité de la chambre des députés, on nous verra probablement secouer la tête en disant : *C'est à savoir si ce sont des lois.*

Moïse sur le Nil, ode.

Je vous ai déjà parlé, Madame, d'un jeune poète, M. Victor Hugo, qui depuis l'âge de seize ans ne cesse d'obtenir des palmes académiques, et dont le talent grandit et s'accroît à chaque nouveau triomphe qu'il remporte. Un pareil résultat condamne sans réplique toutes ces fades épigrammes qu'on ne cesse de lancer contre les académiciens et les sociétés lit-

téraires. Il faut remarquer, au surplus, que sans elles un de nos plus grands écrivains, J. J. Rousseau, n'aurait peut-être jamais été révélé au monde : c'est avec un prix remporté à Toulouse que Marmontel a payé les frais de son voyage à Paris. A cette même académie, M. Victor Hugo vient de conquérir une nouvelle palme qui le place parmi les maîtres des Jeux-Floraux : de combattant qu'il était, il passe à son tour juge du camp. Le sujet choisi était Moïse sauvé des eaux. Le jeune poète, se conformant au récit des livres sacrés, a représenté le moment où la fille de Pharaon vient au fleuve pour se baigner.

. . . . Si j'en crois (dit-elle) mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
    Que pousse une brise légère ;
Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
    Comme on dort au sein de sa mère.

Il sommeille ; et de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
    Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine, il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
    Semble le bercer dans sa tombe.

Il s'éveille.... Accourez, ô vierge de Memphis !
Il crie.... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
    Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras ; les eaux grondent de toutes parts.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autres remparts
    Qu'un berceau de roseaux fragiles.



Il y a dans ces vers une douceur, une harmonie, où ne pourraient pas atteindre certains poètes bureaucrates si vantés de nos jours. Ces vers cependant ont été composés par un jeune homme qui ne touchait pas encore à sa dix-huitième année : que ce précoce favori des Muses ne se laisse pas cependant étourdir au bruit des éloges qui lui sont donnés. Sans doute il approche déjà de la gloire ; mais il lui reste de nouveaux efforts à faire : qu'il redouble donc de courage ; et le noble avenir qui l'attend, il le possédera un jour tout entier.

Je vous ai envoyé dernièrement, Madame, une élégie sur le cimetière de Montmartre, par M. Paccard ; en voici une sur le cimetière du P. Lachaise. Elle a cela de remarquable que c'est la seule pièce de vers que nous connaissions d'un homme qui, ainsi que vous le verrez, n'était pas né sans quelque talent, et qui, tout plein de son sujet, composa ces vers sur le néant des choses humaines, au moment de se donner la mort. L'auteur de cette élégie se nommait M. C. de G. ; il était âgé de trente-trois ans, et jouissait de quinze mille livres de rente. Sa position dans le monde, une belle figure et des talens agréables, semblaient devoir lui

assurer une existence heureuse ; la destinée en ordonna autrement. Sa première jeunesse avait été extrêmement orageuse : avide de jouir, il s'était précipité sans frein dans tous les plaisirs ; après avoir parcouru le cercle de tout ce qui est jouissance et sensation, ne trouvant plus rien qui pût l'attacher dans la vie, il crut qu'il devait cesser de vivre puisqu'il avait cessé de sentir, et il vint, au mois de mai 1813, se brûler la cervelle au cimetière du P. Lachaise, après avoir crayonné cette élégie sur son agenda, que l'on trouva ouvert à côté de lui. Une page non moins curieuse de cet agenda était celle où il avait écrit ce qu'il devait faire jusqu'au moment précis qu'il avait déterminé pour mettre fin à sa vie ; rien n'y est oublié : tout y est écrit avec une minutieuse exactitude. Tous ces articles, que je ne rapporterai point parce que ce sont des notes que celui qui les avait faites pouvait seul comprendre, étaient terminés par celui-ci qui n'est que trop intelligible :

« Samedi matin, à huit heures....... »

Ce fut, en effet, à cette heure qu'il termina sa vie. On n'est plus surpris, en voyant

ce sang-froid, qu'il ait eu le loisir de composer l'élégie dont il est ici question. Ces exemples, d'ailleurs, de poètes qui ont mêlé les derniers accens de leur muse à leurs derniers soupirs, ne sont pas rares, et j'en pourrais citer un grand nombre depuis Lucain, qui récitait un passage de sa *Pharsale* en se faisant ouvrir les veines, jusqu'à Gilbert, qui, sur son lit de mort, laissait échapper ces strophes si vivement empreintes, et de sa mélancolie, et de ses regrets :

Au banquet de la vie, infortuné convive, etc.

Je le répète, ces exemples ne sont pas rares ; et c'est sans doute ce qui a donné lieu à cette belle fiction du cygne faisant entendre des accens mélodieux au moment de sa mort. Un homme d'esprit a ingénieusement comparé ces poètes qui, debout sur leur tombeau, sont tout-à-coup saisis d'inspirations poétiques, au rossignol qui chante avec une épine dans le gosier.

Les vers que je vous envoie se ressentent un peu de la précipitation et du désordre des derniers momens : on voit que l'auteur était pressé de finir ; mais la sévérité serait

déplacée lorsqu'il s'agit de vers que la mort a pour ainsi dire consacrés. Il y a toujours quelque chose de très-remarquable dans une élégie qui finit par un coup de pistolet.

M. J.

ÉLÉGIE

SUR LE CIMETIÈRE DU P. LACHAISE.

Des pâles peupliers le faîte se colore;
Sur les plaines d'azur, la vigilante Aurore
Etend son voile d'or.
Phébus inonde l'air d'un fleuve de lumière,
Et du vaste Orient franchissant la barrière,
Il reprend son essor.

Son disque étincelant sur la terre engourdie
Verse du haut des cieux les germes de la vie
Et les feux de l'amour.
Tout renaît, tout s'agite et sort de la poussière,
Phébus à l'Occident finira sa carrière :
Tout meurt avec le jour.

Ainsi des nations une vague s'écoule;
Chaque moment des morts voit augmenter la foule :
Ce qui naît doit finir.
Mais des peuples éteints la cendre dispersée,
Par la main de Cérès de nouveau ramassée,
Revivra pour mourir.

Dans ce vaste tombeau, froid séjour du silence,
Le désespoir, l'amour, le vice, l'indigence,
Tristes jouets du sort,
Battus par les autans, mutilés par l'orage,

Sont venus terminer leur pénible voyage
Sur l'autel de la mort.

Poussés par le destin au char de la Fortune,
Quelques-uns, s'éloignant de la route commune,
Se seraient illustrés;
Plutus eût déployé les ailes du génie!
Mais, nés dans la misère et dans l'ignominie,
Ils sont morts ignorés.

Qu'importe maintenant qu'échappés à l'histoire,
Leurs noms, sans arriver au temple de Mémoire,
Se perdent pour toujours!
Cette immortalité, fruit de la Renommée,
Sur les ailes du Tems, vaine et triste fumée,
Se dissipe en son cours.

Quels mortels ont bâti les temples de Palmyre;
De Thèbes, de Memphis, travaillé le porphyre,
Les marbres inconnus?
Quel roi de l'Atlantide a porté la couronne?
Dans quels lieux s'élevaient les murs de Babylone,
Et ceux de Dardanus?

Six mille ans de l'histoire ont effacé les pages!
Eh! que font six mille ans dans le fleuve des âges,
Qui sans cesse a coulé?
Quels bords étaient frappés des vagues mutinées,
Lorsque sur le sommet des hautes Pyrénées
L'Océan a roulé?

Alors comme à présent, bercé par l'Espérance,
Poursuivant du bonheur la trompeuse apparence,
Et traînant son fardeau,
L'homme, sans en jouir, a vu passer les heures,

Et pauvre ou fortuné, pour dernière demeure,
A trouvé le tombeau.

Je les ai vus passer les fils de la Fortune!
Du haut d'un char brillant, sur la foule commune
Ils versaient le mépris :
Etendus maintenant sur l'herbe jaunissante,
Le flatteur ne vient plus d'une main caressante
Encenser leurs débris.

Puisque tout de la mort doit éprouver l'injure,
Pourquoi rentrer tremblant au sein de la nature,
Et craindre le cercueil?
Contre les passions, il est un sûr asile;
Près du vice impuissant, la vertu dort tranquille
Sous le même linceuil.

Oui, tout ce qui respire en ces longues murailles,
Quelques instans encore, aux chants des funérailles,
Marchera vers ces lieux;
Et la race future, abandonnant la scène,
Soumise aux mêmes lois, viendra sur cette arène
Rejoindre ses aïeux!

Sous les vagues du Tems, sous les coups de la foudre,
Cette immense cité rentrera dans la poudre;
Et ses murs ébranlés,
Et ses arcs triomphaux, ses temples magnifiques,
Ses dômes, ses palais, ses remparts, ses portiques,
Tomberont écroulés!

Alors le voyageur, poursuivi par l'orage,
Dans sa course égaré, viendra sur cette plage
Heurter quelques débris :
Ni ses regards errans, ni sa marche incertaine,

Ne lui révéleront que cette vaste plaine
Autrefois fut Paris!

Fuyant de ce désert l'atmosphère brûlante,
Vers le champ du repos, une herbe verdoyante
Attirera ses pas;
Et la foule des morts, à ses pieds étendue,
Pourra sous les cyprès sommeiller inconnue
Dans les mains du trépas.

Ni le saule étranger, ni le sapin stérile,
N'étendront leurs rameaux sur mon dernier asile;
Et le marbre orgueilleux,
Dédaignant d'abriter mon humble sépulture,
Au gré de mes désirs laissera la verdure
Parer ces tristes lieux.

Le voyageur viendra sur la mousse sauvage,
Des vignes, des pommiers, chercher le doux ombrage,
Les fruits rafraîchissans;
Ses membres fatigués s'étendront sur ma bière,
Et peut-être il verra sur la modeste pierre
Les derniers de mes chants.

Le soleil se couchait, et la mélancolie
S'épanchait doucement sur mon ame attendrie,
Quand l'airain a frémi......!
C'était ma dernière heure! Alors sur la verdure,
Sans trouble, sans remords, sans crainte, sans murmure,
Je me suis endormi.

La dernière strophe de cette élégie a été gravée sur la tombe de l'auteur.

LE CAMÉLÉON ET LES OISEAUX.

FABLE.

Un corbeau s'écriait : « Vive la couleur noire ! »
Un caméléon l'entendit,
Et vîte noir il se rendit.
C'est pour lui chose aisée, à ce que dit l'histoire,
De changer de couleur comme on change d'habit.
Une colombe sur sa branche,
Un vieux cygne sur son étang,
De s'écrier aussi : « Vive la couleur blanche ! »
Et le caméléon de blanchir à l'instant.
« Fi du blanc et du noir ; rien n'est beau que le jaune ! »
Dit à son tour un loriot.
« Non, c'est le gris ! » dit un pierrot.
« Pour moi, c'est le vert que je prône ! »
Dit une perruche aussitôt.
Et mon caméléon, toujours leste et docile,
Qui se rend tour-à-tour, et jaune, et vert, et gris,
Croyant par-là se faire des amis
Parmi l'espèce volatile ;
Mais passant, toujours indécis,
Du blanc au noir, du vert au jaune,
Il ne sut contenter personne,
Et se fit beaucoup d'ennemis.

Que de caméléons en France
Depuis trente ans ont mérité ce sort !
Au milieu des partis, c'est toujours au plus fort
Qu'ils ont donné la préférence.
Un jour viendra que *tous* enfin seront d'accord,
Et le mépris de *tous* sera leur récompense.

LETTRES CHAMPENOISES.

ONZIÈME LETTRE.

Solyme conquise, poëme, par M. Desquiron Saint-Agnan.

Après mes observations générales sur le sujet du poëme de M. Desquiron, vous attendez sans doute que je vous fasse connaître le plan de ce poëme, et qu'en vous montrant la conduite de l'action, je vous fasse d'avance pressentir les ressources qu'elle offrait à une imagination poétique et brillante ; je le ferai en peu de mots, parce que je veux vous laisser à vous-même le plaisir de parcourir toute la suite d'un récit qui doit nécessairement perdre de son intérêt lorsqu'il est dépouillé du charme des vers, de la variété des détails, et des inventions épisodiques.

Au moment où s'ouvre la scène, Solyme est sous la puissance des Romains. Florus, général énervé par les plaisirs, commande dans la ville, et Eléazar, chef des zélateurs, plûs avide d'opprimer lui-même ses compatriotes que de les délivrer d'un joug étranger, profite du désordre qui règne dans l'armée romaine et dans le palais de Florus pour livrer au carnage les soldats de l'empire. Florus s'échappe à la faveur des ténèbres, et court cacher sa honte au milieu des déserts, emportant avec lui le souvenir d'Hégasippe qu'il adore. Hégasippe, fille d'Agrippa, est avec son père dans l'armée qui vient venger les armes romaines. Dans cette armée se montre aussi le vaillant Gallus, autre amant d'Hégasippe, mais plus heureux que Florus, et maître du cœur de son amante.

Un premier combat est livré. Du côté des Juifs se distingue une jeune guerrière nommée *Gédalide,* fille d'Elisaph ; cette vaillante amazone accourt pour venger son père, blessé par Pollion, frère de Gallus. Pollion, ébloui de l'aspect de sa beauté, cède à l'héroïne, et ne songe plus qu'à secourir le vieillard qu'il a frappé ; il quitte le lieu du combat,

et disparaît sur le même char qui porte Gédalide et son père.

Dans l'armée romaine, Hégasippe pleure la mort de son père Agrippa, et Gallus partage ses larmes et sa douleur. Vespasien s'avance pour réparer ces malheurs, et comme il s'approche de Solyme, un Hébreu, savant dans l'art d'annoncer l'avenir, vient lui apprendre que Galba ne règne plus, et que c'est à lui que Dieu réserve l'empire, dont il fera les délices avec son fils Titus. Pour prix de sa prédiction, l'Hébreu demande grâce pour les habitans de Solyme; mais Vespasien, en leur laissant la vie, doit les charger de fers; et c'est alors qu'un immense bûcher s'allume au milieu de la ville, et qu'une foule d'habitans viennent y ensevelir leurs richesses et s'y précipiter eux-mêmes.

Cependant Florus erre dans les déserts, emportant avec lui la honte de sa défaite, et au moment où il veut se donner la mort, Satan paraît à ses yeux et lui promet de lui livrer Hégasippe pour consoler ses douleurs. Florus s'engage à Satan, qui le conduit au sein des enfers, lui découvre les abîmes où

il règne, et lui fait connaître les principaux sujets de son empire.

Vespasien célèbre dans son camp son avènement au trône par des jeux brillans, et part ensuite pour l'Italie, laissant à Titus le soin de son armée et de sa gloire. Florus, toujours poursuivi de désirs et tourmenté par sa passion, continue à s'abandonner à la puissance de Satan, qui vint enfin le rendre possesseur d'Hégasippe, et arracher ses charmes à l'heureux Gallus. Il transporte Florus dans un lieu enchanté où tout respire l'amour et le bonheur, et c'est là qu'il jette aussi la tremblante Hégasippe, après l'avoir enlevée à la terre au moment où elle allait rendre à son père Agrippa les derniers devoirs de sa piété. Le poète interrompt ici l'épisode pour reprendre l'action principale.

Tout est prêt pour des combats nouveaux, et lorsque les guerriers n'attendent que le signal, Pollion, toujours rempli de son amour pour Gédalide, s'échappe du camp romain, et sous la conduite d'un Juif perfide, il pénètre dans Solyme et paraît bientôt auprès de l'amazone et de son père Elisaph. Le traître qui l'a conduit dans les murs de Jé-

rusalem court prévenir Eléazar qu'un ennemi redoutable est en son pouvoir; celui-ci accourt à la tête de ses soldats dans le palais d'Elisaph, et malgré la résistance de l'héroïne il s'empare de Pollion et le plonge dans les cachots.

Gallus a appris l'enlèvement de sa chère Hégasippe; il accuse Florus de ce crime, et veut aller chercher le traître jusqu'au fond des déserts où il ensevelit sa honte. Mais Satan égare le héros au milieu des rochers, des montagnes, et là il le transforme en lion furieux; un esclave, qui marchait de loin sur les traces de Gallus, a vu son coursier et ses armes, et ne doutant pas que son maître n'ait été dévoré par le lion qu'il aperçoit non loin de là, il court en porter la nouvelle au camp. Titus pleure à-la-fois la perte de Pollion et de Gallus, tous deux fils d'un même héros, tous deux l'espoir de Rome et de l'empire. Il se prépare à les venger, en pressant le siége de Solyme. De leur côté, Elisaph et sa fille Gédalide s'emparent dans la ville de la tour Antonine, où gémit Pollion, et le héros est délivré de la main même de son amante. Eléazar, furieux, livre un assaut à

cette tour; mais bientôt il est lui-même forcé de soutenir celui que les Romains livrent à la ville. Pollion voit cet assaut du haut de la tour Antonine, et gémit de n'y pas prendre part. Il dit à Gédalide les noms des combattans romains; mais il s'étonne de ne pas reconnaître son frère Gallus au milieu des rangs. Le combat cesse lorsque Titus allait vaincre : c'est Satan lui-même qui déchaîne une horrible tempête; et les vainqueurs, effrayés, sont obligés de rentrer dans leur camp.

Après que Titus a rendu les derniers devoirs aux morts, il ne songe plus qu'à délivrer Pollion; toutefois le guerrier ne peut s'arracher aux lieux habités par Gédalide, et il renonce à la gloire pour jouir de son bonheur. Les combats recommencent; et Satan, du haut des airs, souffle sa rage aux défenseurs de Solyme. Mais le tems est venu où les oracles divins vont être accomplis : l'Eternel a parlé, et un rayon de la vérité céleste est allé éclairer l'ame de Titus pendant son sommeil. Le héros consulte un prêtre chrétien qui lui explique les mystères saints de la religion, lui découvre l'avenir,

lui fait connaître le sort véritable de Gallus et sa délivrance prochaine, et épanche enfin sur son front les eaux du baptême.

Ici le poète nous ramène aux deux amans qu'il a laissés dans les lieux enchantés où Satan les avait jetés. Florus frémit de voir que Hégasippe résiste à sa passion. Après mille combats, elle n'est vaincue que par de nouveaux enchantemens de l'enfer; mais elle ne peut supporter la pensée de son déshonneur: elle se perce le sein; et Florus, à son réveil, aperçoit son corps déchiré et sans vie. Le dénouement se prépare: Satan, à la voix de Dieu, va rentrer dans le gouffre, et Florus, abandonné, est précipité au travers des airs; il tombe sur le mont Aranos, emportant dans ses bras sa conquête. De nouveaux supplices l'attendent: un énorme lion, errant sur la montagne, veut ranimer avec la chaleur de sa langue les restes d'Hégasippe; mais voyant ses efforts inutiles, il se précipite furieux sur Florus, et déchire son corps en mille lambeaux. Alors le vieux prêtre chrétien qu'avait consulté Titus apparaît soudainement, et touche le lion d'une baguette mystérieuse; ce lion, c'était Gallus,

qui est ainsi rendu à l'armée. Les combats recommencent, et Solyme est conquise.

Voilà, Madame, le fond d'une action qui a fourni à M. Desquiron un poëme en vingt chants, et de plus de seize mille vers. Ce ne serait donc pas juger cette production que de l'apprécier d'après la courte analyse que j'en ai faite, car les détails font presque toujours le principal mérite d'une épopée. Cependant l'action elle-même doit être jugée, et vous trouverez à la lecture du simple récit que j'en ai fait, comme à la lecture du poëme entier, qu'on peut reprocher au poète de n'avoir pas été assez fidèle à la première règle du poëme épique, à la règle d'unité. Les premiers chants, en effet, sont consacrés au récit de la délivrance de Solyme par le fier Eléazar, lorsque le sujet du poëme entier est la prise de Solyme par les Romains. Il était nécessaire que le poète imitât une fiction commune à d'autres épopées, et qu'il fit raconter la première action par un principal personnage, à l'imitation du récit d'Enée ou d'Henri IV. Ce moyen peut paraître usé aux faiseurs de poëmes épiques; ils n'ont alors qu'à inventer des fictions nouvelles.

pour nous montrer qu'ils sont soumis aux règles d'Aristote, sans lesquelles il est convenu qu'on ne saurait avoir du génie.

Une seconde remarque que vous ferez, Madame, c'est que les nombreux épisodes qui ornent le récit de l'action principale sont trop souvent interrompus. Il en résulte quelquefois une sorte de désordre dans le récit, qui force le lecteur à une attention qu'on n'accorde pas volontiers à la lecture d'un poëme où l'on ne veut trouver que du plaisir. Enfin, les caractères des principaux personnages ne paraissent pas assez fortement dessinés. Aucun d'eux ne s'élève au-dessus de la foule, *de toute sa tête*, comme parlent souvent Homère et Virgile. Dans le grand nombre des héros que le poète fait paraître sur la scène, on ne voit pas assez quel est celui sur lequel il veut fixer l'attention et l'intérêt. Vespasien paraît un instant dans l'armée, mais c'est pour la quitter bientôt et pour aller prendre le sceptre du monde. On pourrait même demander à ce sujet s'il était convenable de montrer au milieu de l'action un personnage qui n'y doit pas prendre part; c'est une nouveauté qui ne me pa-

raît pas conforme à cette unité parfaite dont on fait une loi à l'épopée, et qui doit principalement distinguer ses récits de ceux de l'histoire. Le caractère de Titus ressort faiblement au milieu des guerriers qui l'environnent. On voit que le poète voudrait faire de Gallus un de ces héros qui fixent tous les regards; mais il ne paraît pas avoir très-heureusement imité l'art des anciens, qui, pour grandir leurs héros, ne les font paraître que dans les grandes circonstances, lorsque toutes les ressources sont épuisées, lorsque tous les efforts ont été vainement employés, lorsque tous les autres héros ont été vaincus.

Il y aurait bien encore d'autres critiques générales à faire; mais je me hâte d'arriver à la louange: et puisque nous en sommes au caractère des personnages, je remarquerai d'abord que celui du fier Eléazar est peint avec des couleurs poétiques qui le font vivement ressortir du milieu du tableau. C'est une heureuse idée qu'a eue le poète de donner à ce chef d'une secte impie une ambition coupable, afin de diminuer l'intérêt qui pourrait se porter sur le défenseur d'une ville malheureuse. Les anciens ne connais-

saient pas au même degré que nous cet art de ménager l'intérêt d'une action, et voilà pourquoi on s'étonne, en lisant *l'Iliade*, de prendre bien plus de part aux exploits des infortunés Troyens qu'à ceux des Grecs eux-mêmes, qui sont pourtant les héros que chante le poète. C'est cet art de jeter de l'intérêt dans le récit, qui est la première qualité de M. Desquiron. Les épisodes, qui d'ordinaire semblent être des actions particulières à peine attachées à l'action principale, ne sont, dans le poëme de *Solyme conquise*, qu'une partie essentielle de l'action principale elle-même. Vous remarquerez, Madame, celui de Gallus changé en lion, et le dénouement sur-tout fera sur vous une impression dont vous chercherez vainement à vous défendre, par la pensée qu'il peut y avoir quelque invraisemblance dans cette invention. Au reste, il faut pardonner un peu à l'imagination ardente et impétueuse du poète ; elle se retrouve partout, dans le fond des inventions et dans la variété des détails, quelquefois portée à un degré répréhensible, quelquefois heureusement modérée par la sage imitation des anciens. Peut-être serez-

vous choquée de voir Satan jouer un rôle dans ce poëme. Sans m'occuper de ce qu'on peut trouver en général de bizarre dans l'emploi d'un tel personnage, je remarque seulement qu'il se trouve naturellement placé dans un sujet où il s'agit d'un grand et imposant triomphe de la religion chrétienne. Une pareille invention a sans doute peu de mérite : le mérite consiste à donner à Satan un langage convenable, et à le faire agir sans trop heurter la vraisemblance.

Le poète fait tenir beaucoup de discours aux démons ; mais il a eu l'art de prêter à ces divers orateurs un langage tout-à-fait nouveau, et de leur faire raconter l'histoire de l'antiquité, en leur attribuant la plupart des actions auxquelles nous accordons une admiration trop facile. Cette invention n'est pas sans effet, et elle donne à l'aspect de l'enfer quelque chose qui rappelle celui du Dante, sans qu'on voie les traces d'une imitation servile.

Enfin, Madame, pour borner une Lettre qui est déjà bien longue, je me contente d'appeler votre attention sur les chants où le poète fait la description des jeux de Vespa-

sien, et ceux où il décrit l'enchantement des lieux où Satan livre Hégasippe à Florus, et les moyens divers qui sont employés pour toucher le cœur de cette amante fidèle à ses premières amours. J'ai admiré, dans ces diverses descriptions, une image riche et féconde; mais j'ai regretté de voir le poète s'abandonner trop facilement à ses inventions, et charger ses récits de descriptions trop longues, qui arrêtent souvent la marche du récit. Avec ce défaut, le style doit souvent être faible et sans couleur; et telle est, en effet, la remarque que vous aurez occasion de faire quelquefois. Vous remarquerez aussi que le poète a généralement plus de talent pour peindre les objets gracieux que pour tracer les magnifiques tableaux qui plaisent à la muse de l'épopée.

Je ne manquerais pas d'exemples pour justifier et mes éloges et mes critiques; mais, Madame, puisque vous voulez lire le poëme en entier, je vous l'envoie, et je m'en rapporte, à cet égard, à la sûreté de votre goût, qui n'a certainement pas besoin d'être averti.

On a souvent, en France, proféré ces

mots : *Enfin, nous avons un poëme épique!* on les profère encore à l'apparition de chaque poëme nouveau. Je ne porterai pas cette solennelle sentence ; je ferai seulement remarquer que le poëme de M. Desquiron a cela de commun avec d'autres poëmes devenus fameux : c'est qu'avec un mérite incontestable il passe au milieu d'un siècle qui s'en aperçoit à peine ; et qui semble n'avoir d'admiration que pour des productions frivoles et pour des noms que le siècle suivant répétera avec pitié, si toutefois il les répète.

L.

LES CANDIDATS A L'ACADÉMIE.

Dans un moment où il s'agit des élections ; et où l'on s'efforce de repousser dans le néant cette fameuse loi qu'on se vantait encore, il y a peu de tems, d'*avoir faite deux fois*, et que tant de gens ne défendent avec une si vive ardeur que parce qu'ils sentent qu'ils combattent pour leurs propres foyers, c'est quelque chose d'une importance bien minime, Madame, qu'une élection académique. Où est ce bon tems où le fauteuil était le point de mire de toutes les ambi-



tions, où de grands seigneurs tenaient à honneur de s'y asseoir, et où l'on parvenait à la gloire avec un discours de réception? Autrefois, tout le monde se croyait homme de lettres; aujourd'hui, tout le monde a la prétention d'être homme d'état : c'est à la tribune que l'on aspire, c'est pour y monter qu'on revêt la robe de candidat. Nos Démosthènes de département, nos Cicérons d'arrondissement, rêvent leurs triomphes futurs; pourquoi s'en étonner? l'audace n'est-elle pas permise? tout le monde n'a-t-il pas le droit de se croire orateur, lorsque l'on entend MM. tels et tels? Cette manie, qui ne serait que ridicule s'il s'agissait de questions littéraires, devient d'une toute autre importance lorsqu'il s'agit de questions politiques. L'abbé Delille disait, en parlant du bonhomme Laujon, qui voulait absolument être de l'Académie : *Laissez-le faire, il veut passer par là!* et, en effet, cette indulgence pour un vieillard ne pouvait être d'aucune conséquence. Il n'en est pas ainsi de la tribune; et nous savons ce qu'il nous en a coûté pour y avoir laissé passer tel individu! Tant que Dieu ne nous fera pas la grâce de calmer tou-

tes ces ambitions et de mettre un frein à l'intempérance du langage de nos orateurs, nous ressemblerons à ces ombres dont parle le Dante, et qui sont emportées dans un éternel tourbillon. Non, Madame, point de repos pour nous, tant que nous ne nous renfermerons pas dans le cercle qui nous est impérieusement tracé, tant que nous nous croirons tous appelés à régir la chose publique et à manier les grands ressorts du gouvernement; tant, enfin, que nous aurons la sotte manie de nous estimer déplacés tout autre part qu'à la tribune.

L'auteur des *Ruines*, M. Chassebœuf, autrement dit comte de Volney, vient de mourir : les journaux vous l'ont appris, Madame; mais cette nouvelle n'a d'importance que pour ceux qui aspirent à lui succéder. Le public s'inquiète peu de savoir qui le remplacera; ceux même qui sont appelés à désigner ce successeur s'en occupent à peine, et c'est une faute : le côté droit de l'Institut, car partout aujourd'hui il y a un côté gauche et un côté droit, sentira un jour, mais trop tard, les suites de cette funeste incurie. Il y a des gens qui ne s'endorment jamais, et qui,

vu leur petit nombre, ont besoin de rester serrés et unis; ceux-là ont de la persévérance, et ils parviennent à faire choisir leurs candidats. Quand une fois ils seront maîtres du terrain, et ils en gagnent tous les jours, quels sont les royalistes qui pourront se flatter d'approcher du fauteuil académique? Ils resteront éternellement sur les degrés du palais des Beaux-Arts, comme ces ombres errantes sur les bords du Styx; les portes fatales demeureront pour eux fixés et immobiles sur leurs gonds d'airain. MM. du côté gauche seront maîtres des quarante fauteuils, et nul n'aura d'esprit, hors eux et leurs amis. Les royalistes se plaindront alors; qui faudra-t-il en accuser, si ce n'est eux-mêmes?

Vous, Madame, qui avez encore la bonhomie de croire que la littérature mérite quelque attention, et qui attachez une certaine importance à une élection académique, vous ne trouverez pas mauvais, j'en suis certain, que je consacre quelques lignes de cette Lettre aux candidats qui se mettent sur les rangs, et à la discussion de leurs titres. On avait d'abord parlé de M. Jay, puis de M. Benjamin Constant; mais il paraît qu'on

a renoncé à leur intronisation. Ce qui est différé n'est pas perdu ! En attendant, MM. Davrigny et Delrieu sont sous les armes : l'un vient de faire remettre sa *Jeanne d'Arc*, et l'autre son *Démétrius*, revu, corrigé et augmenté. Hélas! il aurait bien mieux fait de le laisser dormir dans les profondeurs de son portefeuille ; il y était si bien! Je n'entrerai point, Madame, dans l'analyse de cette prétendue tragédie : c'est un roman si compliqué et si invraisemblable, qu'en vérité ce serait perdre son tems et ses peines que d'essayer de vous mettre au fait de cet imbroglio. M. Delrieu s'est rendu un mauvais service à lui-même, en reproduisant cet avorton tragique ; il devait se contenter de rester perché avec son *Artaxerce* sur les épaules de Métastase, sans essayer de courir lui-même sur la scène, et d'y donner le spectacle de sa chute.

Je vous ai déjà dit mon avis sur la *Jeanne* de M. Davrigny ; cet avis n'a pas changé : c'est sans contredit une conception bien supérieure à *Démétrius*, ce qui, cependant, ne l'empêche pas d'être encore à une très-honnête distance de nos tragédies du second ordre. Ce qui manque sur-tout dans cette com-

position, c'est la couleur locale : les personnages, et Jeanne elle-même, s'expriment comme des philosophes du dix-huitième siècle; voilà ce qui blesse et ce qui révolte les gens de goût.

M. de Wailly est aussi sur les rangs : il a publié une traduction des premiers livres des odes d'Horace; on y a remarqué de l'élégance et de la fidélité : deux choses que MM. les traducteurs se chargent rarement de concilier. Que M. de Wailly continue, et lorsque tant d'essais malheureux languissent obscurément dans la poudre des bibliothèques, il pourra du moins se vanter de nous avoir donné une traduction qui ne sera point déplacée à côté du modèle.

J'ignore si M. Dorion, Madame, s'est mis sur les rangs; de tous ceux qui prétendent aux honneurs du fauteuil, c'est peut-être celui qui a le plus d'étoffe : il a certainement toute la consistance d'un personnage académique. Ses connaissances ne sont pas moins étendues que variées; mais il cultive les lettres par amour pour elles-mêmes. Il ne tient à aucun club, il n'est d'aucune coterie, il n'a pas de prôneurs; un inconnu se présentera

et l'emportera sur lui : le talent est comme la probité, *laudatur et alget.*

Un autre concurrent que j'ai vu autrefois sur la liste, et qui, sans doute fatigué de l'inutilité de ses démarches, s'est retiré du concours, c'est M. de Chênedollé, auteur d'un poëme extrêmement remarquable, qui a pour titre : *le Génie de l'homme.* Cet ouvrage lui a fait une grande réputation auprès des vrais connaisseurs ; mais le nombre en est très-petit, et sa gloire, par conséquent, reste circonscrite dans un cercle extrêmement étroit. Quand il ne sera plus, on le mettra à sa place : il y a des gens qui ont besoin de mourir pour être appréciés ce qu'ils valent.

On n'aime que la gloire absente ;
La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

De tous ces candidats, Madame, soit qu'ils fatiguent de leurs sollicitations leurs trente-neuf juges, soit qu'ils se confient à leur bon droit en attendant patiemment l'événement, aucun n'aura les honneurs de l'élection : il paraît que le choix tombera sur M. Pastoret, qui se glissera adroitement entre les deux op-

positions, et qui ne heurte trop vivement ni l'une ni l'autre. C'est un terme moyen; mais c'est avec les termes moyens qu'on perd et les associations littéraires et les sociétés politiques.

M. J.

RELATION DE L'EXPÉDITION DE RIEGO.

Je vous ai promis, Madame, de vous tenir au courant des nouveautés qui paraîtraient dans le monde littéraire; jamais promesse ne fut plus difficile à remplir; car, d'un côté, chaque jour voit éclore tant de chefs-d'œuvre condamnés à l'oubli par la foule d'autres chefs-d'œuvre qui paraissent le lendemain, que les titres seuls de ces enfans morts-nés d'un siècle de lumières suffiraient pour remplir les feuilles de notre correspondance; jugez-en par le premier qui me tombe sous la main; il est intitulé: *Relation de l'expédition de Riego;* par D. Evariste San-Miguel, lieutenant-colonel, chef de l'état-major de la division expéditionnaire; ornée des portraits de Quiroga, Riego, Lopez Bannos, y Arco Aguerro. A Paris, chez Corréard, libraire, Palais-Royal, etc. Qu'en dites-vous? Ce long titre ne

semble-t-il pas vous annoncer un ouvrage important, au moins un gros volume? Désabusez-vous, Madame; par le tems qui court je ne connais guère que M. de Pradt dont le zèle apostolico-libéral et le génie inépuisable soient capables d'enfanter un gros volume sur les affaires du moment en moins de tems qu'il n'en fallait à son *Jupiter Scapin* pour bouleverser un ou deux royaumes. Nos autres écrivains, moins féconds, sont aussi pressés de jouir que monseigneur, et ne pouvant aller jusqu'au gros volume in-8°, ils s'arrêtent à la petite brochure d'une demi-feuille, plus ou moins; et ce n'est pas sans raison que j'ai transcrit, avec le titre que vous venez de lire, jusqu'au nom du libraire Corréard : cela me fournit naturellement l'occasion de vous dire que si vous aimez les brochures lilliputiennes ce libraire vous en fournira un joli petit assortiment de 365 à 60 c. la pièce; si vous ne craignez pas d'être pétrifiée par la hideuse tête de Méduse, principal ornement de ces brochures mignonnes, hâtez-vous d'en faire l'acquisition. Je ne puis vous donner l'analyse de 365 ouvrages, mais le nom de l'éditeur suppléera de reste à mon

silence ; le nom de Corréard renferme en lui seul l'analyse de tous les ouvrages qui sortent de sa boutique, et la tête de Méduse annonce l'effet qu'ils sont destinés à produire sur des lecteurs comme vous et moi.

Voilà donc un libraire qui lance tous les jours dans le monde un ouvrage nouveau. Ces ouvrages feront du bruit, ils auront la plus grande publicité : c'est M. le procureur du roi qui se charge de leur rendre ce petit service ; or, si vous songez que nous avons encore cinq ou six libraires aussi actifs que M. Corréard, vous conviendrez avec moi, comme je vous l'ai dit en commençant cette Lettre, que la promesse que je vous ai faite est très-difficile à remplir, à cause du grand nombre d'ouvrages qui se succèdent avec une rapidité que je croirais alarmante si elle n'était comique. D'un autre côté, la nature même de ces écrits aggrave encore la difficulté que j'éprouve à vous en rendre compte ; notre correspondance est purement littéraire ; fatigués des erreurs, des crimes et des folies innombrables de la politique, nous sommes convenus de ne plus nous en occuper, et c'est en cela que ma

tâche est encore plus pénible. Eviter la politique en parlant de littérature, est aujourd'hui une chose aussi difficile qu'il l'était d'éviter Charybde en fuyant Scylla dans l'enfance de la navigation. La politique, comme une dixième Muse, ou plutôt fléau des Muses, s'est emparée du Parnasse ; elle a usurpé la place d'Apollon, les doctes sœurs sont sous sa férule ; il faut qu'elles se couvrent de ses sombres couleurs, qu'elles ne parlent que son jargon. Thalie a perdu son enjouement ; elle nous faisait rire autrefois de nos ridicules ; gâtée à l'école de la révolution, elle est devenue sérieuse, froide et pincée ; elle ne badine plus, elle déclame sur les droits de l'homme ; et dédaignant les traits malins qu'elle fournissait à Molière, elle donne des armes aux peuples et des leçons extravagantes et prétentieuses aux rois. Melpomène ne met plus sa gloire à inspirer la pitié ou la terreur, elle cherche les suffrages en prêchant la haine et en soufflant la discorde. Une tirade libérale contre des abus qu'on aurait oubliés depuis un siècle si l'on n'en parlait tous les jours, suffit à nos auteurs comiques pour se dispenser d'inventer,

de conduire une intrigue, et de tracer des caractères. Quelques injures bien ampoulées contre les gouvernemens étrangers, ou même contre une nation voisine, et le succès d'une tragédie est assuré. L'intérêt produit par le développement des passions, par l'exposition fidèle des erreurs du cœur humain, n'y entre plus pour rien; bientôt Racine sera gothique, et Voltaire passerait pour un poète féodal, s'il n'eût composé que Zaïre et Alzire; en un mot, la maudite politique envahit jusqu'aux dernières limites du domaine littéraire; une pièce nouvelle est une affaire de parti; avant d'applaudir ou de siffler, on a soin de s'informer si l'auteur est *ultrà* ou *libéral*.

Ces réflexions m'ont entraîné bien loin de la brochure dont je voulais vous dire seulement deux mots. La *Relation de l'expédition de Riego* n'est composée que de trente-sept pages, y compris la gravure et la préface, car il faut que vous sachiez qu'elle a une préface et une gravure; et je suis assez tenté de croire que l'ouvrage principal n'a été traduit que pour se donner le plaisir de publier les accessoires. La préface vaut à elle seule les

trois cent soixante-cinq brochures du libraire de la Méduse : c'est une apologie énergique du plus *saint des devoirs*, un manifeste contre les rois de tous les tems et de tous les pays, à commencer par les empereurs romains, ce qui m'a un peu surpris, car on sait qu'un *homme libre* doit regarder le meilleur des rois comme un despote exécrable, et le tyran le plus farouche comme un grand homme, lorsqu'il porte le nom d'empereur. L'auteur de la préface a donc péché contre les convenances ou conventions *libérales*. Mais qu'il rachète bien ce petit défaut par la touche vigoureuse qu'il fait briller dans la peinture de nos rois ! Le pauvre *François* Ier ! il ne s'en relèvera pas ; on l'avait surnommé jusqu'à présent le restaurateur des lettres ; mais la préface nous apprend que ce fut un *Trestaillon couronné*, chargé de tous les crimes, et dont le seul mérite fut d'avoir *ravi la dernière obole du peuple pour payer des hémistiches adulateurs*. Je défie qu'on dise mieux au Collége de France. Savez-vous comment, parmi tant de rois frappés de l'excommunication des libéraux, le seul Henri IV a pu trouver grâce

devant eux? La préface vous l'apprend : *Henri se mit à la tête des insurgés!* Les préfaces se perfectionnent, comme vous voyez, et je ne doute pas qu'elles n'opèrent tôt ou tard quelque révolution dans la manière d'écrire l'histoire.... Grâce à celle-ci, nous savons que pour mériter le titre de grand homme, il faut se mettre à la tête d'une insurrection. Si l'insurrection est une vertu, l'étouffer doit être un crime ; la conséquence me paraît juste, et je ne sais vraiment concilier cela avec les éloges suivans. Personne n'a étouffé ou cherché à étouffer plus d'insurrections que Buonaparte ; insurrection du 13 vendémiaire, insurrection de la Vendée, insurrection de Rome, insurrection du Caire, insurrection de Moscow, insurrection de l'Europe entière ; il passa sa vie politique à faire la guerre aux insurgés, et pourtant la *préface* le nomme le *remplaçant du Jupiter tonnant, le moderne Jupiter, plus grand que le Destin,* même la *Providence!* Comment a-t-il pu mériter ces éloges? J'y suis. Il s'était mis à la tête d'une insurrection contre l'humanité, c'est-à-dire contre le genre humain tout entier, ce qui

est bien autrement glorieux que de s'insurger contre une *petite* portion du grand *tout.*

Je ne voulais vous dire que deux mots, Madame, et voilà déjà une longue Lettre, et je n'en suis encore qu'à la préface de l'ouvrage. Il me reste à vous rendre compte de la *Relation* et de la gravure. Cette dernière offre à l'admiration des peuples et des siècles futurs les traits de MM. y Arco-Aguerro, Lopez Bannos, Riego et Quiroga. Au bas de ces portraits chéris, on lit : LES IMMORTELS. A ce mot, une foule de pensées se précipitent sous ma plume, et je sens que ce ne sera pas trop d'une seconde lettre pour vous les communiquer avec un peu plus d'ordre que je ne pourrais le faire dans ce moment ; je remets donc les *immortels* et *l'immortalité* à l'ordinaire prochain.

C. J. R.

COURS DE M. ANDRIEUX.

Le sort en est jeté..... MM. les professeurs libéraux du Collége de France passent par-dessus toute considération pusillanime ; et, appuyés sur Horace et Virgile, marchent bravement à la conquête des principes d'or-

dre et de vraie morale que nous, sottes gens à idées féodales, nous n'avions pas même entrevus. Grâce à M. Tissot, les prédications libérales sont à l'ordre du jour sur la place Cambrai; mais aussi, quel vaste champ ouvert à l'éloquence de nos grands hommes! quelle mine féconde à exploiter que les *balourdises* sans nombre de tous ces *barbares* que nous avions la bonhomie d'admirer, et que le siècle va mettre à leur place, s'il plaît à Dieu! Vous vous rappelez sans doute, Madame, l'attaque vigoureuse dirigée dernièrement par le *géant* M. Tissot contre ce pygmée, ce fanatique Bossuet, qui peut-être aurait été grand s'il n'eût pas été prêtre; vous savez que, dans cet assaut donné aux préjugés, l'aigle de Meaux fut battu, complètement battu, par l'aigle libéral. On regardait comme bien et dûment enterré l'illustre *obscurantin;* on se trompait: nos champions *philosophes* en ont jugé tout autrement. Ils ont pensé qu'un *coup de grâce* était nécessaire pour se mettre l'esprit en repos; en conséquence, voilà que M. Andrieux, et non plus M. Tissot, a été choisi pour être le grand *assommeur*. M. Andrieux! allez-vous

vous écrier? Oui, Madame; la réputation d'honnête homme, d'habile peintre de mœurs, de littérateur distingué, n'a point suffi à l'ambition de l'auteur des *Etourdis* et d'*Anaximandre* : entraîné par le goût dominant, M. Andrieux a sacrifié à *l'idole*, et c'est encore Bossuet qui a servi de victime.

Je vous ferai grâce, Madame, des dissertations savantes et philosophiques dans lesquelles le professeur M. Andrieux a cru devoir entrer sur l'ame des bêtes; nous ne le chicanerons pas sur ce qu'il nous dit de la *pie* qui compte, de la *perruche* qui devient folle, du *loup* qui fait un plan de campagne : cela est bien, très-bien. Il serait absurde de refuser une ame aux animaux, depuis qu'il reste démontré que beaucoup d'hommes n'en ont pas. Je passerai aussi très-légèrement sur un mot nouveau dont M. Andrieux vient sans doute d'enrichir la langue : l'*altruisme*, par opposition à l'égoïsme, est peut-être réservé à une haute fortune; j'arrive droit au fait : Bossuet, à qui l'on veut pourtant bien accorder une ame; Bossuet s'est avisé de n'être pas tout-à-fait de l'avis de M. An-

drieux sur un point important de morale....
Indè mali labes...... L'orage, après avoir
grondé pendant quelques minutes, a enfin
éclaté avec fureur..... Dois-je répéter l'horrible blasphême, Madame? Oui, il faut qu'il
retentisse dans tous les cœurs.... « On a beau
» dire, Messieurs, s'est écrié le *professeur-*
» *académicien*, la morale des orateurs de
» l'antiquité païenne est préférable à celle
» des orateurs chrétiens. » Les approbateurs des gentillesses de M. Tissot auraient
sans doute *claqué* cette pompeuse exclamation du confrère; mais, hélas! ce jour-là,
l'*ultracisme* était en majorité au cours de
M. Andrieux. Un silence universel et bien
expressif a seul répondu au cri de guerre
que l'imprudent professeur venait de faire
entendre.



Puisse ce professeur comprendre ce silence! puisse cette leçon, donnée par une
jeunesse impatiente de tout ce qui n'est
point basé sur les principes du *vrai* et de
l'honnête, ne point être perdue pour ceux
qui sont appelés à l'instruire! puisse, surtout, le gouvernement paternel du roi sentir enfin qu'il n'existe de sujets fidèles que

ceux qui marchent dans les voies de la morale et de la vérité, et que c'est s'en écarter que de proclamer des principes qui peuvent causer la ruine des mœurs et de la religion!

On demandait dernièrement, chez madame de B**, comment se portait M. de Serre, qui, ainsi que vous le savez, Madame, a fait un voyage à Nice pour sa santé; quelqu'un disait qu'il était toujours bien faible. « Vous vous trompez, répondit M. de T., je puis vous assurer qu'il est revenu mieux portant que JAMAIS. »

Vous avez entendu parler de l'érudition de MM. les libéraux; vous en avez vu plusieurs exemples : l'un assure que Plutarque était de Rome; l'autre, que la Chine n'est découverte que depuis trois cents ans; celui-ci prend Titus pour Néron; celui-là, Scipion-l'Africain pour Scipion-Nasica. Tout récemment vous avez entendu un illustre orateur appeler à la tribune les pauvres prêtres des *prolétaires*, ignorant que prolétaire signifie, à proprement parler, *faiseur d'en-*

sans. Un de ces doctes libéraux parlait dernièrement, dans un salon, de l'extrême activité de M. le marquis de C......, qui, dans toutes les discussions, se donne un mouvement incroyable. On l'écoutait; flatté de cette attention, notre orateur voulait terminer par quelque trait brillant, et se ressouvenant confusément et de César que Lucain a loué d'une manière si énergique dans un seul vers, et de la femme de César qui ne doit pas même être soupçonnée : « Je ne puis mieux le comparer, dit-il, qu'à la femme de César, qui *croyait n'avoir rien fait tant qu'il lui restait à faire*. »

PETITE REVUE LITTÉRAIRE.

Gabriel Venance, histoire écrite par lui-même, et publiée par Auger Saint-Hippolyte. Deux volumes. — A Paris, chez Ponthieu, libraire, galerie de bois, n° 201; et chez Pillet aîné.

Il n'est rien de plus dangereux qu'un mauvais exemple; et j'avoue, Madame, que je ne saurais pardonner à certains auteurs du siècle dont les ouvrages, empreints du plus beau talent, ont fait éclore tant de mauvaises copies : ils sont éloquens, mais bizarres; ils touchent et séduisent, mais leurs

imitateurs sont absurdes, croyant n'être qu'originaux. C'est du moins ce que j'ai pensé, en lisant le nouvel ouvrage que je vous annonce. M. Gabriel Venance, le héros de cette histoire, est enfant de l'amour; placé à sa naissance dans un hospice, il ne peut connaître ses parens, et cette fatale ignorance cause toutes ses infortunes. M. Gabriel, élevé chez un peintre, se fait bientôt connaître par ses talens, et rencontre dans la société une madame d'Argemont qui faisait l'éducation des jeunes gens; la sienne étant achevée depuis long-tems, Gabriel profite si bien de ses leçons, qu'il devient son amant favorisé; et après avoir brillé dans le monde aux dépens de cette dame, ce qui n'est ni délicat, ni moral, il la quitte pour une jeune personne qu'il séduit sous les yeux de son père adoptif. Tout se découvre; et le héros, n'ayant rien de mieux à faire, s'embarque avec l'armée française pour conquérir l'Egypte, revient se battre en Allemagne, puis en Espagne, et finit par devenir baron de l'empire et gagner un majorat. Ses aventures se terminent chez une femme d'affaires, où il abuse d'une jeune fille; et il se trouve, à la fin de la pièce, que M. le baron a été tour-à-tour le mari de sa mère, de sa sœur et de sa fille!.... Il se fait hermite, et publie sa vie pour se désennuyer et pour l'édification de la jeunesse. Heureusement, Madame, pour l'honneur du

siècle et des mœurs, que cette belle histoire n'est pas plus vraie que celle de *la Barbe Bleue*. J'en demande bien pardon à M. l'éditeur ; et puisque son livre annonce du talent, qu'il n'oublie point que *frapper fort* n'est rien si l'on ne *frappe juste*, et qu'un héros peut intéresser sans violer toute sa famille.

Salon de 1819, par M. Landon. Tome Ier. — On souscrit, à Paris, au bureau des *Annales du Musée*, quai Conti, n° 15 ; et chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

L'exposition des tableaux en 1819, aussi nombreuse que brillante sous plus d'un rapport, a prouvé que la peinture n'a pas dégénéré dans notre patrie. En effet, Madame, nos peintres sont peut-être les seuls qui rappellent par leurs ouvrages ce beau siècle de Louis XIV, que l'on affecte de dénigrer de nos jours par impuissance de l'égaler. M. Landon a entrepris, depuis plusieurs années, de graver au trait les tableaux les plus remarquables de l'exposition, en y joignant des notices explicatives et critiques du sujet représenté. M. Landon, peintre lui-même, et connu par des succès, était plus que personne en état de remplir cette tâche : tâche délicate s'il en fut, puisqu'il s'agit de distribuer le blâme et la louange à ses confrères; et l'on sait que sur ce dernier article ces messieurs sont, après les poètes, la race la plus irritable. Le tome Ier du *Salon de*

1819, qui vient de paraître, se distingue, comme les précédens, par la justesse du trait et une critique judicieuse; il aura sans doute le même succès.

Projet d'établissement d'une ferme expérimentale dans chaque département du royaume, par M. Maurice Audouin. — A Paris, chez Delaunay, galerie de bois, n° 43; et chez Pillet aîné.

Si l'expérience ne venait souvent démentir les théories les plus séduisantes, je dirais hardiment que ce projet, destiné à améliorer l'agriculture, paraît très-propre à atteindre ce but. L'accueil favorable qu'il a reçu du ministre de l'intérieur prouve son importance, et doit engager l'auteur, qui pour son âge a beaucoup de talens et de connaissances, à ne rien négliger pour le rendre applicable dans toutes ses parties. Cela doit vous rappeler, Madame, qu'une Excellence, aujourd'hui déchue, avait aussi formé des comités à Paris pour le même objet, dont les membres n'avaient jamais vu la nature que dans les livres et les salons de Son Excellence; son secrétaire-général était un botaniste de cette force; ses sous-ministres, des professeurs de collége. N'est-ce pas imiter le duc de Mazarin, qui tirait aux dez les emplois de sa maison? De sorte que le cocher devenait son secrétaire, le marmiton son trésorier, etc. M. de Mazarin se ruina; Son Excellence a été plus heureuse.

Le Vieillard et le Jeune Homme, par M. P. S. Ballanche. — A Paris, chez Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et chez Pillet aîné.

Les gens à bonnes intentions sont souvent si maladroits, qu'on serait tenté de se servir de ceux qui en ont de mauvaises. Ce mot d'une femme d'esprit renferme l'historique du livre de M. Ballanche, qui brouille tout en voulant tout accorder. L'ouvrage est divisé en chapitres qui seraient mieux nommés *sermons* qu'*entretiens;* car l'auteur parle toujours, et le noble jeune homme, son interlocuteur, ne souffle pas mot. C'est l'histoire de la tête à perruque de Diderot : placé devant son bureau, il bataillait contre elle avec vigueur, terminant toujours par cette phrase : « Tu ne dis mot, te voilà convaincue; donc l'argument est bon! » et il poursuivait son travail. Le pauvre jeune homme est exactement la tête à perruque de M. Ballanche; et il faut avouer qu'à son âge c'est un triste rôle à jouer. Pourquoi M. Ballanche, poète-prosateur, veut-il à toute force se faire publiciste? Sa gloire passée doit lui suffire, et ne pourrait pas lui dire, comme le mondain :

> J'estime fort votre style flatteur,
> Et votre prose encor qu'un peu traînante.

Mais, pour Dieu! M. Ballanche n'en sortez pas :

les royalistes vous sauront gré du silence, et les libéraux n'ont pas besoin de vous.

LA BOUCLE DE CHEVEUX.

DANS mes beaux jours, du trépas qui m'appelle,
Sans murmurer j'aurais subi la loi;
Ton amour seul me rend la mort cruelle:
Vivre est si doux, alors qu'on vit pour toi!
Si tout entière, à ce moment suprême,
Tu me perdais, il serait trop affreux!
Garde du moins une part de moi-même:
  Prends cette boucle de cheveux.

Je veux aussi, dans ma tombe qui s'ouvre,
D'un pareil gage emporter la faveur;
Malgré la mort, dont le voile me couvre,
Ce doux penser vient ranimer mon cœur.
Demain, demain, sitôt que de la vie
Le feu mourant s'éteindra de mes yeux,
Tu placeras au sein de ton amie
  Une boucle de tes cheveux.

Si, quelque jour, l'amitié curieuse
T'interrogeait sur moi, sur nos amours,
Tu lui diras: « Je la rendis heureuse,
» J'ai dans ses bras passé mes plus beaux jours,
» Son cœur fut bon et son ame était belle,
» Elle charmait mon oreille et mes yeux,
» Elle eut vingt ans!.... Il ne me reste d'elle
  » Que cette boucle de cheveux. »

J. C.

LETTRES CHAMPENOISES.

DOUZIÈME LETTRE.

Il n'y a pas de siècle qui soit plus digne, je ne dirai point de l'admiration, mais du respect universel, que celui auquel Louis XIV a légué la majesté de son nom. On peut sans doute lui opposer dans l'antiquité quelques hommes illustres qui contrebalancent un instant sa gloire; mais où trouver des caractères aussi nobles, aussi purs, que ceux qui composent l'élite de la littérature du grand siècle ? Il semble, Madame, que la vertu et le génie, qui depuis si long-tems étaient séparés, ont mis en commun toute leur puissance pour accomplir les destinées de cette époque, qui restera toujours unique dans les fastes de l'histoire. Aussi avec

quel ravissement ne pénètre-t-on pas dans la vie intérieure de ces écrivains, éternel honneur de la France! On ne craint pas qu'aucune action démente l'élévation de leurs écrits ; car, puisant à leur cœur, c'était là qu'ils rencontraient les plus sublimes inspirations. Les détails que l'on a pu se procurer sur Pascal, Racine, Bossuet, Fenelon, ont répandu un charme si particulier sur leur mémoire, qu'elle en est devenue européenne ; mais ces hommes, dont un seul eût suffi à l'illustration d'un peuple, ne composent pas tout entier le patrimoine du grand siècle : à côté d'eux, et comme titres de plus à la gloire, viennent se placer les douceurs, les intimités de la vie sociale ; le charme de la plus haute et de la plus instructive des conversations ; enfin, les épanchemens d'une mère éloignée de sa fille ajoutent un immortel éclat à la magnificence du XVIIe siècle. En effet, il suffit qu'un nom ait été plusieurs fois reproduit sous la plume de madame de Sévigné, pour qu'il appartienne à la postérité. M. de Coulanges, si souvent mis en scène dans la correspondance de la plus aimable des femmes, était

donc digne des recherches de M. de Montmerqué. Aussi vous ai-je vue plusieurs fois regretter de ne trouver, dans les Mémoires du tems, aucun détail sur *le petit cousin* : ce n'est pas que vous n'ayez souvent entendu parler de la facilité de ses chansons et de la rapide continuité de ses voyages ; mais ce n'était pas assez pour satisfaire la curiosité d'une *sévignienne* comme vous : il fallait bien davantage. Lisez donc, Madame, *les Mémoires de Coulanges*, que vient de publier M. de Montmerqué, et vous n'aurez plus rien à désirer. Vous y verrez que Coulanges, après avoir acheté une charge de conseiller au parlement de Metz, profite de sa première vacance pour aller courir en Allemagne, où le duc de Wurtemberg lui donne un vrai dîner d'éligible, c'est-à-dire que chaque convive fut rapporté chez lui ; ce qui prouve sans réplique qu'on avait déjà l'instinct des gouvernemens représentatifs, et que les idées libérales commençaient à poindre. Coulanges acheta plus tard une charge de conseiller au parlement de Paris ; mais, trop occupé à chanter et à dîner, il

ne trouvait guère le tems de faire ses rapports. La civilisation était d'ailleurs si peu avancée au parlement de Paris, que l'on n'avait point encore inventé la mode des suppléans ; il fallait donc payer de sa personne. Sujet à s'embrouiller dans ses rapports, Coulanges renonça un beau matin à son métier de juge, pour consacrer le reste de sa vie au plaisir. En troubadour de bonne compagnie, il courait chanter de château en château. Très-proche parent, par sa femme, du ministre Louvois ; cousin-germain de madame de Sévigné, Coulanges vivait d'habitude avec les princes et les ducs ; il était lié, enfin, avec tout ce qu'il y avait de plus illustre à la cour. Il poussait quelquefois un peu loin ses voyages d'amateur, puisque à deux reprises il alla à Rome pour être témoin de l'élection d'un pape. Ses Mémoires roulent en partie sur les événemens secrets qui se passèrent aux deux conclaves auxquels il assista ; mais je passerai sous silence ces détails pour vous entretenir des usages et des mœurs des Italiens de Rome. Je vous avertis d'avance que je ne m'inquiéterai guère des transitions ;

mais peu vous importe, si vous trouvez quelque agrément dans les faits dont j'ai fait choix. De toutes les processions qui ont lieu dans la capitale du monde chrétien, la plus étonnante est celle des pénitens, qui, partant le Jeudi-Saint, vers les onze heures et demie du soir, de l'oratoire Saint-Marcel, vient à petits pas, dans le Vatican, faire une station dans la chapelle Pauline, devant le Saint-Sacrement, où on lui fait voir toutes les reliques qui s'y conservent.

« La croix et la bannière, dit Coulanges, étaient en tête; ensuite marchaient les cardinaux Azzolini, Landgrave, Carlo Barberini, revêtus chacun d'un sac, ayant le bourdon à la main, précédés de tous leurs domestiques vêtus de livrée, et de quantité d'artisans tenant chacun un gros flambeau de cire blanche; derrière les cardinaux venaient les pénitens revêtus de sacs gris, le visage couvert, et le dos nu, exposé à une rude discipline avec laquelle ils se fustigeaient jusqu'au sang; quelques-uns avaient des sacs blancs sur lesquels ils secouaient la discipline pour faire paraître le sang et ren-

dre la chose plus horrible; entre deux qui se fustigeaient, il y en avait deux autres portant chacun un flambeau, qui n'étaient proprement en cette place que pour faire voir le dos de leurs camarades. Il y en avait un qui se rendait remarquable entre les autres, par l'extraordinaire discipline dont il se mortifiait : il était tout nu, à la réserve d'une espèce de manteau qui le couvrait, par derrière, depuis les épaules jusqu'en bas, et il tenait dans chaque main un peloton tout rempli de pointes d'épingles, avec lesquels il se piquait jusqu'au sang, s'égratignait et s'écorchait; se mettant, enfin, dans un tel état qu'il n'y avait aucun endroit d'où il ne coulât du sang. La procession était bien composée en tout, tant de pénitens que d'autres, de huit cents personnes qui marchaient à la lueur de six cents flambeaux de cire blanche. »

Voilà, Madame, des pénitens qui n'y allaient pas de main morte. Si, dans notre bonne France, tous ceux qui ont péché depuis trente ans se fustigeaient aussi consciencieusement, il y aurait bien du sang de

versé. En attendant que ces messieurs s'exécutent, continuons de suivre Coulanges à Rome.

« Les églises y sont en si grand nombre, qu'il n'y a pas de jour où dans quelque lieu on ne solennise la fête d'un saint. La meilleure symphonie et la meilleure musique s'y font entendre ; vous entrez au bruit des tambours et des trompettes qui sont à la grande porte en dehors, pour avertir ceux qui n'auraient pas connaissance de la fête. Des gens préposés font les honneurs et présentent des bouquets aux cardinaux et aux autres personnes considérables. Comme il arrive quelquefois que, pour soulager les maisons religieuses, des gens de qualité veulent bien se charger de la dépense, j'ai vu apporter des eaux glacées et du chocolat, qu'on ne fait aucune difficulté de prendre dans l'église....

» Pour honorer le saint, les marchands étalent sur leurs boutiques ce qu'ils ont de plus beau et de plus précieux ; les plus dévots lui dressent des autels sur lesquels ils exposent sa figure accompagnée d'ornémens conformes à leur profession. J'ai vu un saint

Antoine de Pade placé dans une niche toute remplie de saucissons, de jambons et de boudins, parce que c'était un charcutier qui ne pouvait pas faire mieux.

» Sainte Cécile, saint Antoine de Pade, saint Antoine-l'Hermite, sont des saints honorés particulièrement en Italie. Le jour de leur fête, on envoie tous les bestiaux de Rome et de la campagne passer en revue devant l'église, pour y être bénis par un religieux placé dans une petite tribune. »

Je laisse de côté ce sujet pour vous entretenir des usages particuliers des Romains; c'est toujours Coulanges qui parle.

« Ils (les Romains) se lèvent de grand matin, vont se promener jusqu'au soleil levé, viennent ensuite se coucher, puis ils dînent, dorment jusqu'à l'après-dîner; le chaud étant passé, ils retournent à la promenade jusqu'au souper; et la nuit venue, chacun, une lanterne sourde à la main, sans crainte des voleurs, va où bon lui semble.

» Quand les grandes chaleurs furent venues, les soirées, qui commencent après les vingt-quatre heures sonnées, c'est-à-dire au soleil couché, devinrent bien plus

divertissantes que le cours. On les prolongeait dans la nuit le plus que l'on pouvait, on se promenait dans les rues et dans les places, vêtu aussi légèrement qu'on voulait et que la saison le demandait ; on s'arrêtait et l'on se reposait au bord des fontaines, pour y prendre le frais ; on entrait dans les lieux où se débitent le thé, le chocolat, le café et les eaux glacées, plus délicieuses en Italie qu'en France. L'air retentissait de différentes chansons et du bruit des guitares, des harpes et autres instrumens ; quelquefois on rencontrait des sérénades de belles voix et d'une bonne symphonie. »

Mais vous attendez sans doute, Madame, avec impatience quelques détails sur la façon dont les maris en usent, à Rome, avec leurs femmes? Le témoignage qu'en rend Coulanges ne leur est pas très-favorable; cependant, depuis le Romain qui dans l'antiquité assomma sa femme, parce qu'elle sentait le vin, jusqu'aux époux du dix-septième siècle, l'amélioration a été sensible.

« Les Romains, dit notre voyageur, sont Italiens à Rome comme à Venise ; la

différence qu'on y peut faire, c'est qu'on ne voit point à Rome des vengeances continuelles, et que, bien que les maris y tiennent leurs femmes d'aussi près, et y soient aussi jaloux, on y entend moins parler d'assassinats, et les gens y sont plus traitables. »

On assure, Madame, que, depuis nos voyages *nationaux* à Rome, les maris se sont amendés, et qu'il y a eu enfin réforme radicale ; au surplus, c'est tout ce qui est resté des tribuns, des consuls et de l'austérité républicaine, que, pour s'égayer un instant, le directoire avait fait improviser, par un des plus habiles publicistes du tems. En effet, les mœurs et les usages semblent avoir contracté, à Rome, quelque chose de l'éternité des monumens de la plus ancienne des villes ; on dirait que les générations qu'elle voit naître traversent comme immobiles le tems : à Rome, la vie n'est enfin qu'une sorte de tradition, et le Français du dix-neuvième siècle assiste à la répétition des spectacles et des fêtes dont Coulanges a été le témoin.

A la suite des Mémoires du *petit cousin*

viennent plusieurs lettres inédites de madame de Sévigné, de son fils et de l'abbé de Coulanges, appelé *le bien bon*. Deux petites lettres, adressées par madame de Sévigné à *l'ami Ménage*, m'ont paru de véritables chefs-d'œuvre, et donnent un grand prix aux *Mémoires de Coulanges*, qui renferment encore bien d'autres trésors, puisqu'on y trouve une correspondance entre M. Arnaud d'Andilly et M. de Pomponne, son fils; ce dernier, comme vous le savez, a été ministre sous Louis XIV. L'éditeur a joint la lettre dans laquelle *le grand roi* informe Pomponne de l'honneur qu'il daigne lui faire. Je transcris cette lettre, empreinte à la fois de la plus admirable noblesse et de la plus touchante bonté.

Versailles, le 5 septembre 1671.

« En recevant cette lettre, vous aurez des sentimens bien différens : la surprise, la joie et l'embarras, vous frapperont tout ensemble; car vous ne vous attendez pas que je vous fasse secrétaire d'état, étant dans le fond du nord. Une distinction aussi grande et un choix fait sur toute la France, doivent

toucher un cœur comme le vôtre, et l'argent que je vous ordonne de donner peut embarrasser un moment un homme qui a moins de richesses que d'autres qualités. Après avoir fait ce préambule, je vais expliquer en peu de mots ce que je fais pour vous. Lyonne étant mort, je veux que vous remplissiez sa place; mais comme il faut donner quelque récompense à son fils, qui a la survivance, et que le prix que j'ai réglé monte à huit cent mille livres, dont j'en donne trois cent mille par le moyen d'une charge qui vaque, il faut que vous trouviez le reste. Mais pour y apporter de la facilité, je vous donne un brevet de retenue des cinq cent mille livres que vous devez fournir, en attendant que je trouve dans quelques années le moyen de vous donner de quoi vous tirer de l'embarras où mettent beaucoup de dettes. Voilà ce que je fais pour vous, et ce que je veux de vous.

» Travaillez cependant à mettre mes affaires en Suède en état de vous rendre bientôt auprès de moi. Je vous envoyerai un successeur qui se servira de vos gens pour le tems qu'il devra demeurer où vous êtes,

et vous partirez pour vous rendre auprès de moi, pour consommer pleinement la grâce que je vous fais, qui ne paraît pas petite à beaucoup de gens; elle vous marque assez l'estime que je fais de votre personne, sans qu'il soit nécessaire que j'en dise davantage. Vous donnerez créance à ce que vous dira ce porteur, et me le renvoyerez aussitôt après les éclaircissemens que je vous demande sur les affaires dont vous êtes chargé. LOUIS. »

Après avoir lu cette lettre, n'est-il pas vrai, Madame, qu'on conçoit l'enthousiasme que Louis XIV a inspiré à tous les Français, et qu'il devait être bien doux de sacrifier sa vie pour un pareil *maître ?* Mais chut sur ce dernier mot, il me ferait lapider par le vent *ultrà-libéral* qui souffle.

Le volume des *Mémoires de Coulanges* est dignement terminé par deux opuscules échappés jusqu'à présent aux infatigables recherches des éditeurs du plus inimitable des poètes. Ces opuscules ont été copiés sur les originaux écrits en entier de la main de La Fontaine; son orthographe a été con-

servée, même avec les légères fautes qui s'y glissaient quelquefois.

Le premier de ces opuscules est une épître adressée au duc de Bouillon, pour réclamer sa protection, La Fontaine ayant été condamné à une forte amende, parce que dans un vieux titre il avait pris par inadvertance la qualité d'*écuyer*, qui ne lui appartenait pas. Je regrette bien vivement de ne pouvoir vous citer de cette épître, remplie de grâces et de facilité, que le passage suivant, où La Fontaine est si bien peint :

Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'*écuyer*,
Qui rit de ceux qui veulent le *paraître*,
Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'estre!
C'est ce qui rend mon esprit estonné.
Avec cela, je me vois condamné;
Mais par défaut. J'estois lors en Champagne,
Dormant, resvant, allant par la campagne;
Mon procureur dessus quelque autre point,
Et ne songeant à moi ny peu ny point,
Tant il croyoit que l'affaire estoit bonne.
On l'a surpris; que Dieu le lui pardonne!
Il est bon homme, habile, et mon ami,
Sçait tous les tours; mais il s'est endormi, etc.



Cette épître a été composée en 1662; l'année suivante, La Fontaine accompagna au lieu de son exil M. Jannart, oncle de sa femme, qui s'était attiré la colère du ministre Colbert, parce qu'il avait publié plusieurs écrits en faveur de Fouquet, dont il était l'ami.

On possédait déjà quelques lettres où La Fontaine avait retracé à sa femme les détails de ce voyage FORCÉ ; mais on n'avait pu retrouver les deux dernières, où il achevait le récit de ses aventures. M. de Montmerqué donne pour la première fois ces deux lettres, qui prendront rang dans *les OEuvres de La Fontaine*. Trois lettres inédites, adressées par le bonhomme à M. Jannart, renferment encore des traits que les admirateurs du grand siècle liront avec plaisir. On a joint à ces *précieuses découvertes* un *fac simile* de La Fontaine ; son écriture est très lisible et fort agréable pour le tems. Un portrait de la marquise de Louvois, un *fac simile* du *bien bon*, et la gravure d'une médaille relative au cardinal, ajoutent un nouveau prix aux *Mémoires de Coulanges*, qui désormais feront partie de la bibliothèque

de tout homme de goût, malgré l'anathême prononcé par feu les publicistes *minerviens* contre la stérile médiocrité du siècle de Louis XIV, qui, dans toutes ses périodes, n'inventa pas une seule constitution, tandis qu'un *habile* de nos jours en improvise autant qu'on lui en paie. SAINT-PROSPER.

RELATION DE L'EXPÉDITION DE RIEGO.

Il serait difficile de trouver une brochure plus insignifiante que cette relation, Madame, et pourtant je ne crois pas qu'il y en ait une qui fournisse une plus ample matière aux réflexions de toute espèce. Ma dernière lettre, quoique passablement longue, n'a pu me conduire au-delà de la préface; je me suis arrêté au titre de la gravure: *Les Immortels !* Comme je vous l'ai dit, Madame, ce mot fit naître tout-à-coup dans mon esprit une si grande surabondance de pensées et de souvenirs, que, désespérant de pouvoir les mettre en ordre, j'ajournai à l'ordinaire prochain les *immortels* et *l'immortalité.* Sans autre préambule, je vais tâcher de remplir ma promesse.

Tout ce qui a reçu la vie doit recevoir la mort ; voilà une vérité de tous les tems et de tous les lieux. On serait donc fondé à dire qu'il y a de la folie à prétendre à l'immortalité si on prenait ce mot au pied de la lettre. Mais nous avons des gens qui n'y regardent pas de si près ; ils ne croient pas à l'immortalité de l'ame, et ils croient bonnement à l'immortalité de leurs noms. Plaisante erreur ! Leurs noms, pour avoir été inscrits sur des brochures un peu plus lourdes que les feuilles que la Sibylle abandonnait aux vents, n'en seront pas moins le jouet du tems qui a précipité bien d'autres immortels que nos quatre Espagnols dans le fleuve de l'oubli. Les anciens ne donnaient le titre d'immortels qu'à leurs dieux. Ces dieux, dans l'origine, étaient des hommes qui, pour la plupart, s'étaient signalés par de grands exploits ou de grands services rendus à l'humanité. Je doute qu'à ces deux titres don Riego et compagnie eussent reçu à Rome un brevet d'immortalité. Il est vrai que lorsque les Romains furent sortis du *régime féodal* pour entrer dans le *siècle des lumières* sous les empereurs, ils se montrè-

rent un peu moins avares d'immortalité : que dis-je ! ils en devinrent si prodigues, qu'un monstre n'avait qu'à mourir pour être immortel par décret du sénat, et qu'on vit un cheval partager cet honneur qu'on n'aurait sûrement pas accordé alors à don Quiroga, quoique pour le mérite il n'y ait aucune comparaison à faire entre le *libérateur* de toutes les Espagnes et le cheval d'un empereur romain.

De nos jours on est encore moins difficile, on n'a plus besoin d'un décret du sénat pour obtenir le titre d'immortel : révoltez-vous contre l'autorité légitime ; apprenez par cœur quelques mots vides de sens, tels que : *Liberté*, *égalité*, *indépendance*, *droits de la nation ;* répétez ces mots jusqu'à satiété ; qu'ils servent de thême à toutes vos amplifications ; qu'on ne voie qu'eux dans vos écrits ; qu'on n'entende qu'eux dans vos discours, à la tribune, sur les places publiques, sur les ponts et dans les *cafés nationaux ;* alors, à moins d'un guignon extraordinaire, vous serez proclamé immortel, et vous jouirez de votre immortalité sans vous donner la peine de mourir : avantage que nous avons

sur les anciens; mais faut-il s'en étonner? Les anciens ne connaissaient pas la lithographie, découverte sublime d'un siècle de lumières, et par laquelle on est parvenu, pour ainsi dire, à jeter l'immortalité en moule. Ce moyen est plus expéditif que la gravure en taille-douce, et presque aussi économique que les soupes *à la Rumfort*. Aussi l'immortalité n'a jamais été à si bon marché; et je ne plaindrai pas ceux qui désormais mourront tout entiers; ce sera bien leur faute: la lithographie est là, il y a de l'immortalité pour tout le monde.

Parcourez les quais et les boulevarts, et vous serez émerveillé de tous les genres d'immortalité que la lithographie y étale. Un homme porté à la mélancolie n'y trouverait, à la vérité, que des sujets de douleur; on les a multipliés jusqu'à l'infini. Partout vos yeux tomberont sur des tableaux tragiques, d'une date récente, sujets d'éternelles douleurs! C'est l'immortalité ouverte à la vertu par le crime. Mais détournons les yeux de ces lugubres tableaux; la douleur qu'ils causent à l'ame disparaîtra bientôt à l'aspect de cette galerie de portraits aux-

quels la lithographie donne si libéralement l'immortalité. Ce sont les orateurs de la *nation*, *les défenseurs de nos droits*, héros de tribune qui n'ont jamais varié dans leurs opinions, et qui ont toujours marché droit dans le sentier de l'immortalité des Quiroga, des Riego, etc. De ce nombre est un général fameux dans le commencement de nos troubles, et qui continue aujourd'hui son cours d'immortalité. Je le vois, à ses cheveux près, tel qu'il était au commencement de la révolution; il semble qu'il ait dormi pendant vingt-six ans. Au bas du portrait, on lit un extrait d'un de ses discours, prononcé en 1820; j'aurais mieux aimé y lire cet extrait d'une ancienne adresse où notre immortel dénonçait le pouvoir des jacobins.

« Organisée comme un empire à part, » disait le noble marquis, dans sa métropole » et ses affiliations, aveuglément dirigée » par quelques chefs ambitieux, cette secte » forme une corporation distincte au mi- » lieu du peuple français dont elle usurpe » les pouvoirs en subjuguant ses représen- » tans et ses mandataires. C'est là, dit-il » plus bas, que dans des séances publiques,

» l'attachement aux lois est qualifié *d'aris-*
» *tocratie*, etc. » Vous voyez, Madame, que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'honorable député se plaint d'un gouvernement occulte; mais au moins alors tous les honnêtes gens l'applaudissaient. Revenons à l'ouvrage qui est l'objet de cette lettre. Ne vous effrayez pas, Madame, le compte que je vous en rendrai ne sera ni long ni ennuyeux; l'ouvrage entier peut se réduire à ce peu de mots: « Riego partit avec quinze cents hommes pour se procurer des vivres et des partisans; il revint à peu près seul sans avoir pu se procurer ni partisans ni vivres. Au cri de *vive la constitution!* on lui répondit partout par des coups de fusil; mais comme il a été décidé dans la boutique de Corréard que don Riego était un immortel, je me garderai bien de lui disputer ce titre; un grand maître dont les arrêts sont sans appel, le tems, prononcera sur l'immortalité des quatre Espagnols; je m'en rapporte à lui.

C. J. R.

ÉLECTION ACADÉMIQUE.

Ainsi que je vous le faisais pressentir dans

ma dernière Lettre, Madame, c'est M. le marquis de Pastoret, pair de France, qui succède à M. le comte Chassebeuf de Volney. Déjà membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le voilà maintenant en possession du fauteuil académique. A propos de cette expression de *fauteuil*, je me rappelle que, lorsqu'à votre dernier voyage nous assistâmes ensemble à une séance de l'Académie, vous parûtes singulièrement surprise, en entrant dans la salle, de n'en pas voir un seul; vous me demandâtes pourquoi on parlait toujours de *fauteuils*, tandis qu'il n'y avait que des banquettes; je ne pus vous répondre, et je fus forcé d'avouer mon ignorance. Depuis j'ai fait quelques recherches, et voici ce que j'ai appris à ce sujet: c'est d'Alembert lui-même qui me fournit ces détails.

« Les cardinaux qui étaient membres de cette société savante avaient été long-tems sans assister à ses assemblées, parce que, dans leur opinion, des fauteuils étaient nécessaires à la dignité de leur rang, et que l'Académie n'avait que des chaises.

» Ces cardinaux voulaient donner une

preuve de leur estime à M. de la Monnoye, en assistant à son élection; mais l'idée d'être assis sur des chaises les arrêtait.

» Louis XIV, dit d'Alembert, pour satisfaire à-la-fois les scrupules de leur amitié ainsi que ceux de leur cardinalat, et pour conserver en même tems l'égalité académique, dont ce monarque éclairé connaissait bien les avantages, envoya à l'Académie quarante fauteuils pour quarante académiciens. » Voilà l'origine des fauteuils, et voici la réflexion que fait à ce sujet d'Alembert; elle me paraît bien puérile et bien peu digne d'un homme qui affichait si haut la prétentention d'être philosophe. « Ces fauteuils que nous occupons aujourd'hui, dit-il, et le motif auquel nous les devons, suffisent pour rendre précieuse à la république des lettres la mémoire de Louis XIV, auquel elle a de si importantes obligations. » Cette admiration pour Louis XIV, à cause des fauteuils qu'il avait envoyés, ne vous rappelle-t-elle pas madame de Sévigné, qui, venant de danser avec Louis XIV, s'écriait: *Il faut convenir que nous avons là un bien grand roi!*

Pour en revenir à M. Pastoret, le nouvel élu, c'est sans doute un homme très-recommandable, et qui ne peut que faire honneur à l'Académie ; mais n'était-il pas bien placé dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et son mérite comme écrivain était-il donc tellement transcendant, qu'il fût absolument nécessaire qu'il entrât au nombre des quarante ? J'ai déjà eu occasion de vous le dire, Madame, ces petites ambitions donnent envie de discuter le mérite d'un homme qui se porte bon pour deux Académies à-la-fois ; il en résulte bien rarement que ces investigations soient à son avantage, et qu'après le dépouillement des pièces le rapporteur prononce en sa faveur. Je ne veux pas entrer dans cet examen à l'égard de M. le marquis de Pastoret. Que Buffon et quelques autres aient cumulé les honneurs académiques, rien de mieux : leur grande réputation leur en donnait le droit ; et je crois même que la véritable place du philosophe de Montbar était à l'Académie française : c'est le style seul qui lui assure son immortalité. Les progrès de la science pourront anéantir ses systèmes, renverser ses théo-

ries ; mais il vivra toujours par son style, car, ainsi qu'il l'a dit dans son discours de réception, discours au reste beaucoup trop vanté, *le style est l'homme même.*

Il n'y a pas de raison pour que tous les confrères de M. Pastoret à l'Académie des inscriptions n'aient les mêmes prétentions que lui ; alors les Académies rentreront nécessairement les unes dans les autres : et au lieu de quatre classes, nous finirons par n'en avoir qu'une, dont les membres, il est vrai, seront à quatre faces. Ce sera sans doute un grand avantage pour eux ; mais je doute qu'il puisse en résulter quelque utilité pour les sciences, pour les arts et pour les lettres.

Je l'ai dit et je le dirai toujours : les fauteuils ou les banquettes de l'Académie, comme on voudra, sont le patrimoine des gens de lettres : qu'on les leur laisse ; et j'insiste, parce qu'il y a encore beaucoup d'hommes recommandables qui ne sont pas de l'Académie. Que M. Pastoret nous prouve qu'il a le don de pouvoir s'asseoir à-la-fois dans deux endroits différens ; et alors je lui pardonnerai d'avoir sollicité deux fauteuils. Il arrive souvent que ces petites prétentions

tournent au détriment de celui qui les affiche, et que, comme dit un proverbe trivial, on reste *entre deux selles*...... M. J.

MACÉDOINE.

Voulez-vous savoir, Madame, ce qu'ont coûté les grandes promenades de Bonaparte à travers la Russie? J'ai sous les yeux l'extrait d'un rapport fait par un officier hanovrien, qui vient d'être tout récemment envoyé en Russie pour prendre des renseignemens sur les sujets du ci-devant royaume de Westphalie qui avaient pris part à l'expédition de Moscou, sans que depuis on ait eu de leurs nouvelles. Il résulte de ce rapport qu'après la retraite de Moscou plus de cent soixante-quinze mille cadavres ont été trouvés et inhumés en Russie. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils provenaient de l'armée qui a fait l'invasion. Ce calcul est effrayant; toutefois il paraît qu'il est extrêmement réduit: il existe un rapport officiel du ministre de la police générale au gouvernement russe, en date du 17 mai 1813; il est constant, d'après ce rapport, qu'on

a compté deux cent quarante-trois mille six cent dix cadavres d'hommes, et cent vingt-trois mille cent trente-trois de chevaux. Et que faisait le grand consommateur d'hommes, quand il moissonnait ainsi la fleur de la France? Il fuyait! il venait aux Tuileries dire, en se frottant les mains au coin du feu: *Il fait meilleur ici que sur les bords de la Bérésina.* Et ces hommes qui aujourd'hui déclament contre les priviléges, et ne parlent que de liberté, s'élevaient-ils contre de pareilles boucheries? Non: ils étaient les plats valets du tyran. « Ce qu'il y a d'heureux dans » cette retraite, disaient-ils, c'est que l'em- » pereur n'a manqué de rien; il a toujours » été bien nourri, bien enveloppé dans une » bonne voiture; enfin il n'a pas du tout souf- » fert: c'est une grande consolation. »

— Un tremblement de terre vient tout récemment de faire sortir du fond de la Méditerranée, près de l'île Saint-Maur, l'une des Iles Ioniennes, un îlot qui recevra le nom de *Rock-Lauderdale*, si toutefois la mer ne l'engloutit pas de nouveau; ce qui pourrait bien arriver. Nous avons vu, au milieu de nos troubles, des hommes sortir

tout-à-coup des fanges révolutionnaires, et disparaître lorsque le calme venait à renaître. Il est des gens qui ont besoin des grandes catastrophes pour être quelque chose.

— Je vous ai parlé dernièrement, Madame, du testament de J. J. Rousseau ; voici un extrait de celui d'un autre philosophe qui n'était point sans quelque rapport avec le philosophe de Genève : je veux parler de Benjamin Franklin. Son testament est du 17 juillet 1788 ; il renferme une foule de legs extrêmement curieux, tant à cause de leur singularité qu'à cause de la qualité des personnes à qui ils sont faits ; je ne citerai que le passage suivant : « Je lègue mon bâton de bois de pommier sauvage, orné d'un bouton d'or en forme d'un *chapeau de liberté*, à mon ami, qui est aussi celui de l'humanité, le général Washington. Si c'était un sceptre, il serait digne de le posséder, et il lui conviendrait. » Le général Washington a légué ce même bâton à son frère Charles Washington, en déclarant que c'était un des objets les plus précieux de son héritage. On prétend qu'enfin ce fameux bâton est tombé

entre les mains du fameux marquis, si célèbre par ses guerres d'Amérique; voilà pourquoi il est toujours *coiffé de la liberté*.

— Jusqu'à présent, Madame, les corps célestes n'ont opéré leurs mouvemens que de par Newton; et ce grand géomètre était paisiblement assis au trône d'Uranie. Voici un savant hongrois qui vient l'en chasser; tant il est vrai que nul ne peut être dit heureux, même après sa mort. Ce savant se nomme *Georges Juranitz;* il vient de publier à Pest un ouvrage contre la théorie de Newton. Il ne s'en est pas tenu là: il a proposé un prix de cent florins (deux cents francs) pour toute personne qui pourra lui prouver une erreur. Que de gens ruinés, s'ils étaient forcés de payer un tel prix chacune de leurs bévues!

— Pendant les cent jours, un des *grognards* revenus de l'île d'Elbe demandait, d'un ton ironique, à une bonne femme de Marseille: « Eh bien! où est donc ce roi que toutes vous aimez tant? — *Lou rei*, dit-elle dans son patois, *lou rei es en quarantene despui que la pesto es en Franco.*

— On vient de trouver à Schwerin-Mec-

klenbourg, dans une aile du château, bâtie pendant la guerre de trente ans par le célèbre Wallestein, deux grandes caisses renfermant des antiquités précieuses.

— Voici une petite épigramme qui a été faite sur M. de K.....y, député-journaliste, qui, après avoir publié dans son journal treize articles sur la loi des élections, est venu encore épancher à la tribune les flots de sa verbeuse éloquence.

Maudit soit le bavard qui vient du Finistère,
Et qui ne veut jamais, quand tout est fini, s'taire!

— M. l'archevêque de Malines, autrement dit *l'abbé de Pradt*, que bien vous connaissez, Madame, et qui a quitté le sobriquet d'*aumônier du dieu Mars*, depuis qu'il a donné à son maître celui de *Jupiter Scapin*, se trouvait, il y a quelque tems, à un grand dîner que donnait un ancien ministre; c'était un vendredi, et le dîner était servi en gras et en maigre. M. l'abbé ne hait pas la bonne chère, et son appétit l'entraînait impérieusement vers le gras; mais les commandemens de l'Eglise et le respect humain lui imposaient le maigre : c'était un



sacrifice qu'il fallait nécessairement faire. M. l'abbé voulut du moins en avoir tous les honneurs. « Jacques, dit-il fort haut à une manière de domestique qui se tenait derrière sa chaise, *allez à la cuisine me faire faire une omelette.* » C'est ainsi que Tartufe crie à son valet :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.

Jacques arrive avec l'omelette ; M. de Malines la coupe et la découpe, la tourne et la retourne, et au lieu de s'en servir, se jette tout-à-coup sur une aile de volaille qui se trouvait à sa portée. Deux dames fort jolies, qui étaient près de lui, l'aperçurent et se mirent à rire du tour de passe-passe de M. l'archevêque. « Mesdames, leur dit-il, apprenez une chose, c'est qu'il vaut encore mieux faire gras que de montrer sa gorge. » Toujours Tartufe, comme vous voyez, Madame :

Cachez, cachez ce sein que je ne saurais voir.

— Le ci-devant roi d'Espagne Joseph avait, dit-on, de très-grandes prétentions comme roi ; on assure même qu'il s'exprimait assez souvent sur son frère de manière

à faire voir qu'il n'avait pas une très-haute admiration pour ses talens. Il demandait un jour à quelqu'un qui arrivait de Paris : « Eh bien! que dit-on de moi dans la capitale? — Mais, Sire, on dit.... — Ne me dissimulez rien; je suis sûr qu'on s'imagine que je suis faible.... — Ah! Sire, pouvez-vous penser.... — Non, je suis certain que l'on dit que je suis faible; on doit le dire, et je suis charmé qu'on le dise. — Mais, Sire, cependant.... — Il n'y a pas de cependant; tenez, voyez-vous, mon frère a une volonté *furibonde*, à laquelle il faut que rien ne résiste; c'est sa manière : il faut que tout lui cède; et cette volonté de fer, il la porte dans les grandes comme dans les petites choses. Je souhaite que ce système lui réussisse; quant à moi, Monsieur, je crois voir les choses de plus haut : ma volonté, je ne l'applique qu'aux choses qui en valent réellement la peine; mais alors ce que je veux, je le veux positivement, je le veux en ROI. Qu'en résulte-t-il? Que je ne consume pas en vains efforts cette force qui est en moi, cette force qui m'a été donnée par Dieu pour gouverner les peuples. Mon

frère renversera des chênes, mais il ira se briser contre une paille; ainsi donc ceux qui n'ont pas la vue assez perçante pour voir ce que je suis, ce que je veux, disent que je suis faible : ils doivent le dire; et je suis charmé qu'ils le disent.

» Mon frère a une grande réputation militaire : c'est très-bien; mais qui est-ce qui ne pourrait pas l'acquérir? qui est-ce qui ne peut pas être grand capitaine? Il est tout aussi facile de remuer des grandes masses, que de diriger des pièces de mécanique. J'avance tel corps, je fais mouvoir tel autre; je m'empare de telle position : voilà, Monsieur, voilà toute la guerre. Croyez-moi, il est bien plus facile d'être un César qu'un Titus. » Il aurait pu ajouter qu'il y avait quelque chose de bien plus facile encore, c'était de n'être ni l'un ni l'autre.

— Voici, Madame, un passage de Burke qui me paraît tout-à-fait à l'ordre du jour :

« Beaucoup de nos spéculateurs, au lieu de bannir les préjugés généraux, emploient toute leur sagacité à découvrir la sagesse cachée qui y domine. Le préjugé fait de la vertu une habitude pour les hommes; par

les préjugés dont la vertu fait la base, le devoir devient une partie de notre nature.

» Vos hommes de lettres et vos politiques diffèrent essentiellement d'opinion à cet égard : ils n'ont aucun respect pour la sagesse des autres; mais en revanche, ils ont dans la leur une confiance sans bornes. Avec eux, pour détruire un ordre de choses, il suffit que cette chose soit ancienne. Quant à ce qui est nouveau, ils n'ont aucune sorte d'inquiétude sur la durée d'un bâtiment construit à la hâte; parce que la durée n'est d'aucune conséquence pour ceux qui mettent si peu de prix, ou qui n'en mettent pas du tout, à ce qui a été fait avant eux, et qui placent toutes leurs espérances dans les découvertes. Ils pensent très-systématiquement que toutes les choses qui portent le caractère de la durée sont nuisibles; en conséquence, ils déclarent une guerre d'extermination à tous les établissemens. »

A M. DE LA MARTINE.

Ecoutons! quelle voix, inconnue à la terre,
D'accens mélodieux vient de frapper les airs?
A son heure suprême, un cygne solitaire
Aurait-il soupiré de célestes concerts?

Seraient-ce les accords des harpes prophétiques?
Transfuge du tombeau, le sombre Ezéchiel
Reviendrait-il, errant sous les cèdres antiques,
Effrayer le Jourdain des menaces du ciel?

Non ; jusqu'au grand réveil le prophète sommeille,
Nul ne peut s'affranchir des chaînes du cercueil.
Qui donc de ces beaux vers enfanta la merveille?
La Muse me répond avec un noble orgueil :

« De mon fils bien-aimé ces hymnes sont l'ouvrage :
» C'est moi qui l'ai nourri d'un lait mystérieux ;
» A sa tendre raison, de mon plus doux langage
» Je pris soin d'enseigner le mode harmonieux.

» J'ai caché sa jeunesse à l'ombre de mes ailes :
» Aujourd'hui, plein de force, et d'ardeur, et de jours,
» Il franchit dans son vol les sphères éternelles,
» Et s'abreuve au torrent des célestes amours. »

Honneur, honneur à toi! ta gloire est sans rivale,
Jeune cygne inspiré, poète aimé des cieux!
La beauté, l'infortune, aux Muses si fatale,
Accordent à tes chants des pleurs délicieux.

Moi-même j'ai pleuré : j'ai compris que ton ame
Avait connu ce mal qui n'est pas sans douceur ;
Mais ne crains plus l'amour : mystérieux dictame,
Les vers savent guérir les blessures du cœur.

Courage! ignores-tu que les douleurs rêveuses
Donnent plus de tendresse et de charme aux beaux vers?
L'amant qu'ont enivré tes plaintes amoureuses,
Se souvient, en pleurant, de ses premiers revers.

Tout poète ici-bas est esclave des peines :
Toujours un mal secret attriste nos lauriers;
Et le cortége affreux des misères humaines
Du temple de Mémoire assiége les sentiers.

Mais n'est-ce rien, dis-moi, que ce charme suprême
D'attacher tous les yeux, de ravir tous les cœurs?
Quelles félicités, quel riche diadême,
Pourraient valoir ces biens que repoussent tes pleurs?

Oppose donc au sort une ame plus tranquille;
Le bonheur n'a qu'un jour, la gloire ne meurt pas;
Et la palme qui veille au tombeau de Virgile
Brave l'effort des vents et la faux du trépas.

A. de Sigoyer.

La pièce que vous allez lire, Madame, est d'un jeune homme dont je vous ai autrefois envoyé des vers, de M. Guiraud; il est encore peu connu. Ce ne sont cependant ni les droits ni les titres qui lui manquent : il est auteur de deux tragédies, l'une qui a pour titre *Pélage*, remarquable par le style, et qui renferme de fort belles scènes, vient d'être reçue au Théâtre-Français; la voilà dans les cartons; Dieu seul sait quand elle en sortira! Au théâtre, notre célébrité est entre les mains des acteurs, et il n'arrive que trop souvent qu'elle se trouve indéfiniment ajournée.

L'ESPAGNOLE EXILÉE EN 1812.

C'ÉTAIT en Appenzell, sur les rochers déserts ;
La lune apparaissait, le front chargé d'orages ;
Et les vents opposés tourmentaient les nuages
Dans le vague immense des airs.

« De l'asile des morts pourquoi fuir à ma vue,
Jeune fille ? je suis le pasteur du hameau.
Tu pleures !.... Cependant tu ne m'es pas connue.
— Je ne connais que ce tombeau.
— Je ne te vis jamais au sein de la vallée.
— On me voyait naguère aux demeures des rois.
— Quel est donc ton destin ? — J'étais mère autrefois ;
Et je suis maintenant une pauvre exilée.
— Qu'as-tu fait de ton fils ? — Tu le vois à mes pleurs !
Je l'ai laissé dans la patrie.
Hélas ! je n'ai laissé que sa cendre chérie ;
Le citronnier deux fois l'a couverte de fleurs.
Et moi, loin de l'Espagne emportant mes douleurs,
Moi, pour pleurer mon fils j'ai choisi cette tombe.
Au doux frémissement de la feuille qui tombe,
Lorsque le vent léger du soir
Agite autour de moi la cime des vieux chênes,
Ou glisse en murmurant sur les herbes prochaines,
Il me semble l'entendre !.... et quelquefois le voir....
— Ce tombeau, quel est-il ? — Ce tombeau solitaire
Couvre un jeune orphelin naguère trépassé. »

Le pasteur, à ces mots, de l'humble presbytère
Reprend l'étroit sentier par la nuit effacé ;
Mais elle, tout en pleurs, à genoux sur la terre....

« Tu t'es endormi sans regrets,
Jeune orphelin, la mort t'a rencontré docile ;

Faible et seul, ici-bas tu cherchais un asile:
Tu l'as trouvé sous ce cyprès.

» Que possédait le monde, hélas! pour te séduire?
Tu souriais en vain.... En vain tes premiers pas
Imploraient une main qui voulût les conduire:
Le monde à l'orphelin ne rend pas son sourire;
Et s'il pleure, on ne l'entend pas.

» Le jeune oiseau, du moins, dans son berceau de mousse
Dort et s'éveille en paix: car son nid le défend;
Mais rien ne garde un pauvre enfant
Que le sein maternel repousse.

» Trop heureux de mourir, car il est orphelin;
Eh! pourquoi plaindrait-il enfin
Les rapides instans de sa vie éphémère?
L'enfant qui repose sur le sein de sa mère
S'y sauve-t-il des coups du sort?
Les baisers maternels gardent-ils de la mort?

» Mon fils, objet si cher de tant de vigilance,
Entouré d'ombre et de silence,
Aux approches du soir dormait sur mes genoux:
Il dort maintenant loin de nous,
Sous les citronniers de Valence!

» Bords sacrés, où mes pleurs ne couleront jamais!...
Si du moins quelque infortunée,
Une mère, à gémir comme moi condamnée,
Visitait le tombeau de l'enfant que j'aimais!...

» Trop doux espoir, hélas! à mon ame attendrie;
O Valence, ô terre chérie!
Le ciel à des vainqueurs a voulu te livrer.
Et qui sait maintenant, dans ma triste patrie,
Si les mères osent pleurer! »

LETTRES CHAMPENOISES.

TREIZIÈME LETTRE.

Mémoires, Lettres et Pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Mgr Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri; par M. le vicomte de Châteaubriand (1).

Ce n'est ni l'analyse, ni l'éloge de cet ouvrage que je viens faire ici, Madame, j'arriverais trop tard. A quoi bon analyser des Mémoires que tout le monde a lus? quel éloge pourrait valoir les larmes que cette lecture a fait couler? On attendait beaucoup de l'auteur appelé à retracer la perte la plus douloureuse et la plus lamentable que pou-

(1) Un volume in-8°. — A Paris, chez le Normant, rue de Seine, n° 8; et chez Pillet aîné.

vait faire la France ; l'auteur n'est resté ni au-dessous de son sujet, ni au-dessous de lui-même : c'est le seul, et peut-être le plus bel éloge que l'on puisse lui donner. Il a su, dans une juste et exacte mesure, remplir toutes les conditions qui lui étaient prescrites par la matière : imposant et majestueux lorsqu'il retrace les commencemens de cette maison de France, *la plus belle qui soit sous le soleil,* comme dit l'orateur chrétien ; noble et touchant lorsqu'il peint tous ces preux de l'armée fidèle, disant le dernier adieu à leurs tentes, et recevant la bénédiction du patriarche de la gloire, du vieux Condé en cheveux blancs ; déchirant et sublime lorsqu'il raconte cette mort, tout à-la-fois si sainte et si héroïque d'un prince qui pouvait n'emporter que nos regrets et qui sut conquérir notre admiration.

Je le répète, Madame, ce serait une chose superflue d'entrer dans des détails ; je ne veux examiner ni le talent, ni l'éloquence de l'historien, mais l'impression profonde qu'a produite l'ouvrage, et, je dirai plus, l'influence qu'il a dû nécessairement avoir sur les idées de beaucoup de personnes aux-

quelles n'étaient point encore révélées les hautes qualités, non-seulement du prince qui n'est plus, mais de son auguste famille; et c'est ici le cas de remarquer que depuis que l'auteur a déposé cette plume brillante qui traça *le Génie du christianisme* et *les Martyrs*, pour se consacrer tout entier aux affaires de son pays, il n'y a point un seul de ses ouvrages qui n'ait fait pour ainsi dire époque, et qui n'ait été marqué d'un grand but d'utilité publique.

L'usurpateur avait encore un pied sur les dernières marches du trône, qu'il publiait l'ouvrage où il oppose à cet enfant de la révolution, à cet *homme de peu*, qui apprenait des attitudes royales pour faire le roi, ces princes sanctifiés par l'infortune et rapportant de l'exil les hautes leçons de l'expérience et du malheur. On se souvient encore de la vive impression que produisit cette brochure : elle réunit tous les esprits dans un seul et unique point, la légitimité. Heureux tems! il n'était point alors un seul Français qui pût balancer un moment entre *Buonaparte et les Bourbons*.

Plus tard, dans un ouvrage dont chaque

jour révèle la hauteur des vues, et dont chaque moment qui s'écoule confirme une ligne; il expliquait d'une manière claire et précise ce que devait être *la Monarchie selon la charte*; il prouvait que désormais il ne pouvait plus y avoir de salut pour la France que dans l'union des anciennes mœurs et des formes politiques actuelles, du bon sens de nos pères et des lumières du siècle, et enfin dans l'alliance de la religion et de la liberté fondée sur les lois. Tous les esprits sages, tous les hommes sincèrement attachés à la légitimité regardèrent *la Monarchie selon la charte*, non seulement comme un bon ouvrage, mais, ce qui vaut mieux, comme une bonne action. Content d'avoir fait son devoir, l'auteur ne dut point en calculer les suites, quelque douloureuses qu'elles pussent être pour lui; il se reposa dans sa conscience, toujours prêt à ressaisir cette plume qu'il avait vouée aux intérêts de ses maîtres et consacrée à la défense du trône. Hélas! il était loin de penser qu'il dût la reprendre dans une occasion si pénible, et pour un sujet si déchirant! Lorsque dans un de ses ouvrages il disait que,

par un destin extraordinaire, on avait vu le premier roi de la famille des Bourbons tomber sous le poignard d'un fanatique, et le dernier sous la hache de l'athée, il ne s'attendait pas qu'un nouveau meurtre viendrait clore cette liste funeste, et que le sang des Bourbons devait couler encore une fois.

Quand il fut question de retracer les derniers momens d'un prince qui n'avait montré tout ce qu'il était qu'en présence de la mort, tous les yeux se tournèrent naturellement vers le premier écrivain du siècle; et lorsque l'on apprit que le choix de l'inconsolable veuve était tombé sur M. de Châteaubriand, on regarda ce choix comme un gage donné à la mémoire du prince et aux regrets publics: on se rappelait qu'au dernier de nos rois, qu'à l'infortuné Louis XVI, manquèrent également les honneurs d'un discours funèbre et les honneurs d'un monument expiatoire; et l'on se rassura en voyant que, si un tombeau ne s'élevait pas un jour au prince que nous pleurons, la plus grande douleur serait du moins éternisée par le plus grand talent.

Dans une occasion si solennelle, M. de

Châteaubriand ne se manqua pas à lui-même : il sentit toute l'importance de la tâche qui lui était confiée ; et son livre peut être regardé comme un monument élevé, non-seulement à la mémoire du duc de Berri, mais à la gloire entière des Bourbons ; aussi un homme dont l'opinion est une autorité, et dont les mots sont des jugemens, M. de Fontanes, a-t-il dit que cet ouvrage pouvait être regardé comme une *troisième restauration.*

Et ce mot est aussi juste qu'il est ingénieux ; car si l'on a donné le nom de *restauration* à cet acte par lequel l'Europe armée a rétabli dans ses droits positifs, dans ses droits matériels, une famille, exilée du trône sans doute, *mais toujours souveraine, et à laquelle son nom seul suffisait pour régner*, y aurait-il donc de l'exagération à le donner à un ouvrage qui a pour ainsi dire consacré leurs vertus, et qui a révélé à une génération tout entière quels étaient les droits des Bourbons à son respect, à son admiration et à son amour? Il ne faut point se le dissimuler : cette génération s'était élevée au milieu des troubles d'une longue révolu-

tion ; elle ne savait en quelque sorte que par tradition qu'il existait des héritiers légitimes de cette race antique de rois qui, pendant quatorze siècles, avaient régné sur la France; elle les avait vus revenir et s'asseoir sur le trône paternel ; elle avait été témoin des transports qui les avaient accueillis ; mais elle avait plutôt le sentiment que la conviction de leurs droits. Il faut le dire : elle ne connaissait point ce prince qui vivait familièrement au milieu d'elle ; il fallait le lui révéler, car il avait le droit de dire comme Henri IV : « Vous ne me connaissez pas » maintenant, vous autres ; mais je mourrai » un de ces jours, et quand vous m'aurez » perdu, vous connaîtrez ce que je valais. » M. de Châteaubriand a appris à cette génération présente ce qu'étaient les Bourbons ; il lui a appris ce qu'ils faisaient à une époque où la révolution cherchait à justifier ses crimes par des calomnies, pour faire ensuite de ses calomnies le prétexte de ses crimes.

Quel est le jeune Français qui maintenant ne serait pas fier du monarque que le ciel lui a donné, en le voyant, *n'ayant plus d'a-*

sile hors celui de l'honneur, mais toujours plus grand que son malheur, répondre aux propositions de l'usurpateur, par cette déclaration si noble et si royale?

« J'ignore quels sont les desseins de Dieu » sur ma race et sur moi; mais je connais » les obligations qu'il m'a imposées par le » rang où il lui a plu de me faire naître. » Chrétien, je remplirai ces obligations jus» qu'à mon dernier soupir; fils de saint » Louis, je saurai à son exemple me res» pecter jusque dans les fers; successeur » de François Ier, je veux du moins pouvoir » dire comme lui: *Nous avons tout perdu*, » *fors l'honneur*. »

Certes, Madame, l'histoire ancienne et moderne n'offre rien de plus grand, de plus simple et de plus beau. Qui ne reconnaîtrait, dans ce même monarque, ce courage si naturel aux descendans de Henri IV, lorsque, atteint d'une balle par un assassin, il se contente de porter la main à son front, et de dire: « Une demi-ligne plus bas, et le » roi de France s'appelait *Charles X*? »

Je ne rapporterai point de quels traits l'auteur peint les autres personnages de

cette noble famille : s'il place sur le premier plan cette belle figure du monarque, il ne représente pas sous des couleurs moins fidèles ceux qui après lui sont destinés à régner sur nous. Quel admirable et plus touchant tableau que celui où il peint, groupés autour de la royale victime, et ce père, *le plus affectueux des hommes et le meilleur des princes;* et ce frère, *le compagnon de son enfance, l'ami des bons et des mauvais jours de sa vie;* et cette sœur, *dominant toutes ces douleurs, et soutenant à-la-fois son mari et son père;* et enfin cette jeune épouse, *apaisant d'un seul mot les douleurs de son époux!*

L'ouvrage de M. de Châteaubriand a eu un immense succès ; cela devait être ainsi ; l'importance du sujet, le haut intérêt qu'il excite, le grand talent de l'écrivain, tout en donnait l'assurance. Il s'en est répandu un nombre prodigieux d'exemplaires en France et en Europe ; toutefois, je le dirai, cela ne suffit point : il fallait nécessairement le faire tomber dans les rangs inférieurs de la société ; c'eût été un service rendu à la monarchie, et un service plus grand peut-être

que l'on ne pense. Je suis étonné que cette pensée ait échappé à l'autorité, il fallait populariser cet ouvrage ; car, je le répète, aucun livre ne fait mieux connaître et aimer les Bourbons. M. J.

A M. le rédacteur des Lettres champenoises.

Monsieur, dans un article des *Lettres Champenoises* sur les élections académiques, vous annoncez que vous avez fait quelques recherches sur l'origine des fauteuils académiques, et vous citez des détails qui vous sont fournis par d'Alembert. Dans le recueil de Laplace intitulé : *Pièces intéressantes et peu connues*, j'ai trouvé l'anecdote suivante, qui ne donne pas aux fauteuils académiques la même origine que d'Alembert. Si vous croyez que cette anecdote amuse un instant votre aimable correspondante d'Arcis-sur-Aube, je vous prierai de lui en faire part dans votre prochain numéro.

« Les quarante immortels de l'Académie française siégeaient autrefois sur des chaises, et il n'y avait qu'un fauteuil pour le directeur. Le cardinal d'Estrées était devenu très-infirme, et cherchait un adoucissement à

ses maux, dans son assiduité aux séances de l'Académie; il demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siége plus commode. On en rendit compte à Louis XIV, qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire apporter quarante fauteuils à l'Académie, et confirma par là pour toujours l'égalité académique. »

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le chevalier L. THOMAS.

Paris, 20 juin.

Dom Sébastien, roi de Portugal. Par miss Porter.

Il ne fallait aux Romains, dit-on, que du pain et des spectacles; il faut quelque chose de plus aux Français : il leur faut des romans. Les romans sont devenus un objet de première nécessité pour un grand nombre d'individus, et même pour des classes entières de la société. Ce genre d'ouvrage a fait chez nous une véritable révolution dans la littérature; ce n'est plus une lecture futile, ce n'est plus un ouvrage frivole, il a franchi le seuil de

l'antichambre pour passer dans le salon d'où il fut si long-tems banni, et nos écrivains les plus célèbres ne dédaignent pas d'y consacrer leurs veilles et leurs talens. Que dis-je ? Il est tel auteur vanté qui ne doit sa célébrité qu'à la réussite d'un roman : *Delphine* a décelé le génie de madame de Staël, *la Dot de Susette* a commencé la réputation d'un de nos meilleurs publicistes, et *Jean Sbogar* a fait plus de bruit dans le monde que toutes les œuvres plus utiles de son auteur. Au milieu des grandes discussions politiques qui captivent tous les esprits, une nouvelle *Enéide*, une autre *Iliade*, ne parviendrait pas à distraire l'attention ; Homère et Virgile reviendraient au monde, que leurs œuvres resteraient enfouies chez le libraire : tous les yeux se portent sur les héros de tribune ; et les héros de la Grèce, chantés par le cygne de Mantoue, dormiraient incognito avec les héros de Jérusalem, rajeunis par le chantre de la Garonne. Faites donc des poëmes épiques, passez dix ans, vingt ans de votre vie à limer des vers, on vous prônera beaucoup et long-tems d'avance, il est vrai ; mais à peine vos vers sont-ils impri-

més qu'on n'en parle plus : le moment de leur naissance est pour eux le coup de la mort. L'épopée ne peut faire fortune que dans des siècles d'ignorance et de ténèbres ; les siècles de lumières la repoussent. Que demande-t-elle en effet ? De l'admiration ? elle est entièrement réservée aux discours sublimes des députés de *la nation;* il n'en reste plus pour les enfans d'Apollon, pas même pour M. Baour-Lormian. Mais un roman n'est pas si exigeant, il ne demande point d'admiration, ce n'est pas un ouvrage admirable ; néanmoins sa destinée est bien plus heureuse que celle du poëme épique. Il paraît tout-à-coup, sans avoir été prôné d'avance ; en vingt-quatre heures, il est dans toutes les mains, il est connu de tout le monde..... qui lit des romans. En vain tous les journaux se ligueraient pour l'étouffer par leur silence, il n'a pas besoin des trompettes de la Renommée pour se faire connaître ; les cabinets littéraires suffisent. Il est vrai que son règne n'est pas long, on le lit ; mais il est rare qu'on le relise, plus rare encore qu'il obtienne les honneurs de la réimpression. Nous sommes tous de

grands enfans, nous voulons qu'on nous amuse, mais nous aimons sur-tout à changer de joujoux; aussi nos auteurs ne nous laissent pas manquer de romans, et l'on ferait deux bibliothèques comme celle d'Alexandrie avec ceux qui ont été imprimés seulement depuis trente ans; et comme si l'imagination de nos romanciers n'était pas assez féconde, comme s'il y avait à craindre que la source des romans nationaux ne se tarît, chaque faiseur de romans un peu célèbre compte trois ou quatre traducteurs à sa suite, pour augmenter les jouissances et satisfaire les goûts des lecteurs de tous les pays. C'est un bonheur, car la France ne produit pas assez de romans pour sa consommation; mais les importations d'Allemagne et d'Angleterre y entretiennent une heureuse abondance : Auguste Lafontaine et miss Anna-Maria Porter font les délices de Paris. Grâce aux traducteurs, les ames sensibles peuvent se réjouir : elles ne manqueront pas de nouveaux romans.

Il est des esprits prévenus qui condamnent cette lecture, non pas parce qu'ils la croient dangereuse, mais parce qu'ils pré-

tendent que les romans se ressemblent tous plus ou moins, et qu'il suffit d'en avoir lu un pour en connaître cent; c'est une erreur: c'est comme si l'on disait que toutes les comédies se ressemblent, parce que l'amour en fait l'intrigue, et un mariage le dénouement. Le génie saura toujours quitter les chemins battus, pour se frayer des routes nouvelles. Miss Porter, dont on connaît les agréables productions, à l'exemple de madame de Genlis, a pris le sujet de son dernier roman dans l'histoire; et le choix de son sujet ouvre une vaste carrière à ceux qui voudront l'imiter. Elle a pris pour son héros dom Sébastien, roi de Portugal, qui, gémissant des maux qu'éprouvaient les esclaves chrétiens chez les Maures, débarqua en Afrique, et trouva la mort avec toute son armée dans les plaines d'Alcazar; mais miss Porter s'est bien gardée de le faire mourir ainsi: le roman ne s'arrange pas de la vérité historique, et on lui pardonnera facilement d'avoir donné à dom Sébastien de longues années, malgré l'histoire, en faveur de l'intérêt qu'elle a su répandre dans son récit. D'ailleurs depuis bien long-tems



il est convenu qu'un prince n'est pas mort, lorsqu'on ne l'a pas vu exposé publiquement sur un lit de parade. Il ne manquera pas d'audacieux aventuriers qui prendront son nom et viendront réclamer sa succession; c'est ce qui arriva après la mort de dom Sébastien : le Portugal vit deux faux Sébastien en 1585; l'un était fils d'un tuilier; l'autre, nommé *Mathieu Alvarez*, était né d'un tailleur de pierres. Le premier fut envoyé aux galères, le second fut pendu et écartelé; cette exécution sanglante n'empêcha pas un homme de Venise, dont le nom est inconnu, de faire revivre Sébastien. Celui-ci, chassé de Venise, fut arrêté dans la Toscane, et mené à Naples; on le mit sur un âne, et on le conduisit dans cet état par toutes les rues, exposé aux railleries d'une populace insolente; il finit sa vie en prison. Vous voyez, Madame, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit des Mathurin Bruneau : chaque siècle, chaque pays, a fourni de ces imposteurs qu'on pourrait appeler *les rois des dupes*. La Perse a eu son faux Smerdis, la Syrie son Alexandre Balès, la Macédoine son faux Philippe, la Judée son Alexandre;

et quoique Néron fût mort souillé de la haine et de l'exécration publiques, il y eut néanmoins des hommes assez bizarres, et assez inconséquens pour honorer sa mémoire en voulant se faire passer pour lui. Parcourez l'histoire, vous trouverez chez les Bulgares un esclave, nommé *Dolianus*, qui se donne hardiment pour fils de Gabriel et petit-fils de Samuel, princes distingués parmi ces peuples, et qui parvient à monter sur le trône; vous verrez le règne d'Alexis Comnène troublé par un imposteur qui se fait passer pour Léon, fils de l'empereur Romain IV; un hermite champenois, nommé *Bertrand*, qui entreprit de passer pour Baudouin, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut, vingt ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avait pris et fait mourir en prison. L'Angleterre faillit d'être bouleversée, en 1486, par un faux Edouard produit par un prêtre ambitieux, nommé *Richard Simondi* : après un combat sanglant qui dura trois heures, et dans lequel les troupes du faux roi furent défaites, le prêtre et son élève, nommé *Simpel*, étant

tombés vivans entre les mains du roi vainqueur, le prêtre fut confiné dans une prison inconnue, où il passa le reste de ses jours, et le jeune homme dans une cuisine du palais, où, par un jeu bizarre de la fortune, après avoir assez bien fait le personnage de roi, pour lequel il n'était pas né, il s'acquitta mal de celui de marmiton, qui était conforme à sa naissance. Huit ans plus tard, en 1494, parut un faux Richard, qui porta sa tête sur l'échafaud, en 1499.

Mais jamais l'imposture qui ose s'attribuer l'empire ou la royauté sur des droits imaginaires ou une prétendue ressemblance de figure, ne s'est autant reproduite qu'en Russie : il y a eu, pendant un siècle, une foule d'imposteurs qui se succédaient pour ainsi dire les uns aux autres. Le premier de ces illustres fourbes s'appelait *Demetrius Griska;* cet homme, religieux moscovite, d'une famille noble, sortit de son couvent, passa en Lithuanie, se mit au service d'un seigneur à qui il parvint à faire croire qu'il était le fils légitime du grand-duc Jean Basilowitz. Il leva une puissante armée, s'empara de plusieurs villes, fit étrangler le successeur de

Boris et sa mère, et fit son entrée à Moscou, le 16 juin 1605 : reconnu par le peuple, par l'armée et par le clergé, il se fit couronner en grande cérémonie. La czarine Marie elle-même, veuve d'Ivan, le reconnut pour son fils; mais une conjuration ayant éclaté contre lui, la princesse le désavoua. L'imposteur fut mis à mort, et son cadavre fut traîné par toute la ville, par ce même peuple dont il avait été quelque tems l'idole : avis à ceux qui recherchent la faveur populaire. Après sa mort, il se présenta plusieurs Demetrius; ils ne faisaient que mourir et renaître; et plus tard la Russie fut encore troublée par l'apparition successive de deux Pierre III. Après tous ces faux rois, je pourrais vous citer encore une liste d'imposteurs qui voulurent se faire passer pour le Messie, et qui tous trouvèrent un grand nombre de crédules, et occasionèrent des troubles. Mais conçoit-on qu'il y ait eu de fausses Jeanne d'Arc? L'héroïne de son siècle et la victime de l'injustice des Anglais périt, comme tout le monde sait, en 1431, au milieu d'un bûcher; l'exécution fut faite à Rouen, en plein jour, et au milieu d'une multitude de peuple.

Certes il n'est guère possible qu'une mort soit mieux constatée, et pourtant cela n'empêcha pas une aventurière de se présenter à Metz comme étant l'héroïne d'Orléans; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle fut reconnue pour telle par les frères de la Pucelle, qu'elle trompa. A l'aide de cette imposture, elle épousa un gentilhomme de la maison des Armoises, et reçut à Orléans les honneurs dus à la libératrice de la ville. Il s'en présenta une seconde, dont la fourberie fut reconnue et punie à Paris. Enfin, une troisième voulut persuader qu'elle était la Pucelle ressuscitée; elle fut présentée au roi, qui lui dit : *Pucelle, ma mie, soyez la très-bien revenue, au nom de Dieu, qui sait le secret qui est entre vous et moi!* Lorsqu'elle entendit parler d'un secret dont elle n'avait aucune connaissance, la Pucelle déconcertée cessa de revivre; elle se jeta aux genoux du monarque, et lui découvrit l'artifice. Charles VII lui pardonna, mais il fit sentir les effets de son indignation à ceux qui avaient engagé cette fille à jouer ce personnage.

Vous trouverez peut-être, Madame, cet

étalage d'érudition et de citations bien déplacé à l'occasion d'un nouveau roman de miss Porter ; permettez-moi de vous offrir deux motifs pour ma justification : d'abord nous avons eu deux faux dauphins, il peut s'en présenter encore, c'est un moyen de trouble tout comme un autre; et l'expérience de tous les jours nous prouve que nous avons des gens habiles qui connaissent tout le profit qu'ils peuvent retirer d'un mois, d'une semaine, d'un jour de trouble. S'ils parviennent à produire quelque nouveau mannequin, les exemples que j'ai cités pourront servir à mettre les gens crédules en garde contre les apparences, quelque fortes qu'elles puissent être.

En second lieu, j'ai dit que miss Porter avait ouvert une vaste carrière aux romanciers qui voudraient l'imiter; n'est-ce pas leur rendre un véritable service que de leur indiquer une source où ils pourront puiser des sujets historiques qui auront le merveilleux et l'intérêt du roman? Je sais qu'il est assez difficile d'intéresser aux succès et aux aventures d'un fourbe; mais ils feront comme miss Porter : appuyés sur les bruits popu-

laires, sur les témoignages contradictoires des historiens, sur l'incertitude des preuves, l'imposteur, sous leur plume, ne sera plus qu'une victime intéressante d'un usurpateur, qu'un jouet déplorable de la bizarre et capricieuse fortune. Je vous engage à lire *Dom Sebastien*, Madame; le choix du sujet, le nom de l'auteur et celui de l'éditeur, sont une triple garantie du plaisir que vous éprouverez en le lisant. Concevez-vous rien de plus intéressant qu'un roi, vivant, qui voit son trône occupé par un usurpateur, et qu'on s'obstine à faire passer pour mort?

Miss Porter est connue parmi nous, elle jouit d'une grande réputation en Angleterre; je me contenterai de citer ce que dit d'elle un journal anglais, *the Critical Review*: « Miss Porter, dit-il, doit être comptée parmi les meilleurs écrivains qui se sont distingués dans ce genre; elle a parfaitement développé les caractères dont l'histoire lui a fourni les modèles, et a réussi à inspirer le plus vif intérêt à ses lecteurs pour les malheurs de dom Sébastien.

Enfin le nom de l'éditeur, M. F. Louis, vous garantit que cet ouvrage, tout roman

qu'il est, peut être lu sans danger par les personnes les plus scrupuleuses de votre sexe; M. Louis est du nombre des libraires estimables qui bannissent de leur magasin le poison des mauvais principes et de l'immoralité : politique, chansons et romans, tout ce qui sort de chez lui est de bon aloi; et l'on peut dire, des ouvrages dont il s'est chargé :

La mère en permettra la lecture à sa fille.

C. J. R.

PETITE REVUE LITTÉRAIRE.

Fabrication de faux billets de banque anglais : plainte du sieur Joseph Castel, ancien négociant, contre les sieurs Savary, duc de Rovigo, ancien ministre de la police générale; Desmarets, ancien chef de division au même ministère; Schulzmeister, ancien agent de la police secrète de Bonaparte; Bernard, ancien administrateur des jeux; Tamisier, caissier du sieur Bernard; Girard, agent et beau-frère du sieur Bernard; et Fain, imprimeur à Paris.

Je me contente, Madame, de transcrire le titre de cette brochure, qui vient d'être publiée; elle renferme des accusations tellement graves et telle-

ment positives, tant de noms s'y trouvent compromis, que je n'ose ni examiner, ni même exposer le fond de la question, question au reste d'une telle importance qu'elle ne regarde pas seulement le gouvernement français, mais qu'elle touche à tous les intérêts des gouvernemens étrangers. Je vous envoie cette brochure; lisez, jugez et frémissez.

Programme d'un concours pour l'achèvement et la perfection de l'univers, considéré dans son état actuel, comme une simple ébauche.

Voici une autre espèce d'accusation; celle-ci ne porte pas sur des hommes, elle s'adresse à Dieu même. L'auteur de cette brochure a rêvé, un certain jour, que l'univers était mal fait, et que rien n'était bien dans ce meilleur des mondes possibles: bien persuadé de cette grande et importante vérité, quel parti devait-il prendre? Il ne pouvait refaire l'univers à lui tout seul; il a donc proposé un concours pour l'achèvement et la perfection, non pas à ce qu'il paraît de notre globe sublunaire, il ne s'arrête point aux bagatelles de la porte, mais il embrasse, dans son projet, le ciel, la terre, le soleil, la lune et les étoiles : c'est peu de chose, comme on voit. L'auteur de ce sublime projet a bien prévu qu'on ne manquerait pas de se moquer de son programme, et peut-être même de lui; que lui importe? Son parti est pris. « Un nouvel horizon lui

» a apparu, dit-il, dont le calme et la sérénité l'ont » pénétré du flegme nécessaire pour motiver aux » yeux de la raison la plus sévère un titre dont la » conception ne prévient peut-être que comme le » fruit d'une exaltation délirante. Dans cette atmos- » phère nouvelle, il respire aussi la confiance éga- » lement nécessaire pour encourir les imputations » auxquelles expose un mode d'existence physique » et moral, isolé de celui de tous ses semblables. » Vous voyez, Madame, qu'il serait inutile de risquer des objections; l'auteur les a prévues, et il est bien déterminé à n'en tenir compte. Ainsi donc, au lieu d'en faire, je vais essayer de vous exposer le système de l'auteur, en le réduisant à sa plus simple expression:

L'univers a un objet.

Nous devons découvrir cet objet de l'univers.

Comment y parvenir?

Par le moyen de l'intelligence que Dieu nous a donnée.

Mais cet instrument, dans son état actuel, est-il suffisant?

Non, sans doute; car, dit l'auteur:

« J'articule le fait que notre intelligence à tous » est malade, ou au moins qu'elle tient encore, de » la manière la plus triste, à la faiblesse attachée » par les destins à l'origine et aux premiers déve- » loppemens de tout ce qui existe, et qu'il est de

» son essence, comme de celle de tous les autres » élémens, de recevoir un accroissement toujours » progressif du seul laps de tems. »

Il faut donc travailler au perfectionnement de notre intelligence.

Mais comment y parvenir?

En changeant notre système alimentaire.

Oui, Madame, c'est là le grand et l'unique moyen. Quoi! vous auriez la prétention de donner à cette faculté que l'on appelle *intelligence*, et dont Dieu vous a douée, tout le développement dont elle est susceptible, en mangeant des poulardes et de succulens aloyaux? détrompez-vous, Madame, nous ne sommes pas jetés sur cette terre pour un tel régime. Tous les besoins supposés de l'homme, et même de la femme, ne sont que factices et la suite de toutes les infirmités physiques et morales, produites elles-mêmes par l'insalubrité de notre alimentation. « L'affranchissement, c'est l'auteur qui parle » ainsi, des besoins et des infirmités est possible » par le seul fait d'une alimentation nouvelle : ce » que nous appelons *un état de société*, aux yeux « d'une intelligence régénérée, ne compte, depuis » les divisions en peuplades jusqu'à celles qui éta» blissent des familles, que des relations de com» merce et d'intérêts perfides, et ces rapports sont » précisément en opposition directe avec l'esprit de » la véritable société, dans laquelle, n'ayant plus

» aucun besoin, on ne serait animé que par le désir
» et le plaisir de communiquer ensemble par le
» moyen de relations universelles, seules propres à
» la mise en commun de toutes les lumières, source
» du bonheur final. »

Mais, me direz-vous, Madame, l'auteur indique-t-il ce système alimentaire par lequel tant et de si grands prodiges doivent être opérés? Non point dans ce programme; mais il a composé un ouvrage tout exprès sur cette matière; et moi qui ai eu la curiosité de lire cet ouvrage, je vous dirai confidentiellement qu'il s'agit tout simplement de s'abstenir de toute substance fermentée, et de se nourrir de *concombres*. Vous ne vous doutiez pas, Madame, de cette puissance des concombres; vous ne pensiez pas qu'ils fussent destinés à jouer un si grand rôle dans l'univers. Le fait est pourtant certain: mangez des concombres, Madame; vous êtes presque parfaite, vous le deviendrez tout-à-fait.

Elégies vendéennes, dédiées à madame la marquise de Laroche-Jacquelein, par M. Sapinaud de Boishuguet, chevalier de Saint-Louis. — A Paris, chez Adrien Leclère, quai des Augustins, n° 35; et chez Pillet aîné, rue Christine, n° 5.

Quis leget hæc? qui lira ces vers? Voilà, Madame, la question que se fait Perse en commençant sa première satire. Savez-vous ce qu'il se répond?

Nemo, herculè, nemo, vel duo. Personne, certes, personne ; ou peut-être un ou deux amateurs tout au plus ! Combien nous serions plus en droit, aujourd'hui, de tenir ce langage ! Qui, dans ce siècle tout prosaïque, s'occupe de vers ; et où sont les honneurs que l'on rend aux Muses ? Les recueils de poésie restent ensevelis dans la poudre, sur les étalages des libraires ; les poëmes épiques mêmes passent inaperçus sur notre horizon littéraire, et sont comme non avenus : personne pour les signaler, et encore moins pour les lire. Je sais que l'on peut citer l'exemple d'un grand succès tout récent ; mais ce succès tient à des circonstances toutes particulières. Je vous en parlerai dans ma prochaine Lettre.

Ainsi donc, quoique les *Elégies vendéennes* de M. Sapinaud ne manquent point de mérite, quoiqu'on y trouve de la verve et du mouvement, je n'ose cependant lui promettre de nombreux lecteurs. Les Muses reçoivent bien encore ici, de tems en tems, quelques éloges ; mais c'est en Chine que maintenant sont leurs autels, c'est là que fume en leur honneur un éternel encens. Comment, en Chine ? me direz-vous. Oui, Madame, en Chine ; l'empereur chinois fait tant de cas des vers, que le poète Romanowicht lui ayant envoyé une ode sur *l'Être Suprême*, il l'a fait traduire, a ordonné qu'elle fût copiée dans les deux langues, sur un papier précieux,

et pendue dans l'intérieur de son palais. MM. les poètes, allez à Pékin!

Observations sur le rétablissement d'un Opéra-Comique, par un Amateur. — A Paris, chez Ladvocat, au Palais-Royal; et chez Pillet aîné.

Celui-là, certes, est un *amateur* déterminé, qui trouve que nous n'avons pas assez d'une quinzaine de spectacles, et qui sollicite l'établissement d'un nouvel Opéra-Comique. *Du pain et des spectacles*, disaient les Romains, *des spectacles et du pain*, disent les Français; c'est pour nous un besoin de première nécessité. On peut augmenter le prix du pain; mais qu'on ne s'avise pas d'augmenter le prix des places: il y aurait danger imminent. On se rappelle l'histoire de ce portefaix à Lyon, qui, à la tête d'une centaine de ses camarades, parcourait les rues de la ville; on lui demande: « Pourquoi tant de bruit? — Je me révolte. — Et la raison? — Comment, la raison? on veut augmenter le prix des premières loges. » Je ne sais pas, Madame, s'il y a nécessité absolue pour qu'un nouvel Opéra-Comique soit fondé; mais l'auteur de la brochure en paraît intimement persuadé, et après avoir déduit très-au long toutes ses raisons, il finit par ce résumé:

« L'intérêt de l'art l'exige;

» La raison le veut;

» Les auteurs et les compositeurs le demandent:

» Le public le désire;
» La législation n'y met aucun obstacle;
» Le Roi l'a promis. »

Vous voyez, Madame, qu'à cela il n'y a pas le plus petit mot à répondre ; nous aurons donc un second théâtre d'opéra-comique. Une seule chose m'embarrasse, c'est de savoir où l'on prendra des acteurs; mais nos théâtres prouvent très-bien que que l'on peut s'en passer.

M. le maire d'Orléans vient d'envoyer à M. Lebrun des Charmettes, auteur du poëme national de *Jeanne d'Arc*, une médaille frappée en son honneur, et accompagnée de la lettre la plus flatteuse. M. le maire a jugé l'œuvre sur le titre, ce qui est plus court et plus facile que de le lire. On dit que l'auteur n'a encore partagé cet honneur avec personne, et que, sous ce rapport, son poëme est aussi vierge que son héroïne; mais une médaille ne défend pas des épigrammes, et celle-ci vient fort à propos :

Dans Orléans, sur ce papier, en règle,
Et le conseil, et le maire, et l'adjoint,
Ont mis leur nom, tous d'accord sur ce point,
Qu'en fait de vers il faut te croire un aigle.
Ce beau brevet, dont tu fais tant d'éclat,
Ne peut duper tout au plus que des buses;
Maître Lebrun, à ton certificat
Il manque un seing, et c'est celui des Muses.

Pensées philosophiques, littéraires et couleur de rose ;

suivies d'une chanson héroïque, dédiée aux amis des Bourbons, par Auguste Hus. Prix : 25 c. — A Paris, chez le libraire vis-à-vis le passage du Panorama ; et chez Pillet aîné.



Rien n'est si difficile aujourd'hui, Madame, que de démêler la vérité, tant pour les choses que pour les personnes. L'insurrection s'appelle *un devoir*, la révolte *un droit légitime ;* on ne s'entend plus sur rien, et nos grands hommes du jour, ainsi que les mots, sont à double face, quelquefois plus encore : témoin la découverte que l'on vient de faire de quatre Benjamin Constant ; véritable problême historique que certaines gens prétendent expliquer par la différence des tems, et qui fera sans doute le désespoir des biographes futurs. Je me trouve dans le même embarras, relativement à un célèbre poète prosateur, dont le nom est dans toutes les bouches, et les œuvres dans toutes les poches. L'auteur les lance dans le monde par feuilles détachées qu'il donne gratis à tout venant.

Rien n'est plus poli, et je vous les fais passer dans ma Lettre comme un billet de banque ; elles ne pèsent guère plus, bien qu'elles vaillent un peu moins. En tête de ces nouvelles pensées, on trouve ces mots : *Epigraphe perpétuelle :* « Depuis six ans, » je célèbre S. M. Louis XVIII et son gouverne- » ment paternel, en couvrant de fleurs la statue de

» S. M.; j'ai illustré ma vie, et ne mourrai pas » tout entier. »

M. Auguste Hus se promet l'immortalité; j'y souscris volontiers; mais il faut qu'il soit double ou qu'il y ait anachronisme dans sa fameuse épigraphe: j'ai entre les mains une pièce de vers, commencée en mars 1814 et finie le 30 mars 1815; elle se termine ainsi:

Mais Napoléon seul, réunissant leurs traits,
Est *César* pour la gloire, et *Titus* en bienfaits.

Ce morceau est signé Auguste Hus; or, il est évident que nous possédons deux auteurs de ce nom, qui écrivent également bien, s'ils ne pensent pas de même. Si ce n'est qu'une usurpation de la part de M. Hus cadet pour assurer le débit de ses œuvres, elle prouve que le coupable connaît le cœur humain et toute la puissance d'un grand nom.

Institut nomade, par M. Cadet de Gassicourt, écuyer (1).

Jamais saison ne fut plus mortelle que celle-ci pour certaines gens: l'insurrection ne prend plus, la loi du 5 février agonise, et l'armée libérale est mise, dit-on, sur le pied de paix. M. Cadet-Gassicourt, jadis grand électeur du royaume (2), reste

(1) Qualité que prend l'auteur dans les actes publics.

(2) Il rédigeait *le Guide électoral* qui exerçait la plus grande influence sur les nominations.

sans emploi; mais ses loisirs profitent à la patrie, et il publie un projet destiné à régénérer la France en l'éclairant. Dans le bon tems, *la lanterne* suffisait pour éclairer les citoyens; l'auteur ne l'entend pas ainsi, et c'est *un institut nomade* qu'il charge de faire voyager les lumières en poste, et de les porter à domicile jusque dans les chaumières. Les chaumières en ont de reste; M. Cadet devrait-il l'ignorer? Le voilà en guerre ouverte avec ses amis; et que dira lady Morgan, qui n'a vu en France que des paysans riches comme des seigneurs, lisant Helvétius et M. de Pradt à la charrue, des blanchisseuses pleines d'esprit, et des portefaix aussi polis que des courtisans?

Il a fallu douze apôtres pour répandre la lumière de l'Evangile; M. Cadet n'en demande que sept, savoir : un géomètre, un chimiste, un botaniste, un historien, un peintre, un jurisconsulte-publiciste, et un littérateur sachant les langues anciennes. J'y cherche en vain un apothicaire, ce qui prouve qu'on n'est jamais trahi que par les siens; les sujets ne manqueront pas, et j'en vois déjà plusieurs parmi les feu minerviens. M. Tissot, qui entend si bien Virgile, serait *le littérateur*; M. Benjamin Constant, *le publiciste* : il a des principes et des constitutions pour tout le monde.

Je ne doute pas, Madame, que le ministère ne s'empresse d'adopter un si beau projet; mais je ré-

clame d'avance la promesse que ces *missionnaires scientifiques* laisseront en paix ceux de l'Eglise, car ils ne dirigent que les ames. Que ces messieurs se contentent des corps et des bourses! les grands missionnaires de 93 n'en voulaient pas davantage.

Les Révolutionnaires de 92 *et les Révolutionnaires de* 1820, par M. le vicomte Félix de Conny.

Le nom de l'auteur vous est un sûr garant, Madame, que vous ne trouverez, dans cette brochure, que des principes et des doctrines royalistes. M. de Conny est un des plus zélés et des plus ardens défenseurs de la monarchie : il l'a prouvé non-seulement par ses ouvrages, mais, ce qui vaut encore mieux, par ses actions. Le bien qu'il se propose ici est de démontrer qu'en 92, comme en 1820, les révolutionnaires n'ont jamais eu qu'une seule et unique pensée, le renversement du trône des Bourbons.

« Ainsi que les révolutionnaires de 92, ceux de
» 1820, dit-il, agités par toutes leurs passions,
» attaquent avec une fureur toujours croissante les
» supériorités politiques qui appartiennent à toutes
» les hiérarchies sociales, ces supériorités dont on
» retrouve les élémens chez les nations les moins
» civilisées, et jusque chez les peuplades à peine
» sorties des forêts du Nouveau-Monde. Ils tentent
» d'arracher du cœur des Français ce respect pour
» ces antiques illustrations qui, s'unissant aux plus

» nobles souvenirs, sont pour un peuple un patri-
» moine de gloire, dont le dépôt est sous la sauve-
» garde de l'honneur national.

» Toutefois, les vœux du crime seront confondus.
» La France veut les Bourbons; et si jamais les fac-
» tieux, renonçant aux assassinats, osent se pré-
» senter les armes à la main, ils seront vaincus. »

Oui, *vaincus!* répéteront avec M. de Conny tous les bons Français. Cette révolution, dont on nous faisait tant de peur, n'avait de forces que celles qu'on lui prêtait; elle vient de faire tout récemment l'essai de ces forces. Son secret est connu; et ce colosse qu'on disait si formidable ne nous a paru que ridicule.

Biographie spéciale des pairs et des députés du royaume, session de 1818—1819; second supplément.

Ce mot de *Biographie*, Madame, est un épouvantail pour bien des gens qui donneraient beaucoup de choses pour pouvoir ensevelir dans un oubli profond leurs faits et gestes des tems passés; mais il n'y a pas moyen, *le Moniteur*, l'inexorable *Moniteur* est là avec ses pages accusatrices : c'est une espèce de phare jeté au milieu des vagues de la révolution pour éclairer les bonnes et les mauvaises actions de chacun; il faut nécessairement subir sa lumière. C'est dans ce fatal *Moniteur* que les biographes vont puiser leurs renseignemens, et c'est lui qui a fait

en partie les frais de la brochure dont il est ici question. M. Méchin avait élevé des réclamations contre son article (car la brochure dont il est mention ici n'est qu'un supplément); que fait l'auteur? Il ouvre *le Moniteur* du 25 mars 95, et il en exhume un article commençant par ces mots : *Citoyens représentans, des factieux insolens, des royalistes infâmes*.... Que répondre à cela? Rien, Madame : le texte est clair et précis. Il faut se taire; M. Méchin s'est tû.

L'article de M. Fradin, ancien professeur d'histoire, et bien connu par son libéralisme n'est pas moins curieux; on y lit l'extrait d'un discours dans lequel, après avoir traité comme ils le méritent *les féroces émigrés, les prêtres réfractaires, les ministres barbares de la religion, et le royalisme impur*, il célèbre la sainte journée du 18 fructidor, etc. M. le général Foy vient aussi en scène; son article se compose en grande partie d'une lettre adressée *par lui, général Foy, aux électeurs de l'Aisne*; dans laquelle il prouve, par A plus B, que personne n'est plus *indépendant* que lui, et que par conséquent personne n'a plus que lui de droits à être nommé député : il paraît qu'on l'a cru sur parole. Cette brochure enfin, Madame, contient un article fort étendu sur M. Decazes; ici la matière est tellement grave que je n'ose transcrire : je prends donc le parti de vous envoyer la brochure même.

L'ULTRA-ROYALISTE CONFONDU,

OU

LA PROFESSION DE FOI D'UN BON LIBÉRAL.

Un Libéral, homme d'un grand génie,
Plein du projet de guérir un Ultra
De son humeur gothique, et cætera,
Lui proposait, pour exemple, sa vie.

Je commençai, dit-il, sous des haillons,
Par renier la France monarchique;
Et la très-sainte et courte république
Eut le serment du plus grand des Catons.
Sans balancer, monsieur de Roberspierre,
S'il revenait, hélas! à la lumière
Pour opérer avec nous aujourd'hui,
Dirait combien j'ai travaillé pour lui.
Tant qu'il a fait le bonheur de la France,
Je le servis en ame et conscience;
Mais il est mort.... O regrets superflus!
S'attache-t-on à ce qui ne vit plus?

A son trépas, me trouvant sans asile,
En *vrai Français* je prêtai mon serment
Au directoire, et.... sans amendement.
Mon dévoûment ne fut pas inutile,
Ce directoire allait très-largement;
J'en recevais des honneurs, de l'argent;
Quand un soldat, par un excès d'audace,
Soudain l'abat et se met à sa place;
Se fait consul et reçoit mon serment.
Peut-on bouder contre un gouvernement?
Non, ce serait un excès de folie;
Toujours il faut tenir à sa patrie.

Bref, ce soldat se proclame empereur,
Crée une cour, et baron, duc et comte;
Un majorat j'accroche pour mon compte
Pour mon serment à ce nouveau seigneur.

Cet empereur, après mainte prouesse,
Par le Destin réduit à la détresse,
Tombe soudain, abandonnant ses droits
Au successeur de nos *gothiques* rois.
Ce souverain gouverne avec clémence,
Pardonne à tous, trop heureux d'être en France!
C'était le cas, je saisis le moment
Pour lui prêter un très-petit serment:
Je dis petit, la raison en est claire,
Car ce serment me restait à refaire.

L'ex-empereur en effet reparaît,
Prend mon serment, ensuite disparaît.
Pendant qu'il fuit, je vais en bon apôtre
Vîte aux Bourbons en reprêter un autre.
Reste à savoir combien il durera;
Et l'avenir seul en décidera.

Monsieur l'Ultra, cependant voilà comme
Selon le tems se conduit l'habile homme:
De la roideur on ne retire rien;
A vos dépens vous l'apprîtes trop bien.
Tout encroûté de vos vieilles maximes,
De mes hauts faits me ferez-vous des crimes?
Et croyez-vous avoir le sens commun,
Quand j'ai dîné, de vous trouver à jeun?
La loyauté, quelle triste devise!
L'argent, l'argent, tout le reste est sottise.
Qu'en dites-vous, n'êtes-vous pas rendu?
— Oui, dit l'Ultra, vous m'avez confondu.

Par M. Delbosc d'Auzon.

LETTRES CHAMPENOISES.

QUATORZIÈME LETTRE.

J'AI craint un moment, Madame, que cette Lettre ne fût datée de Sainte-Pélagie. « Comment! allez-vous vous écrier, auriez-vous donc des dettes, et vos créanciers se seraient-ils sérieusement fâchés? — Non, Madame; je n'ai ni dettes, ni créanciers: je sais très-bien qu'il est de l'extrême bon ton de faire les unes, et d'envoyer promener les autres: malheureusement je ne suis pas encore à la hauteur de mon siècle; j'y parviendrai peut-être, Dieu aidant.

Mais, Madame, ce n'est point là ce qui conduit maintenant à Sainte-Pélagie la plupart des personnes qui vont y faire un petit noviciat. Autrefois, pourvu qu'on respec-

tât le bien d'autrui, on était à peu près sûr de passer tranquillement la nuit chez soi, même malgré les fameuses lettres de cachet dont les ministres faisaient si peu d'usage, et dont les philosophes faisaient tant de bruit. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : on se couche dans son lit, et l'on se réveille en prison ; cela n'est pas gai sans doute, mais autrefois nous vivions sous des lois despotiques, sous des rois absolus ; et il faut bien acheter par quelques sacrifices les douceurs ineffables du gouvernement représentatif.

En ma qualité d'homme libre, j'avais donc pris, Madame, la liberté grande de glisser dans *la Quotidienne* mon avis sur le rapport qu'avait fait M. Bastard de l'Estang dans l'affaire de Louvel. Un noble pair, M. le marquis de Lally-Tollendal, crut que la dignité de la chambre haute était compromise par mon article ; il s'exprima à ce sujet avec cette chaleur et cette éloquence que vous lui connaissez. J'avais affaire à forte partie ; et peu s'en est fallu que je ne fusse amené devant la chambre des pairs, pieds et poings liés, comme si j'étais coupable du crime de haute trahison. Après une discussion de trois

heures, l'impétuosité et l'abondance de M. de Lally se calmèrent, et il fut décidé que l'affaire suivrait son cours naturel; elle fut donc renvoyée devant les tribunaux. Les juges de première instance décidèrent qu'il n'y avait pas lieu à suivre; mais M. le procureur-général interjeta appel, et je fus renvoyé devant la cour d'assises.

Admirez, Madame, ce que c'est que les choses de la vie; M. Bellart, par qui je me voyais sur le point d'aller passer quelques mois en prison, avait été autrefois sous ma juridiction, et certes il n'avait point eu lieu de se plaindre de la rigueur de mon ministère. Voici le fait: M. Bellart est auteur d'un *Eloge de Ferrey*, qu'il publia il y a environ une douzaine d'années. J'étais juge alors, et je tenais mes assises dans *le Journal des Débats*; je fus constitué rapporteur de l'ouvrage. L'auteur attendait son sort avec anxiété; je pouvais déclarer, non pas qu'il avait diffamé M. Ferrey, mais qu'il l'avait mal loué; je pouvais critiquer le style, je n'en fis rien: la justice avant tout; je pris mes conclusions, et je déclarai que l'avocat Ferrey ne pouvait trouver un panégyriste

plus éloquent. M. Bellart trouva l'arrêt dans les formes, et je vous certifie qu'il se garda bien alors d'interjeter appel. Eh bien! Madame, depuis ce tems *l'Eloge de Ferrey* passe pour un excellent ouvrage, tant est grande la force de la chose jugée.

M. de Lally est auteur d'une *Vie de Strafford* : je veux aussi le faire à son tour comparoir à mon tribunal; et très-prochainement, Madame, je vous ferai mon rapport sur cet ouvrage. J'espère que le noble pair ne me fera pas un crime d'en dire librement mon avis. Ainsi va le monde : nous sommes tour-à-tour accusés et juges; aujourd'hui, nous demandons grâce; et demain, nous la faisons.

Je reviens à mon affaire : je fus traduit à la cour d'assises; ma cause était simple : on m'accusait d'avoir diffamé la cour des pairs; et dans l'article incriminé, il n'était nullement question de la cour des pairs : je ne la nommais qu'une seule fois, et je la désignais sous le titre d'*auguste assemblée*; singulière manière de diffamer, comme vous voyez, Madame. Cependant il ne tint pas à M. l'avocat-général, qui remplissait les fonc-

tions du ministère public, qu'il n'y eût bien réellement diffamation : pendant près de deux heures il employa toutes les forces de la dialectique, toutes les ressources de l'éloquence pour constater cette diffamation. Quelle faconde! quelle puissance d'agglomérer des mots et d'accumuler des phrases! Je fus surpris.

J'avais peu de chose à répondre : je me bornai à présenter les faits dans toute leur simplicité, laissant à mon avocat le soin de discuter le fait et le droit; je ne doutais pas qu'il ne trouvât autant de lois en vertu desquelles je serais innocent, que M. l'avocat du roi en avait trouvé en vertu desquelles j'étais coupable : non pas cependant, Madame, que je prétende que les lois disent tout ce qu'on veut leur faire dire; je sais très-bien qu'il n'y a que les cloches qui ont ce privilége. Mais enfin, quand une loi vous condamne, une autre vous absout; c'est ainsi que dans l'antiquité, lorsqu'un dieu vous pressait trop vivement, un autre venait tout-à-coup à votre secours.

M. Berryer fils, mon avocat, prit la parole : vous avez, Madame, entendu parler

de ce jeune avocat : héritier d'un nom célèbre au barreau, certes il n'en laissera pas dépérir la gloire. Plusieurs causes, dans lesquelles il s'est fait remarquer, ont déjà placé son nom avec honneur parmi ces jeunes orateurs appelés à recueillir la succession des Bonnet, des Chauveau-Lagarde, des Tripier et des Delamalle ; je vous dirai même, en confidence, que je crois que ces jeunes gens sont destinés à aller plus loin que leurs maîtres : je vous le dis tout bas, car je me rappelle qu'autrefois, dans ce même *Journal des Débats*, où je traitais quelquefois de l'éloquence du barreau, je m'avisai de trouver que nos avocats étaient de médiocres orateurs. M. Delamalle crut sa réputation attaquée par une telle assertion ; il écrivit dans le journal plusieurs lettres auxquelles je répondis. Que résulta-t-il de cette polémique ? M. Delamalle vint ajouter de nouvelles preuves à celles que j'avais données.

Je reviens à M. Berryer. Pendant le discours de M. l'avocat du roi, il avait pris de simples notes au crayon. Je fus tout étonné, lorsqu'il prit la parole, de voir tout-à-coup

sortir, de ces notes informés et sans suite, une improvisation pleine de noblesse, de chaleur et d'éloquence ; s'abandonnant à l'inspiration du moment, l'orateur trouva plus d'une fois de ces mouvemens heureux qu'on ne trouve pas quand on les cherche, et qui véritablement sont des bonnes fortunes. Il ne laissa aucune objection sans réponse ; et sa péroraison fit sur l'auditoire l'impression la plus vive et la plus profonde. Je ne doutais point de mon innocence ; quand j'eus entendu mon défenseur, j'en fus convaincu. En effet je fus acquitté *à l'unanimité*.

Toutefois il fut un tems, Madame, et ce tems n'est pas encore très-éloigné, où mon innocence ne m'eût point du tout rassuré. Heureusement, ainsi que je l'ai dit en finissant mon petit plaidoyer, les circonstances ne sont plus les mêmes : « On peut » aujourd'hui s'avouer sans crainte rédac- » teur de *la Quotidienne*, on peut se pro- » mener au bord de l'eau sans crainte d'être » accusé de conspiration, et un certificat » de royalisme n'est plus un billet de loge- » ment pour Sainte-Pélagie. »

C'est sans doute, Madame, un passe-tems fort peu agréable qu'un séjour de deux ou trois mois à Sainte-Pélagie; cependant je ne sais si quelques petits incidens de cette nature ne sont pas nécessaires pour assaisonner un peu cette vie si fade et si monotone, quand elle est renfermée dans l'invariable cercle des mêmes habitudes et des mêmes pensées. Notre corps est une machine qui contracte des mouvemens qui lui deviennent propres, et qu'il répète pour ainsi dire sans la participation de notre volonté; avec ces mêmes mouvemens qui nous reportent toujours vers les mêmes objets, nous retrouvons toujours les mêmes idées. Nous avons donc besoin de changer de place, de visiter des lieux nouveaux, d'être *désheurés*, si nous ne voulons pas ressembler à ces pièces automates qui se meuvent il est vrai, et accomplissent certaines actions, mais avec une régularité qui décèle la mécanique et sent le ressort.

En définitive, Madame, je ne sais pas si j'eusse été bien fâché d'aller faire une petite station à Sainte-Pélagie : des sensations nouvelles sont d'un tel prix qu'on ne saurait

les payer trop cher. Une réclusion de quelques mois ne peut que faire du bien à un homme de lettres ; et vous n'ignorez pas que beaucoup d'écrivains ont composé en prison leurs meilleurs ouvrages.

Ce fut pendant sa captivité que Boëce écrivit son beau livre *de la Consolation de la philosophie*. Ce Boëce, Madame, florissait vers le milieu du cinquième siècle ; et certes personne plus que lui n'eut besoin d'appeler à son aide cette philosophie dont il fit un si bel éloge ! Il était ministre de Théodoric, roi des Ostrogots. Victime d'infâmes calomnies, il fut jeté en prison. On lui serra tellement la tête avec une corde, que les yeux lui sortirent de la tête ; on acheva de le tuer à coups de bâton ; et tout cela, parce qu'il avait dit la vérité. Il paraît qu'on ne l'aimait pas plus alors qu'aujourd'hui.

Ce fut dans les fers que Grotius écrivit son *Commentaire sur saint Mathieu*. Une chose remarquable, Madame, et que je ne veux point passer sous silence puisqu'elle fait honneur à votre sexe, c'est que ces deux grands hommes eurent pour épouses des femmes qui se dévouèrent pour eux.

La femme de Grotius ne négligea rien pour le délivrer, et elle y parvint en lui faisant passer des livres dans un grand coffre, où il s'enferma; il trompa de cette manière la vigilance de ses geoliers, et s'évada. La femme de Boëce s'associa à tous ses malheurs, et, n'ayant pu partager sa mort, elle distribua tous ses biens aux pauvres, et vécut dans l'indigence. Que Montaigne vienne nous dire ensuite, dans son chapitre dont le titre seul est une épigramme sanglante contre votre sexe, puisqu'il est intitulé *de Trois Bonnes Femmes;* qu'il vienne nous dire : « Il n'en est pas à douzaines, comme chacun sait, et notamment aux devoirs du mariage. »

Revenons à mon sujet : Michel Cervantes composa son plus agréable roman en espagnol, pendant sa captivité en Barbarie.

Louis XII, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, fut long-tems enfermé dans la tour de Bourges; ses études avaient été extrêmement négligées : ce fut là qu'il s'occupa sérieusement d'acquérir les connaissances qui lui manquaient, et qu'il apprit à devenir roi.

Il faut encore remarquer ici que ce fut pendant cette captivité, qui était extrêmement dure, puisqu'on l'enfermait la nuit dans une cage de fer, qu'il éprouva les soins tendres et généreux de la princesse Jeanne son épouse, qui obtint enfin sa délivrance à force de prières et de larmes.

La femme de Henri IV, Marguerite, dont il n'est guère possible de vanter ni l'amour, ni la fidélité conjugale, fut aussi renfermée au Louvre; cest là qu'elle composa une très-adroite apologie des irrégularités de sa conduite.

L'auteur de *Robinson* fit, pendant qu'il était à Newgate, la plus grande partie de son *de Jure divino*.

L'ouvrage si curieux de Wicquefort sur les ambassadeurs est daté de la prison où il avait été renfermé pour affaires d'état.

Charles Ier, pendant sa cruelle détention à Holmsby, fit le *Likon Basilike* (Portrait d'un roi), adressé à son fils.

La reine Elisabeth, tandis qu'elle était tenue renfermée par sa sœur dans une prison, écrivit différens poëmes d'un mérite supérieur à tout ce qu'elle put composer

depuis ; et Marie Stuart, pendant la longue captivité que lui fit subir Elisabeth, produisit différens petits poëmes fort agréables.

Le plan de *la Henriade* fut, vous le savez, Madame, esquissé en prison ; et la France n'aurait peut-être point encore de poëme épique, si Voltaire n'eût point été mis à la Bastille.

Fréret, lors de son emprisonnement dans cete même Bastille, eut la permission de lire Bayle pour charmer ses ennuis ; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les principes de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès-lors dans son esprit ; et, comme dans l'examen de certaines questions on ne s'arrête jamais à un juste milieu, il passa du scepticisme à l'athéisme, qu'il réduisit en principes, ainsi qu'on peut le voir dans ses *Lettres de Trasybule à Leucippe*.

L'Anti-Lucrèce fut le fruit des disgrâces du cardinal de Polignac.

Un des faits les plus intéressans de cette espèce est la destinée d'un savant italien, nommé *Maggi*, adonné de bonne heure à l'étude des sciences ; il défendit Famagouste, assiégée par les Turcs, en inventant des ma-

chines qui détruisaient leurs ouvrages. Lorsque cette ville fut prise en 1571, les Turcs brûlèrent sa bibliothèque, et l'emmenèrent chargé de chaînes. Condamné à l'esclavage, après avoir travaillé toute la journée à des ouvrages bas et serviles, il passait la nuit à des travaux littéraires et composa, à l'aide de sa seule mémoire, plusieurs traités pleins d'érudition. L'un, *de Tintinnabulis* (sur les cloches), qui est lu encore aujourd'hui avec beaucoup de plaisir par les curieux, a été commencé et achevé par cet écrivain pendant son esclavage en Turquie.

Je pourrais, Madame, ajouter encore beaucoup de noms à ceux que je viens de citer; mais ces exemples suffisent pour prouver que dans toutes les situations de la vie les lettres sont la consolation de ceux qui les cultivent, et pour justifier cet éloge si magnifique et si connu qu'en fait Cicéron dans son plaidoyer pour le poète Archias.

M. J.

L'art politique, poëme en quatre chants. Par M. Berchoux. — A Paris, chez le

Normant, rue de Seine, n° 8; et chez Pillet aîné, rue Christine, n° 5.

Un ouvrage nouveau de M. Berchoux est une bonne fortune pour le libraire et pour le public. Vous savez, Madame, quel a été le succès des écrits de cet aimable poète; sa prose et ses vers ont à un même degré le don de plaire à tous les genres de lecteurs, parce que le mérite particulier de ses vers comme de sa prose est une originalité piquante qui réveille à chaque instant l'attention par des traits inattendus. Ces traits n'annoncent jamais de la recherche; ils n'ont rien de commun avec les pointes dont on assaisonne aujourd'hui le style pour lui donner une apparence de délicatesse. Ce sont des pensées fines sous une forme toute simple, des réflexions morales et philosophiques sous un air d'indifférence qui séduit, des épigrammes malignes sous une couleur de bonhomie qui enchante. L'esprit de M. Berchoux n'est ni dans les phrases, ni dans les mots; il est dans l'ensemble des idées, dans l'abandon et le naturel de son langage.

Il manie avec art l'ironie; mais il ne la



met pas seulement dans un vers, il la met dans tout un poëme. Ce genre n'est pas celui de l'héroï-comique, il n'est pas celui du burlesque, depuis long-tems abandonné; c'est un genre plus fin qui demandait un esprit gracieux et fécond. Les objets les plus graves y sont considérés sous un côté plaisant; les sophismes sérieux y sont réfutés par le propre langage de ceux qui les défendent; mais on conçoit que ce langage doit prendre une couleur nouvelle sous la plume du poète qui ne l'emploie que pour s'en moquer.

Ces remarques, vous les avez faites souvent en lisant les poëmes de M. Berchoux; vous les ferez encore en lisant celui-ci, où tout son esprit étincelle malgré de légers défauts, où la plaisanterie est toujours délicate, quoique la plaisanterie n'y soit pas toujours également bien soutenue. Notre poète a eu l'intention de tourner en ridicule la manie de notre tems, qui a érigé chaque homme en publiciste, et qui a fait descendre les discussions de la politique jusque dans les boutiques et les ateliers. Le sujet était fécond pour un esprit aussi gai que

celui de M. Berchoux ; cependant j'avouerai qu'il aurait pu profiter encore mieux de toutes les ressources qu'il paraissait devoir lui fournir, sur-tout sous le rapport de l'invention. Son poëme appartient au genre didactique, c'est peut-être un malheur : sa verve comique eût trouvé des détails bien autrement piquans, s'il avait mis en scène tant de personnages nouveaux qui s'imaginent aujourd'hui être fort importans, parce qu'ils ont le droit d'ennuyer du haut d'une tribune, ou de déraisonner dans leurs pamphlets. Que de caractères originaux il aurait eu à tracer! L'orgueil qui se cache sous le masque de l'indépendance ; l'esprit de domination qui affecte le libéralisme ; l'ignorance qui débite une éloquence payée à tant le feuillet ; la vanité d'un banquier-législateur ; l'arrogance d'un avocat qui fait le tribun ; la sottise insolente ; l'inexpérience orgueilleuse ; la jeunesse téméraire ; les femmes même qui gouvernent du fond d'un boudoir ; des ministres petits-maîtres ; des commis qui font les ministres ; c'étaient là autant de portraits nouveaux à mettre en action ; et un poëme comique où auraient fi-

guré des personnages si variés, aurait pu fournir l'intérêt le plus piquant et la satire la plus mordante.

Mais M. Berchoux, au lieu de faire un poëme en récit, a mieux aimé se jeter dans un genre tout-à-fait différent, et dans lequel il a déjà obtenu plus d'un succès.

Ami des nations, poète didactique,
Je veux régler en vers la science publique.

Tel est son début. Ce sont donc des règles qu'il a voulu nous donner; et il faut convenir qu'il les donne d'une manière amusante et originale.

Avant d'expliquer la naissance des divers gouvernemens, il a fait comme tous les publicistes du jour, il a remonté jusqu'à ces tems reculés où l'homme vivait dans les bois, sans abri, sans lois, sans tribuns. Ce lieu commun est obligé en prose, et voici comment M. Berchoux l'a traité en vers:

Avant les trois pouvoirs établis sur la terre,
J'examine un moment l'homme, mon pauvre frère;
Je le vois sans abri, sans lois et sans décrets,
Au régime du gland, au banquet des forêts:
Ayant pour édredon une fraîche verdure,
Et pour tout vêtement celui de la nature;

Ne s'inquiétant point d'un ciel trop négligé,
Que Copernic encor n'avait point arrangé,
Et végétant, hélas! pour comble d'infamie,
Sans Opéra-Comique et sans Académie.

Mais bientôt les premiers *citoyens* se rassemblent : c'est du moins ce que disent tous les grands publicistes, et M. Berchoux le dit avec eux :

Un pacte social, un contrat populaire,
Se passa (je ne sais par devant quel notaire);
Par la métaphysique avec soin conservé,
Ce contrat, de nos jours, s'est enfin retrouvé.

Alors naissent les différentes formes de gouvernement dont M. Berchoux explique les avantages ou les inconvéniens, en laissant toutefois apercevoir une petite prédilection pour l'heureux état de république : heureux état en effet, où chacun défend ses droits lui-même, et est toujours sûr d'être l'égal de tout le monde, sans être jamais l'inférieur de personne. C'est cette forme qui est la plus naturelle, comme on le sait bien ; aussi, lorsque les divers animaux étaient renfermés dans l'arche de Noé, vit-on l'âne haranguer ses frères, et leur prêcher l'indépendance et l'égalité.

« Mes frères, il est tems de nous montrer rebelles ;
Les bêtes, disait-il, sont égales entre elles :
Je m'estime, en dépit d'un préjugé brutal,
Malgré ma longue oreille, au niveau du cheval.
Son air chevaleresque et sa haute encolure
D'un orgueil féodal me donnent la mesure. »

L'âne parlait à merveille ; et si M. Berchoux a consulté des monumens bien authentiques, il paraîtrait que le langage des bêtes d'alors fut précisément le même que celui des philosophes d'aujourd'hui : ce qui annonce que l'esprit humain a fait de merveilleux progrès.

Mais où l'érudition du poète brille particulièrement, c'est lorsqu'il peint la manière dont les enfans de Noé bâtirent la tour de Babel. Pas un échafaudage ne fut dressé, pas une pierre ne fut taillée, que les ouvriers n'eussent auparavant délibéré entre eux, et n'eussent connu par le résultat d'un scrutin le vote de la majorité.

De leurs discussions il naquit des lumières
Sur l'art de remuer et de tailler les pierres ;
On ne maçonnait rien qui ne fût discuté :
Les pierres s'élevaient à la majorité.
Des maçons, quelquefois trop ardens à l'ouvrage,
Votaient à coups de poing sur un échafaudage ;

Et pour consolider l'utile monument,
Ils s'assommaient entre eux avec amendement.
Un ouvrier, voulant briller en plus d'un rôle,
En arabe, en hébreu, demandait la parole;
Un autre, en bas-breton, en grec, en allemand,
Analysait la chaux, le grès et le ciment.
Enfin cet édifice audacieux, sublime,
Lequel devait aux cieux faire toucher sa cime,
Victime d'un savoir déjà trop prononcé,
Resta court sur la terre, à peine commencé....

Je ne suivrai pas le poëte dans ses savantes leçons sur les trois principales formes de gouvernement : la monarchie, la république et le pouvoir absolu. Je veux vous laisser, Madame, le plaisir d'admirer vous-même le talent avec lequel il a saisi les sublimes théories de nos faiseurs de politique, et la manière piquante dont il les a mises en vers. Les plus profonds publicistes lui ont prêté leurs systèmes, et il les a arrangés à sa façon, comme il avait d'avance arrangé les divers systèmes sur la cuisine et sur la danse. C'est un petit travail qui devra rendre encore plus populaires, s'il est possible, les opinions de M. Bavoux, de M. l'abbé Grégoire et de M. B. Constant. L'ouvrage vient dans un tems très-opportun, car on commence à craindre que ces fameux pu-

blicistes ne perdent de leur renommée, et ne soient même tout-à-fait délaissés.

Je voulais, Madame, citer en entier un épisode du poëme, qui fait un honneur infini aux héros de prédilection de M. Berchoux : c'est la prise de la Bastille que je veux dire ; mais me voilà réduit à vous l'indiquer seulement, à cause du défaut d'espace. Vous y verrez comme quoi *vingt soldats vétérans*, gardiens de ce vieux château,

Opprimaient tout Paris, qui ne s'en doutait pas.

Comme quoi

Cent mille combattans environnent ses murs,

pour forcer ces vétérans *oppresseurs* à déserter la place.

Un assaut se prépare, et sans les moindres pertes,
On avance, on arrive à des portes ouvertes.
O terreur! ô surprise! on juge avec raison
Que chaque porte ouverte est une trahison;
Que l'armée, introduite avec ruse et mystère,
Par lettres de cachet peut périr tout entière.
Elle hésite, et s'expose enfin à s'avancer,
En dépit du complot qui la laisse passer;
Et bravant la fureur des regards de vingt traîtres,
De la place à l'instant cent mille hommes sont maîtres.

Vous savez, et toute la France sait quelle

gloire rejaillit sur ces illustres vainqueurs; il est vrai qu'alors ils ne se doutaient pas eux-mêmes qu'ils jouaient un rôle de héros.

L'un a reçu pour vaincre un secours d'un écu,
Un autre ne sait pas même qu'il a vaincu,
Et demande raison de sa gloire inouïe;
Tant les grands conquérans sont pleins de modestie!

Mais voilà assez de citations. Je vous recommande la lecture des pièces diverses qui sont à la suite du poëme de M. Berchoux, sur-tout des lettres que M. Musard l'émigré a adressées en 1815 à *la Quotidienne*. Ces lettres, lorsqu'elles parurent, firent grincer les dents à bien des gens; elles en amusèrent beaucoup d'autres, et aujourd'hui vous les relirez avec plaisir; car ces nouveaux enrichis, dont M. Berchoux se moque avec tant de finesse, ont gagné beaucoup en ridicule, depuis le tems où notre poète faisait rire la France à leurs dépens.

L.

THÉATRES DE SOCIÉTÉ.

Des feuilles nombreuses vous entretiennent chaque jour, Madame, des spectacles que vous avez suivis avec tant de zèle du-

rant votre séjour à Paris. Vous savez à point nommé ce qui se passe, tant à l'Opéra qu'à la Gaîté, tant aux Français qu'à l'Ambigu. Vous avez vu la fantasmagorie de Robertson, le spectacle de Pierre, les Funambules; et, que sais-je? les Ombres Chinoises peut-être; mais je parierais que vous n'avez jamais mis le pied aux *théâtres de société;* ils ne sont cependant pas à dédaigner pour l'observateur : on y voit des choses qu'on ne peut voir que là; ce qui est un mérite dans un siècle où l'on pourrait croire qu'on a tout vu. Le hasard m'y a conduit dernièrement, et j'y ai été ramené plusieurs fois de suite par l'intérêt qu'ils m'ont inspiré; vous le concevrez quand je vous en expliquerai le motif. Les sociétés qui y jouent sont pour la plupart composées d'ouvriers ou de jeunes gens de la petite classe marchande; quand je dis jeunes, il s'y mêle aussi de vieux fous. Vous figurez-vous bien, Madame, la bizarrerie d'un tel spectacle, et l'effet que produit une troupe dont les plus savans n'ont jamais fait sonner à propos ni un *t*, ni un *s?* Ce n'est pas le massacre des Innocens, non pas à la manière de la Duménil, c'est le mas-

sacre des plus beaux vers par les bouches les plus barbares. L'accoutrement des acteurs répond à leur langage, car leur bourse ne répond guère à leur amour-propre : elle leur commande impérieusement l'économie. On ne choisit donc pas chez Babin ce qu'il y a de plus frais, il faut s'arranger d'un vieux fonds de garderobe qui, depuis la renaissance du carnaval sous le consulat, fait les délices de tous les Grecs, Romains, Turcs et Chinois de la bonne ville de Paris. Eh bien! ces guenilles, toutes guenilles qu'elles sont, ne laissent pas que de leur coûter fort cher, ainsi que le loyer de la salle; et ces braves gens, en proie à cette singulière manie, se mettent à sec deux ou trois fois par mois, pour avoir le plaisir d'être parfaitement ridicules : il y en a tant d'autres qui ne le sont guère moins, et qui se font bien payer!

Mais voici le moment de recueillir son attention tout entière. Les métamorphoses sont accomplies : nos épiciers, nos teinturiers, nos marchands de draps, sont tout-à-coup transfigurés en rois, en princes, en chevaliers, en sénateurs. La toile se lève, et

ils apparaissent dans toute leur gloire. Quel dommage qu'au bas de la robe et de la pourpre consulaires on aperçoive de larges pieds d'Auvergnats en chaussure crottée, et qu'il ne sorte que des mains sales de ce manteau royal, tout brillant d'or! Ce sont d'étranges saturnales qui peuvent en rappeler d'autres plus sérieuses. Nous avons vu des huissiers de Corse se déguiser aussi en rois, et ceux-là nous ont fait payer un peu cher leurs costumes!

Ces théâtres, enfoncés dans quelque coin du Marais, ont cependant aussi leurs jours de gloire. De pauvres auteurs, repoussés des Français, repoussés de l'Odéon, d'humiliations en humiliations, de déboires en déboires, y arrivent enfin par un triste ricochet. Ces infortunés ont du moins un adoucissement à tant d'amertume, dans le naufrage de leur ambition; ils ont abordé un terrain où le pied ne glisse jamais; et leur malencontreuse Melpomène, froissée par tant de refus, ne craint plus de l'être par une chute. Vive Groumer! et vive Doyon! vivent leurs théâtres, où tout est bon et bien venu; où la sottise a ses coudées franches;

où le moindre sifflet serait, comme un monstre, étouffé en naissant ; où de grandes âneries trouvent de grandes oreilles pour les écouter, des mains fortes et retentissantes pour les applaudir; et où enfin, par un contraste heureux, l'approbation est du bruit, et l'improbation du silence.

Vous vous rappelez sans doute, Madame, la fameuse tragédie du *Siége de Palmyre*, par maître François, cordonnier? J'ai vu apparaître, rue Chantereine, un phénomène non moins curieux, c'est une tragédie sur la mort de don Carlos ; l'auteur se nomme *Daumier* et est vitrier de son état, comme on dit. Je ne saurais vous dire tous les calembourgs qui ont été faits à ce sujet : l'un disait que la pièce était selon les *règles*, mais que pourtant ce n'était pas un *diamant;* un autre prétendait qu'il aurait dû placer la scène, non pas en Espagne, mais en *Bohême;* un troisième disait que ce brave homme s'imaginait qu'il n'était pas plus difficile de faire des vers que du *verre*, etc., etc.

Ce M. Daumier, lorsqu'il taillait encore des vitres, s'était signalé par un petit poëme descriptif, intitulé : *Une Matinée du prin-*

tems ; mais qu'est-ce qu'un poëme descriptif pour un génie de la force de M. Daumier ? C'était bon pour l'abbé Delille. Le génie est sans limites, et M. Daumier a fait une tragédie ; je ne doute pas qu'il n'élève incessamment ses prétentions jusqu'à l'épopée.

Il faut cependant rendre justice à qui elle appartient : le style de M. Daumier ne manque pas d'une certai ne harmonie ; il s'y rencontre, à d'assez courts intervalles, jusqu'à deux et trois vers de suite, que je n'ai pas trouvés plus médiocres que beaucoup de bons vers qui ont conduit leurs auteurs à l'Académie. Mais son Pégase n'a jamais pu franchir le quatrième vers sans broncher : c'est le *nec plus ultrà* de son génie. Ce fatal quatrième vers sera funeste à sa gloire ; et il y a toute apparence que ce n'est pas lui qui remplacera ce poète que Lebrun proclamait l'espoir du quatrain.

Un des bienfaits de cette institution des théâtres de société, c'est qu'elle donne une idée de l'art dramatique à une classe qui semblait destinée à n'en point avoir ; et cette facilité d'être acteur et spectateur a dû nécessairement faire éclore beaucoup de ta-

lens. C'est ainsi que Lekain a commencé; et je suis persuadé que quelqu'un qui aurait plus de mémoire que moi, ou qui voudrait se donner la peine de faire des recherches, trouverait à citer une foule d'exemples. En effet, en voyant jouer les autres, on veut jouer aussi; on compare intérieurement ce qu'ils font à ce qu'on se croit capable de faire. Le génie s'ignorait, voilà un trait de lumière qui l'éveille; une fois remué, il ne résiste plus à son entraînement : il se voit pour ainsi dire contraint, par sa propre force, de se développer et de devenir lui-même.

Enfin, Madame, si dans le fond de votre province, où vous regrettez les spectacles de Paris, vous en avez quelquefois l'ombre; si vous voyez représenter encore ces vieilles *comédies* de Corneille et de Racine, qui font vos délices; et si vous connaissez autrement que par la lecture les pièces de leurs successeurs, qui malheureusement ne sont pas leurs héritiers, à qui le devez-vous? Aux *théâtres de société;* car ils sont non-seulement le nid où se couvent toutes les réputations futures, mais c'est encore de là que prennent leur essor, vers les quatre points

du jour, ces essaims d'acteurs qui s'en vont par le monde, trafiquant de l'esprit d'autrui et vendant des gestes et des grimaces.

Les élèves du Conservatoire eux-mêmes, au sortir des doctes leçons de leurs professeurs, ne dédaignent pas de venir sur ces humbles planches pratiquer un art qu'on prétend leur infuser à l'aide de la parole; et ces exercices leur seraient cent fois plus utiles que toutes les démonstrations qu'ils essuient dans un cours, si la liberté siégeait dans la salle, et si on pouvait leur supposer pour les censures la même bonhomie avec laquelle ils souffrent les applaudissemens: car il en est de la justice au théâtre comme il en était autrefois en France, il faut payer le droit de la rendre. Or, comme on ne paie rien ici, le public, qui devrait être un juge, n'est plus qu'un flatteur dont la bienveillance luit pour tout le monde; c'est une assemblée corrompue qui achète le plaisir au prix de sa conscience, et qui est pénétrée de ce grand principe, qu'on ne donne jamais de billets pour être sifflé. Non, vraiment! pas plus ici qu'ailleurs; les sifflets viendront d'eux-mêmes en leur lieu. Nos

jeunes acteurs pensent qu'en attendant il faut prendre du bon tems, sans songer que ce bon tems si court dévore leur bon tems à venir, et qu'il est des occasions où il faut savoir faire héroïquement à son amour-propre le sacrifice de son amour-propre même.

LES VAMPIRES.

Je me trouvais dernièrement en société; depuis une heure on parlait politique, et comme on trouve un côté droit et un côté gauche jusque dans les plus petites coteries, il s'ensuit naturellement que la conversation devient bientôt aussi orageuse que certaines discussions de la chambre des députés. Comme en politique il est des gens qui repoussent les raisonnemens, nient l'évidence des faits et ne veulent céder qu'à la force, les discussions de ce genre deviennent des disputes, et les disputes dégénèrent bientôt en personnalités. Déjà l'on ne s'entendait plus, et je ne sais comment cela aurait fini si je ne me fusse avisé de parler *spectacles* pour donner une autre direction aux idées. Vous savez, Madame, qu'après la politique



les Français aiment par dessus tout les spectacles, et que sur ce point les habitans de Paris sont les Français par excellence. Aussi dès que j'eus prononcé ce mot magique, l'orage de la loi des élections s'apaisa subitement, comme la mer, quand Neptune prononce le fameux *quos ego*.... Il pleuvait, on était las de crier, et il ne fut bientôt question que de savoir vers quel théâtre on se dirigerait pour achever la soirée. « Avez-vous lu les affiches? savez-vous ce qu'on donne au Vaudeville? me demanda une jeune dame. — *Le Vampire*. — A la Porte-Saint-Martin? — *Le Vampire*. — Et aux Variétés? — *Les Trois Vampires*. »

La jeune dame partit d'un éclat de rire. « Voilà qui est plaisant! dit-elle; cela doit être bien beau. Monsieur, qu'est-ce que c'est qu'un Vampire? » J'avoue qu'une question si simple m'embarrassa; je n'avais encore vu aucune des trois pièces, et je ne savais s'il fallait prendre ce titre dans le sens propre ou au figuré : heureusement on m'évita la peine de répondre. Chacun donna sa définition : un étudiant en médecine, qui sortait de Sainte-Pélagie, dit qu'il ne connais-

sait de *Vampires* que les usuriers et les prêteurs sur gages. Un rentier, propriétaire de vingt maisons à Paris, prétendit que ce titre appartenait de droit au percepteur des contributions. La jeune dame qui m'avait déjà interrogé revint à la charge, et me demanda, pour la seconde fois, ce que c'était qu'un Vampire.

« Figurez-vous, lui dis-je, un homme que vous avez vu mourir et enterrer. Vous le croyez mort, et bien mort; pas du tout: le lendemain il se présente à vous, plein de vie et de santé. Il saute à votre cou, il vous serre dans ses bras; vous croyez que c'est pure amitié de sa part: non, le traître ne vous caresse que pour sucer votre sang. Tant que le jour durera il ne lâchera pas sa proie; mais dès que la nuit sera venue il retournera tranquillement se coucher dans sa tombe, et il en sortira le lendemain pour recommencer. — Quel horrible conte vous nous faites là! — Ce n'est pas un conte, Madame; il y a à peu près deux siècles que les Vampires épouvantèrent la Bohême et une partie de la Pologne. Rien n'a été mieux constaté que l'existence de ces morts vivans:

cent procès-verbaux, revêtus de milliers de signatures, en font foi; je suis loin d'en conclure qu'il y ait jamais eu des Vampires; cela prouve seulement qu'il n'y a pas de conte absurde qui ne prenne l'apparence de la vérité aux yeux de l'ignorance, de la peur et de la superstition. »

Je vous fais grâce, Madame, du reste de la conversation; je vous dirai seulement que je voulus voir quel parti nos auteurs modernes avaient tiré, dans un siècle de lumières, de ces êtres chimériques qui n'avaient pu naître que dans les ténèbres de l'ignorance. Je commençai par le Vaudeville; je n'y vis qu'une petite pièce sentimentale. *Les Trois Vampires* des Variétés sont une farce ignoble, digne tout au plus des tréteaux de Bobèche ou de Bobinot. *Les Trois Vampires* ont trébuché, mais un beau clair de lune les a empêchés de tomber tout-à-fait. Persuadé, d'après ces deux pièces, que les Vampires qu'on avait mis en scène n'avaient rien d'épouvantable que le mot, j'allai voir enfin celui de la Porte-Saint-Martin. Ah! Madame, si vous venez à Paris, n'allez pas voir *le Vampire;* vous auriez des attaques

de nerfs pour quinze jours. Quel horrible spectacle ! c'est bien un mort, un véritable mort qui est le héros de cette pièce épouvantable. Le Vampire ne peut vivre que trente-six heures, si dans cet espace il ne trouve du sang humain à sucer ; mais plus friand que les Vampires de la Bohême, qui se contentaient pour nourriture du sang le plus commun, celui-ci veut des jeunes filles pour se régaler : c'est le sang d'une fiancée qu'il lui faut pour son souper. J'ai cru un moment que ce Lovelace des tombeaux, comme on l'a appelé, allait faire sous nos yeux son horrible festin ; mais un coup de tonnerre le rend à la tombe.

Quelqu'un a dit que si tous les matériaux pour l'histoire venaient à manquer, il serait encore possible de se faire une idée des événemens et des mœurs de chaque époque en consultant le théâtre. En effet, ceux qui ont passé par notre révolution trouveront que cette idée ne manque pas de justesse : en voyant, sous Roberspierre, les prêtres et les rois livrés sur le théâtre à l'exécration publique, ils n'auraient pas de peine à deviner que ces pièces n'ont pu être compo-

sées que sous un gouvernement sans lois et sans religion, sous un gouvernement qui n'en était pas un. La tragédie d'*Agamemnon*, représentée après la tourmente, offrirait l'image d'un certain ordre après le désordre ; mais la manière de parler des personnages de cette tragédie estimable sous plus d'un rapport, ne rappelle-t-elle pas le tems où on lisait sur la porte de chaque bureau : *Ici on se tutoie?* Sous le directoire on ne vit pendant long-tems que des *diables* : à l'Ambigu, à la Cité, *Lucifer* occupait trois grands actes ; l'Opéra avait son *Diable vert*, et le théâtre Molière son *Diable couleur de rose*. On avait alors des diables épouvantables et des diables amusans, comme nous avons aujourd'hui un Vampire qui fait peur, et des Vampires qui font rire. Je conçois bien les diables de ce tems-là : le règne de Satan venait de finir, l'affreuse réalité avait émoussé la sensibilité, il fallait des conceptions diaboliques, une imagination infernale, pour émouvoir des spectateurs devenus presque indifférens sur des malheurs réels ; mais aujourd'hui, comment expliquer l'apparition et sur-tout le succès des Vampires? Assurément, l'observateur

qui dans la suite des tems voudrait chercher dans ces pièces des notions sur les mœurs et les événemens de l'époque actuelle, y perdrait son tems et ses peines ; mais qu'il jette les yeux sur les poètes comiques et tragiques qui ont illustré le siècle brillant de Louis XIV : à la lecture ou à la représentation de ces immortels ouvrages qui ont éclipsé tout ce qui les avait précédés, et qui sont le désespoir de tous les écrivains futurs, il reconnaîtra, sans le secours de l'histoire, que ce règne fut le plus glorieux, et ce monarque le plus grand roi du monde....

Nos bons aïeux avaient moins de goût que nous ; mais ils étaient pieux, et la religion entrait dans tous leurs plaisirs, ou plutôt elle faisait la base de leurs plaisirs. Leurs comédies, leurs tragédies, étaient des mystères ; Dieu, la Vierge et les Saints, étaient les personnages de leurs pièces informes. Ce souvenir fait sourire de pitié les génies du jour, qui le même soir iront applaudir à la Porte-Saint-Martin *deux anges* qui descendent du ciel pour apprendre au public des boulevarts ce que c'est qu'un Vampire. De quel côté est la barbarie ? Dans de tels sujets, les modernes n'ont sur les anciens

que la supériorité du style ; et, merveilleux pour merveilleux, j'aime encore mieux celui que tout le monde croit et révère, que des contes absurdes qui crispent les nerfs de nos jeunes dames, et révoltent l'esprit des hommes sensés.

Puisque je vous ai parlé des mystères, je crois ne pouvoir mieux terminer cette Lettre, un peu sérieuse, qu'en vous donnant un échantillon du style des auteurs de ce tems-là ; je le prends dans la tragédie de *la Passion.* Voici en quels termes deux gardes du sépulcre assurent à Caïphe et aux autres Juifs qu'ils auront soin qu'on ne puisse dérober le corps du crucifié.

Messeigneurs,
Nous promettons sûr nos honneurs
De veiller si bien nuit et jour,
Et d'y faire si bon séjour,
Que nous vous répondrons du corps,
Pourvu que soyons les plus forts,
Ou y en aura de torché.

L'autre garde ajoute :

Je sois pendu ou écorché
S'il en approche chien ou chat,
Si je ne l'assomme tout plat
Du premier coup, sans marchander ;
Et puis m'en vienne demander
De ses nouvelles qui voudra.

Sur le titre de cette pièce on lit : *Lequel mystère fut joué à Angers moult triomphamment, et dernièrement à Paris.* Que de pièces jouées *triomphamment* de nos jours à Paris, et que leurs auteurs regardent comme des œuvres immortelles, seront plus vîte oubliées que *le Mystère de la Passion !*

C. J. R.

ÉPIGRAMME

Sur la nomination à l'Académie française de M. le marquis Pastoret, qui depuis long-tems est membre de l'Académie des inscriptions.

A sa propre amitié fidèle,
De ses bons offices l'objet,
Envers lui-même Pastoret,
De procédés est un modèle.
Pastoret l'érudit a fait
Un grand seigneur de Pastoret ;
Et par gratitude, et par zèle,
Le grand seigneur de l'érudit
Vient de faire un homme d'esprit.

Plusieurs de nos souscripteurs, qui étaient aussi abonnés aux *Lettres Champenoises* publiées de 1815 à 1818, et dont le recueil forme trois volumes in-8°, nous font la demande de numéros manquant à leur collection. Nous croyons devoir les prévenir qu'ils peuvent s'adresser à M. Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.



LETTRES CHAMPENOISES.

QUINZIÈME LETTRE.

Adèle, par l'auteur de *Jean Sbogar*. Un vol. in-12. — A Paris, chez Gide fils; chez les marchands de nouveautés, et chez Pillet aîné, rue Christine, nº 5.

M. de Bonald a dit que la *littérature était l'expression de la société*. Cette pensée est profonde. Toutefois, ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il y a toujours dans ces formules rigoureuses dont on revêt une pensée quelque chose de positif et d'arrêté qui, en général, révolte l'esprit? Il nous semble qu'en nous présentant une pensée renfermée dans le cercle étroit de quelques mots, on ne nous laisse aucune place pour la discussion, et que l'on nous

impose pour première condition de croire sans examen : or, il arrive que par cette raison nous nous constituons presque toujours en révolte ouverte contre les vérités qu'on veut nous imposer; nous voulons avoir le plaisir de discuter et même de disputer avant d'adopter; nous n'aimons pas d'ailleurs les vérités toutes séches, et nous sommes de grands enfans auxquels il faut emmieller les bords du vase. J'ai entendu beaucoup de gens demander s'il ne serait pas tout aussi juste de dire que la *société est l'expression de la littérature*. Par exemple, disaient-ils, ne sont-ce pas les écrits des philosophes du dix-huitième siècle qui ont préparé la révolution? Cette révolution n'est-elle pas l'expression fidèle et littérale des principes si audacieusement posés, et si scandaleusement proclamés dans ces écrits?

Les choses humaines, Madame, demandent à être considérées sous toutes leurs faces pour être justement appréciées; il faut se placer à une certaine distance pour en bien mesurer les proportions; il faut en faire le tour, si je puis m'exprimer ainsi, pour les voir sous tous leurs points de vue. Nous

sommes déjà sujets à assez d'aberrations; obligés d'opérer avec des instrumens qui sont bien loin de la perfection. Si, à cette première cause d'erreur, nous joignons la légèreté de nos examens, si nous nous contentons d'avoir vu les choses d'un côté, à quels résultats satisfaisans pouvons-nous arriver? Ainsi donc ceux qui ont dit que *la littérature était l'expression de la société*, et ceux qui ont posé en principe que *la société était l'expression de la littérature*, n'ont vu chacun qu'une moitié de la question. Il faut, avant tout, considérer l'action et la réaction des causes sur les effets, et des effets sur les causes. C'est là, je crois, la seule manière de procéder dans toutes les questions, et d'arriver à une solution satisfaisante. Tout se tient dans le monde physique comme dans le monde moral. Les causes amènent des effets, et ces effets, à leur tour, deviennent causes. C'est donc une erreur palpable, et dans laquelle nous tombons trop souvent, que d'attribuer précisément tel effet à telle cause. L'influence des antécédens est immense. Qui oserait affirmer que la révolution n'était pas préparée depuis le commen-

cement des siècles, comme le canon qui devait tuer Turenne était chargé de toute éternité?

Certes, sans s'enfoncer bien avant dans la nuit des tems, on peut remonter au-delà du dix-huitième siècle pour trouver la cause de cette révolution, et c'est avoir grand besoin d'arriver promptement à une solution que de s'arrêter aux écrits de Voltaire, de Rousseau, d'Helvétius, de Diderot et autres philosophes, pour y chercher le principe de nos troubles. Ne peut-on pas, sans beaucoup de fatigue, remonter jusqu'aux tems où commença à poindre la réforme? Qui oserait assurer qu'il n'y a pas autant de propositions hardies, de scandaleuses hérésies et de principes philosophiques, dans les écrits du seul Luther que dans tous les ouvrages des écrivains que je viens de citer?

Ces réflexions, Madame, m'ont un peu éloigné du roman de M. Charles Nodier; mais vous voulez bien me permettre ces digressions; et vous n'exigez pas que dans une correspondance où je laisse courir ma plume au hasard, persuadé que je suis que vous ne communiquez mes lettres à personne; vous

n'exigez pas, dis-je, que je m'astreigne à un ordre méthodique, et que je procède rigoureusement. Cette liberté fait le charme de notre correspondance; car il est bien doux de pouvoir dire ce que l'on sent, et comme on le sent. Cela n'arrive pas toujours dans ce monde où l'on n'a que trop souvent des pensées par ordre et des inspirations de commande. Je reviens à mon sujet par le chemin que j'avais pris d'abord, c'est-à-dire par la proposition de M. de Bonald.

Si *la littérature est l'expression de la société*, et si les romans, comme on ne peut le nier, tiennent une grande place dans la littérature, ne pourrait-on pas, en quelque sorte, juger de l'état des mœurs par les romans? Le siècle de Louis XIV, qui imprima son caractère de grandeur à toutes les productions de l'esprit, avait donné au roman je ne sais quoi de grand, de solennel et de magnifique. Les sentimens y ont une espèce d'exaltation qui n'est pas de la terre; les héros et même les héroïnes semblent y avoir dix pieds de haut comme dans *l'Iliade*. Madame de La Fayette fit un peu descendre le roman des hauteurs où Mlle Scudery l'avait

placé; elle rentra dans la nature, et rendit les hommes à leurs proportions naturelles. Ses ouvrages, où l'on trouve une peinture délicate et vraie de l'amour sans exagération et des sentimens sans fadeur, nous présentent l'expression fidèle de cette cour si galante, si polie, si spirituelle; telle enfin que Louis XIV l'avait faite. Les excès et la dépravation de la régence se reproduisent dans les romans qui parurent dans cette période de soixante années qui précède le règne de Louis XVI; période qu'ouvre le régent en faisant lui-même les gravures du roman de *Daphnis et Chloé*, et que ferment les romans de Diderot et de Crébillon fils. La révolution eut aussi ses romans; mais le sol français fut en quelque sorte infertile, et ce fut des bords de la Tamise qu'on nous apporta les productions d'Anne Radcliffe et de Lewis. Il ne fallait rien moins que de pareilles monstruosités pour soutenir le parallèle avec les affreuses réalités dont nous étions les témoins.

Voilà, Madame, à peu près, comment, en prenant les romans pour terme de comparaison, on pourrait soutenir que *la litté-*

rature est l'expression de la société. Je n'attache point à ces preuves plus d'importance qu'elles n'en méritent : je crois que tout système pèche nécessairement par quelqu'endroit, et que vouloir en déduire des conséquences toujours précises, toujours rigoureuses, est le meilleur moyen connu pour arriver à l'absurde.

Aujourd'hui, par exemple, que nous vivons dans un monde tout positif ; que nous ne nous attachons qu'à des idées matérielles, et que l'on peut pour ainsi dire toucher ; aujourd'hui que les illusions ont perdu leur prestige et que l'imagination est dépouillée de presque tout son empire, comment expliquer ce *vague* qui domine dans la littérature, et sur-tout dans les romans ? Laissons parler M. Nodier ; c'est lui qui nous donnera la solution de ce problême. « La génération actuelle, dit-il, impatiente de sensations fortes et variées, se soucierait peu de trouver dans les productions de l'esprit cette heureuse mesure, cette exquise bienséance de composition, ce fini si pur et si délicat de style, qui distinguent ces inimitables romanciers de la France et de l'Angleterre, les Le-

sage, les Fielding, les Rousseau et les Richardson. L'ame ne se déplace guère de sa situation habituelle que pour changer l'ordre de ses émotions, pour en renouveler l'espèce, pour s'en distraire par des émotions plus puissantes; et il est certain que les émotions purement sociales de notre siècle ont dû nous rendre extrêmement difficiles sur les émotions romanesques. Maintenant, si notre curiosité, blasée par une incroyable variété des tableaux qu'elle n'a point cherchés, se décide à chercher quelque chose hors de la sphère des idées positives, il est naturel qu'elle s'attache moins aux faits qu'aux passions; aux circonstances matérielles d'un rien qu'au sentiment indéfini qu'il fera naître; aux aventures vraies ou fausses d'un personnage indifférent qu'à je ne sais quelles *idéalités* qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou moins avec les besoins, les affections, les illusions du grand nombre, dans les âges malheureux de la société. Cet ordre d'idées est ce qu'on appelle depuis quelque tems le vague en littérature; et il résulte d'un grand vague dans la morale dont la lit-

térature est l'expression écrite. » Ce passage est, en quelque sorte, la poétique de ce genre nouveau que lord Byron a introduit, et, pour ainsi dire, naturalisé parmi nous. Toutefois je ne puis croire qu'il fasse beaucoup d'honneur à notre siècle; car, comme l'observe fort bien M. Nodier, il ne peut résulter que d'un grand vague dans la morale. Malheur aux peuples qui en sont venus à ce point, car ce *vague*, qui s'introduit dans les idées, passe bientôt dans les actions; alors plus de règle certaine dans la conduite, plus de principes arrêtés dans les affaires de la vie; alors la religion n'est plus qu'un frein bon pour la multitude; la morale n'est plus qu'une invention *de bon goût;* la politique n'est plus que l'art de tromper; et c'est ainsi que les sociétés finissent. . . . . . .

Je suis surpris, Madame, que M. Nodier ait placé cette préface au-devant du roman dont il est ici question; elle convient bien mieux à *Jean Sbogar* qui est, pour ainsi dire, le type du genre; son nouveau héros ne me paraît pas jeté dans un ordre d'idées et de sensations bien étrangères à celles qui dominent ordinairement dans les romans. Au

reste, c'est ce que j'examinerai dans une autre lettre; celle-ci est déjà bien longue, je la termine remettant au courrier prochain à vous parler de ce grand philosophe Gaston, dont l'orgueil et la sagesse viennent s'humilier aux pieds d'une enfant de quinze ans.

M. J.

DE L'AMOUR-PROPRE (1).

L'amour-propre est le sentiment d'une fausse supériorité, qui nous égare dans la la juste appréciation de nous-mêmes.

Dans le cœur humain, l'amour-propre est placé entre l'envie et l'orgueil, et il tient de l'un et de l'autre.

L'amour-propre est un sentiment inconnu aux grandes ames, sur-tout aux ames neuves; elles sentent trop généreusement pour être affectées de cette façon. Au contraire, chez les ames ordinaires, c'est une puissance dominatrice, qui tantôt les élève, tantôt les dégrade.

L'orgueil tient à la naissance ou au rang,

(1) Extrait de la seconde édition de *l'Observateur au dix-neuvième siècle*, qui va paraître incessamment chez Pichard, libraire, quai Conti, n° 5; et chez Pillet aîné.

la vanité aux petits avantages, l'amour-propre à l'éducation qu'on a reçue.

Quand l'éducation est forte, elle détruit l'amour-propre; si faible et superficielle, elle le caresse, le fortifie et le rend maître du cœur.

L'amour-propre a été observé avec une attention si scrupuleuse, qu'il resterait peu de chose à révéler sur ce sentiment, si des circonstances particulières n'avaient créé pour lui une carrière toute nouvelle. C'est donc là que je vais le suivre. J'examinerai l'amour-propre dans son influence politique, et je compare d'abord sur ce point la société ancienne et la société nouvelle.

Je prends pour fait irrécusable que la société ancienne s'était presque toute ralliée à l'institution républicaine; mais elle n'en avait pas moins été enfantée par la monarchie, le premier en date de tous les gouvernemens puisqu'il se fait pour ainsi dire de lui-même. Ce mode subsista jusqu'à l'instant où l'amour-propre qui avait grandi, conçut le système républicain, dont les combinaisons plus étendues lui promettaient de nouvelles jouissances. D'un autre côté,

l'Etat chez les anciens était souvent renfermé dans l'espace étroit d'une ville. Plus près les uns des autres, exposés sans cesse à la vue publique, les hommes avaient beaucoup d'amour-propre. En pouvait-il être autrement? puisqu'à part les conditions légales, ils ne pouvaient entrer en possession de la partie la plus légère du pouvoir, sans avoir au préalable poursuivi long-tems la gloire ou la renommée.

Le christianisme, qui plus tard se rendit maître du monde, voulut mener l'homme plus loin que la vie; il créa donc l'humilité. La vigueur de l'amour-propre en demeura énervée, et le monde, véritablement éclairé, retourna dans la voie monarchique. D'autres causes que j'ai indiquées (1) firent naître l'honneur, qui, par un admirable équilibre, contrebalança les effets peut-être trop exagérés de l'humilité. Le protestantisme rompit un instant cet équilibre; mais vaincu et terrassé, il ne resta plus parmi nous qu'une secte obscure et misérable. A la suite des tems parut le grand siècle, et l'homme toucha au plus haut degré

(1) Chapitre *De l'Honneur.*

de la perfection morale. Mais l'éducation descendant dans toutes les classes, l'amour-propre fut rappelé de nouveau dans la société. Cependant, il fallait de l'habileté pour le saisir sur le fait parce qu'il se déguisait dans les rapports ordinaires de la vie : d'un autre côté, la jeunesse élevée par des corporations religieuses, ne se présentait dans le monde que timide et défiante ; et parmi elle, les hommes des derniers rangs nés avec un génie ferme et vigoureux, allaient d'inspiration demander asile à ces mêmes corporations, où il se développait tout entier.

Sur ces entrefaites, un prince (1) maître momentané de la France, déploya dans les orgies et les débauches, un dédain fanfaron et une cinique effronterie d'esprit qui, desséchant le cœur, nous prépara aux désordres que plus tard devait faire éclore le chef de la philosophie moderne. Plein d'adresse, celui-ci dirigea ses premières attaques contre la foi chrétienne, mais elle fut victorieusement défendue par la conscience publique que la corruption n'avait pas encore

(1) Le régent.

altérée sur tous les points. Voltaire céda, revint à la charge, amusa de ses plaisanteries jusqu'au pouvoir même, et ravit enfin à la religion une partie de son empire. Pour surcroît de malheur, la plus habile des corporations religieuses dévouées à l'enseignement, vit accomplir parmi nous sa ruine. L'amour-propre profita de toutes ces fautes pour accroître ses prétentions; cependant, l'espace lui manquait toujours parce qu'il était sans cesse tenu en arrêt par les convenances et par la constitution de la société. Aussi se tournait-il de préférence vers la gloire littéraire. Les hautes dignités, les emplois importans, il les abandonnait à de certaines familles qui les menaient de tradition. Ainsi s'écoulèrent de longues années. Mais l'amour-propre des écrivains, resserré de toute part, avait trop à souffrir : il imagina donc un nouveau plan de société, où il lui fût permis de se développer tout à l'aise.

C'est dans cet état que la révolution a trouvé la France. Dès l'origine, elle fit un appel aux sentimens et aux passions de tous les rangs de la société. L'amour-propre répondit sur-tout à cet appel, et il vint grossi



de toutes les médiocrités qu'il put enrôler sous sa bannière.

Toutes les classes de la société pouvant légalement prétendre aux emplois, s'en crurent par cela seul dignes. Mais par une fatalité déplorable, en même tems que les prétentions s'élevaient si haut, on négligea les travaux, les méditations, l'expérience, enfin tout ce qui pouvait soutenir un instant jusqu'au niveau de l'amour-propre; de sorte que, dépourvue de la conscience de soi-même que donne une forte éducation, la génération tout entière fut livrée à la merci d'un amour-propre presque furieux. Cependant, épuisé par ses propres excès, l'amour-propre se reposa un instant, et la société dans le sein de laquelle l'ordre était rentré en profita pour le comprimer. Mais si le mal cessa de faire des irruptions violentes, il n'en est pas moins resté répandu dans certaines parties du corps social, et il leur a donné une sorte d'irritabilité inquiétante pour le pouvoir. Dans son intérêt, celui-ci devait d'abord calmer cette irritabilité, afin de parvenir un jour à la détruire. Loin de là, on l'a vu précipiter le mouve-

17

ment déjà trop impétueux de l'amour-propre, et l'aider à tout envahir. Mieux conseillé, le pouvoir s'efforce aujourd'hui de refouler l'amour-propre dans ses véritables limites. Celui-ci, fort des positions qu'il occupe, résiste avec violence. Mais que le pouvoir s'élève jusqu'à une volonté ferme, et de son poids seul, il écrasera l'amour-propre.

Si l'on reporte maintenant sa pensée sur les classes supérieures, on les verra isolées du pouvoir qui, après avoir déchaîné contre elles l'ennemi le plus redoutable, les abandonne à ses coups. Dans un pareil état de choses, que feront les classes supérieures? Toujours menacées, elles seront toujours sur la défensive. Grandeur naturelle, talens acquis, considération personnelle, voilà ce qu'elles opposeront sans relâche à la force envahissante d'un amour-propre toujours en mouvement. Sans doute, et à la longue, cette lutte sera inégale puisque le parti qui attaque reçoit à chaque instant des renforts; mais enfin, si les classes supérieures succombent, du moins elles laisseront d'immortels souvenirs qui, dans des tems plus

heureux, sommeront l'estime publique de les replacer à leur rang primitif.

L'amour-propre est si subtil qu'il passe à travers le silence et la modestie ; la physionomie l'a déjà dénoncé qu'il n'est pas encore échappé du cœur.

Dans la société, un homme adroit s'empare de tous les amours-propres qu'il rencontre sur son chemin ; il les fond dans son intérêt, et marche ensuite sûrement à sa fortune.

Il y a des gens en sous ordre qui entrent par hasard dans le palais du prince : ils le voyent, lui glissent quelques paroles, et tout-à-coup ils croissent et s'élèvent si haut que la mémoire se perd à énumérer les titres et les dignités qui éclairent l'obscurité de leur première origine. On se demande tout surpris : qu'ont fait ces gens ? Je vais vous le dire : ils ont touché juste à l'amour-propre du prince.

Les gens d'esprit et les savans se rapprochent rarement, parce qu'il faut entre eux trop d'espace pour l'amour-propre.

L'enfance balbutie encore avec peine qu'on place la vieillesse sous ses ordres :

elle l'interroge, la reprend, l'endoctrine ; et, suivant son bon plaisir, lui administre la réprimande. Ainsi, bourrée d'amour-propre, la génération actuelle fait son entrée dans le monde. Aussitôt l'admiration de la tribune court au-devant d'elle, la salue du nom de vénérable ; et alors qu'elle n'est pas encore digne du titre d'homme, elle en fait d'importans citoyens. Hâtée sur tous les points par la précocité de son amour-propre, la jeunesse arrivera décrépite aux affaires : elle y passera sans pouvoir s'arrêter, et le gouvernement de la société restera en définitive à quelques-uns de ces jeunes hommes qui, élevés dans le doute de leur perfection, auront acquis par une fatigue continuelle la vigueur du caractère, et par un saint respect des traditions la puissance du bon sens. Que le siècle me croye, les vieilles sociétés ne se sauvent jamais par les sentimens vicieux qu'elles ont créés, mais bien par ce qu'il leur reste encore de vertu et de sagesse. Courbons la jeunesse jusqu'à l'humilité, et au jour du service elle se relèvera forte.

De nos jours l'amour-propre sans cesse

en représentation éprouve de fréquentes disgrâces, souvent même on le croit abîmé sans ressources ; mais dans la rapidité de sa chute il s'accroche en passant à une louange, s'y repose, recouvre ses forces, reparaît de nouveau, et, par sa prestesse même, soulève les applaudissemens de la foule.

SAINT-PROSPER.

Parmi les qualités qui distinguent l'homme, le roi des animaux de ses sujets, il faut mettre en première ligne ce don précieux ou pernicieux de l'ame, *l'imagination.* Je ne sais même pas si, au lieu d'appeler l'imagination un don de l'ame, je ne ferais pas mieux de la nommer l'ame même. En effet, les animaux qui n'ont d'autre esprit que l'instinct des sens, d'autres besoins que ceux du corps, ne connaissent que le *sol* qui leur a donné la vie et qui la leur conserve ; semblables à quelques docteurs libéraux de l'école moderne, si les bêtes pouvaient parler, si elles professaient la philosophie, l'histoire ou le droit, elles diraient aussi : *La patrie est le sol.* Un esprit tout matériel ne connaît, ne peut connaître que la matière qui l'en-

vironne, il ne sort pas de là. Mais un être doué d'imagination, c'est-à-dire, qui sent qu'il a une ame, se croirait emprisonné sur ce sol qu'un corps sans ame regarde comme sa patrie; bientôt il secoue les liens ignobles qui l'attachent à la terre, il prend son vol, s'élance dans des régions immenses, inconnues au reste des humains, il plane dans l'infini, il voit l'invisible, cherche et trouve une patrie dans les cieux; il dédaigne et quitte la société vulgaire des hommes, pour s'entretenir avec des intelligences célestes; des cieux il descend dans l'abîme et va lier conversation avec les divinités infernales. Otez l'imagination à l'homme, il ne sera plus qu'une créature vulgaire; mais avec cette noble faculté, la créature devient à son tour créatrice. Elle se forme un monde à son gré, le peuple selon son bon plaisir, et le détruit quand il lui déplaît pour s'en forger un autre sans peine, sans effort; elle n'a qu'à vouloir. Non-seulement la nature entière est à ses ordres, elle commande encore à une nature qui n'existe pas.

L'imagination n'est pas donnée à tout le monde, mais comme on peut fort bien vi-

vre sans cela, il y a beaucop de gens qui, semblables au renard de la fable, affectent de mépriser ce qu'ils n'ont pas, ce qu'ils ne peuvent avoir. J'ai entendu de ces gens-là demander si l'imagination était plus utile que nuisible, et soutenir qu'elle produisait plus de mal que de bien. Je ne dirai pas qu'ils avaient raison, mais je ne puis dire non plus qu'ils avaient tout-à-fait tort. S'il s'agissait de politique, je leur donnerais gain de cause, car il ne serait pas difficile de démontrer, même en voyant ce qui se passe depuis quelque tems autour de nous, que l'imagination déréglée de certaines gens, a produit toutes les erreurs, tous les troubles, tous les crimes qui nous ont affligés. Mais comme entre nous, Madame, il ne doit pas être question de politique, je ne dois considérer l'utilité de l'imagination que sous le rapport littéraire, et ici il faudrait être dépourvu de raison, de goût et de jugement pour oser la contester. Un poète, un peintre, dépourvus d'imagination, ne mériteront jamais le nom de peintre ni de poète; le premier ne sera qu'un servile copiste ou un ridicule barbouilleur; il pourra peindre

la *Petite Balayeuse* ou *Monsieur Pigeon*, mais, à coup sûr, jamais ses pinceaux n'offriront à l'admiration une *scène du Déluge*, ni l'ame rendue visible sous les traits de *Psyché*. Et que produira la rage de faire des vers sans imagination? Un poëme épique? jamais! On pourra bien, comme disait Mercier, aligner des mots les uns au bout des autres, les enfermer dans une mesure égale, en un mot, on fera des vers, mais on y cherchera en vain la poésie.

Cet art divin ne vit que de fiction, et la fiction ingénieuse, telle qu'elle doit être pour plaire, en tout tems, en tous lieux, ne peut être que le fruit d'une heureuse imagination. Ce n'est pas sans dessein que j'ai dit *heureuse*, car il y a réellement des gens pourvus d'imagination, mais d'une imagination *malheureuse :* demandez plutôt à M. Népomucène Lemercier! Avec une imagination malheureuse, ce ne sera pas dans l'Olympe qu'on ira entretenir commerce avec les dieux; on composera des Divinités baroques dans le creuset d'un chimiste, et quand on sera plongé jusqu'au cou avec ses œuvres dans le *Léthé*, on datera ses lettres

du *purgatoire*. Sous la plume d'un poète sans imagination, Jeanne d'Arc, fille héroïque, mais simple et naïve paysanne, parlera de *gloire nationale* à la façon de la défunte *Minerve*, et redira en mauvais vers les mauvaises maximes que M. Etienne avait mieux dites en prose.

N'allez pas de Cyrus me faire un Artamène,

disait Boileau dans sa colère contre une imagination malheureuse. Ne serait-on pas tenté de dire à M. d'Avrigny : Ne faites pas parler la Pucelle comme une échappée de l'île d'Elbe ! Un poète sans imagination croira passer à la postérité en faisant parler Homère en français mot pour mot, comme un autre l'avait fait parler avant lui. Il entrera à l'académie chargé des dépouilles d'autrui, tant pis pour l'académie : se faire siffler pour consoler un plagiaire, c'est pousser la *bonté* trop loin.

Que dirai-je de M. Gosse ! Il veut à toute force être poète. C'est le petit Voltaire des libéraux ; il s'essaye dans tous les genres, et l'ingrat public, ou plutôt la *nation* ingrate, pour parler le langage de ces Mes-

sieurs, ne lui sait aucun gré de ses peines; M. Gosse reste ignoré, enseveli sous le poids de ses œuvres; chaque effort qu'il tente pour se relever le fait retomber plus lourdement encore; il aspire à vivre après sa mort, et il meurt de son vivant; ses fables qui devaient au moins faire oublier La Fontaine, dont on devait s'arracher au moins quatre éditions en un mois, restent consignées chez le libraire, cruellement trompé dans ses spéculations. Ses comédies, tant prônées par *les amis*, sont déjà plus oubliées que celles de Jodelet; et qui connaîtrait ses *proverbes dramatiques*, si un ou deux journaux n'avaient eu la complaisance d'annoncer leur apparition dans le monde, et de vanter leur sel libéral? Peine inutile, papier perdu! les Proverbes de M. Gosse n'ont servi qu'à le rendre un peu plus ridicule. D'où vient donc cette défaveur du public ou de la nation à l'égard d'un poète si fécond et si *national?* C'est que ce n'est pas tout d'avoir un grand fonds de libéralisme, il faut encore, comme je vous le disais, avoir de l'imagination, et, par malheur, M. Gosse n'a pas d'imagination. Vous avez sûrement

4

lu, Madame, un petit livre intitulé : *Aneries révolutionnaires ;* ce livre a beaucoup fait rire aux dépens des frères et amis qui nous avaient pendant dix-huit mois défendu de rire *sous peine de mort.* C'est un recueil de tout ce que la bêtise révolutionnaire avait offert de plus plaisant et de plus niais, c'est la sottise peinte par ses gestes et paroles ; eh bien ! Madame, c'est dans ce recueil que M. Gosse a été chercher le sujet de ses fables, de ses proverbes, etc. Il a cru qu'il serait comique en prêtant les âneries révolutionnaires aux ennemis des excès de la révolution ; en un mot, il a parodié et mis en vers les sottises des libéraux de 1793, pour les attribuer aux royalistes de 1820. Il fallait être M. Gosse pour fonder l'espoir du moindre succès sur un si pitoyable moyen. Ne se moquerait-on pas d'un naturaliste qui essayerait de prouver que le rossignol a le cri lugubre du hibou ? Non, M. Gosse, non, vos *Aneries* n'auront jamais de succès : pour plaire il faut faire parler à chacun le langage qui lui est propre ; or, tout le monde sait de quel côté sont les âneries ; la sottise, le mensonge, la calomnie, peuvent trouver des

approbateurs dans un scandaleux pamphlet, ils sont là dans le cadre qui leur convient, dans leur élément naturel; mais en poésie

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Voilà où nous conduit la manie d'écrire quand on est dépourvu d'imagination; on fait des plagiats comme M. Aignan; on dénature l'histoire et la vérité, comme M. d'Avrigny; on fait des *âneries* comme M. Gosse. L'imagination est donc, non-seulement utile, elle est absolument nécessaire pour le poète comme pour le peintre. Mais, d'un autre côté, il faut savoir modérer sa fougue, car une imagination trop ardente ne se contente pas de maîtriser, de subjuguer la raison; elle la trouble, l'anéantit quelquefois; et c'était pour en raconter un exemple bien intéressant, mais bien épouvantable, que j'avais commencé cette lettre. Je voulais vous faire part d'une aventure extraordinaire, incroyable et malheureusement trop vraie, produite par l'effet d'une imagination trop vive; mais vous me pardonnerez, après avoir vivement excité votre curiosité, de vous faire attendre un autre courrier

pour la satisfaire. Ce récit jètera un peu de variété dans notre correspondance. Je vous le répète, attendez-vous à du merveilleux; et si vous ressentez le plus léger dépit d'être obligée d'attendre, prenez-vous en à M. Gosse. C. J. R.

MACÉDOINE.

J'ai eu plus d'une fois, Madame, occasion de déplorer dans mes lettres l'avilissement dans lequel est tombé la poésie, et le fait était si constant qu'il suffisait de l'énoncer, et qu'il n'était nullement besoin d'administrer des preuves. Cependant depuis quelque tems les journaux s'évertuent à soutenir une thèse contraire; ils prétendent nous persuader que jamais les Muses n'ont été plus en honneur, et ils citent à l'appui de cette assertion le succès des *Méditations poétiques* de M. de Lamartine, et celui des *Messéniennes* de M. Casimir Delavigne. Ces deux ouvrages sont à leur quatrième édition. Mais qu'est-ce que cela prouve; ce que j'ai dit cent fois, que *les livres ont aussi leurs destinées*. Si l'on aime les vers pour eux-mêmes, pourquoi ne leur rend-on pas la justice qu'ils

méritent dès qu'ils paraissent? Pourquoi *les Messéniennes* de M. Delavigne sont-elles restées ignorées pendant deux ans chez son libraire, et pourquoi ne les a-t-on lues que depuis qu'un grand succès au théâtre a révélé qu'il pouvait bien y avoir quelque talent dans les poésies de l'auteur des *Vêpres Siciliennes*. Non, Madame, nous n'aimons plus les vers pour eux-mêmes; un petit nombre obtient encore quelquefois la faveur d'être lu, mais il y a toujours quelque raison particulière qui a déterminé l'attention publique.

C'est ce qui est arrivé à l'égard de MM. de Lamartine et Delavigne. Cet heureux tems n'est plus où l'on faisait sa réputation avec un distique, et sa fortune avec un quatrain.

Je me rappelle, Madame, vous avoir vu entre les mains la traduction de Juvénal, par Dussault; je vous en demandai votre avis, vous me répondîtes que quoique vous n'entendissiez pas l'original, la copie vous paraissait fidèle; et vous ajoutâtes: ceci pourra vous paraître extraordinaire, mais ne vous est-il pas arrivé plus d'une fois de dire d'un

portrait qu'il devait être ressemblant quoique vous ne connussiez pas le modèle ? La comparaison était juste. Toutefois, Madame, elle péchait par un point. Un peintre habile peut saisir et rendre avec fidélité les traits qui sont sous ses yeux, il peut leur donner cette expression, cette ame qui dans les arts est la vie même ; mais comment rendre des pensées inintelligibles et des phrases que l'on n'entend pas ? C'est le cas où se trouvent souvent les traducteurs de Juvénal. Soit que les copistes aient altéré le texte ; soit que des traductions perdues rendent certaines expressions inexplicables ; soit, enfin, que le poète lui-même ait enveloppé à dessein sa pensée d'ombres mystérieuses afin d'échapper aux soupçonneuses défiances d'un tyran, il est certain qu'en plusieurs endroits les satires de Juvénal sont tellement obscures que le flambeau de la critique la plus exercée n'a pu jusqu'ici y porter qu'une lumière incertaine et douteuse. Moi, qui autrefois, pour charmer les longs loisirs que me laissait mon emploi de *petite-flûte* dans la musique de l'artillerie de la marine, me suis amusé à traduire Juvénal, je sais, pour

me servir d'une expression familière, *ce qu'en vaut l'aune*. Mais voici, Madame, de nouvelles lumières qui nous arrivent. M. Cramer, conseiller-d'état à Kiel, a fait dans la bibliothèque du monastère de Saint-Gall la découverte d'un manuscrit du onzième siècle, contenant des commentaires sur Juvénal, qui passent pour plus importans et pour plus étendus que tous ceux que l'on connaissait jusqu'à présent; il vient d'en faire connaître un échantillon dans un programme publié à l'occasion de la fête anniversaire de S. M. le roi, et qui a pour titre : *Specimen novæ editionis scholiastæ Juvenalis*.

Il faut espérer, Madame, que nous saurons à quoi nous en tenir désormais sur beaucoup de passages que nous n'entendons pas. Quelle joie pour les érudits, si toutefois il y en a encore dans ce siècle des lumières!

Race d'Agamemnon qui ne finit jamais.

Ce vers, vous le savez, Madame, est passé en proverbe; et on ne manque jamais de le jeter au nez de ceux qui essayent encore de traduire sur la scène quelques-uns des per-



sonnages de la famille des Atrides. Un sujet pris à cette source, et qui semblait tout-à-fait épuisé, puisque dans l'antiquité il a été traité par Eschyle, Sophocle et Euripide; et que, parmi les modernes, Crébillon, Voltaire et Longepierre, l'ont produit au théâtre; ce sujet, dis-je, vient cependant d'être tout récemment traité par six poètes à-la-fois. Il s'agit d'Oreste. Oui, Madame, six tragédies viennent d'être faites sur ce sujet. La première, qui est de M. Gondeville de Mont-Riché, a été, à ce qu'il paraît, présentée aux Français et refusée. Elle est imprimée. La seconde a été envoyée de Lyon à Paris par un jeune homme, et il paraît qu'elle a repris la route de Paris à Lyon sans avoir été présentée à aucun théâtre. La troisième, qui est de M. Alexandre Soumet, que vous connaissez de réputation, et dont plus d'une fois vous avez admiré le talent, est encore à Toulouse avec son auteur. Quelques juges éclairés qui en ont entendu la lecture, disent qu'elle renferme de grandes beautés. La quatrième, qui est d'un jeune homme dont le nom est encore inconnu dans le monde littéraire, vient d'être lue au premier

Théâtre-Français ; elle a été reçue à corrections. La cinquième est de M. de Lamartine. La sixième, enfin, a été présentée et reçue au second Théâtre-Français. Vous voyez, Madame, que la race des Atrides n'est pas près de finir, et que, semblable à ces racines pleines de vie, elle reparaît spontanément et au moment où on s'y attendait le moins.

Au reste, Madame, s'il est bon, s'il est national de célébrer des *faits domestiques*, il ne faut peut-être pas s'enfermer exclusivement dans l'histoire du pays, et nous condamner à ne voir que des Français sur la scène. Depuis quelque tems nous ne sortons pas de l'histoire de France ; encore si, lorsque l'on a fait choix de son héros, on se bornait à peindre fidèlement les mœurs de l'époque à laquelle il vivait ; si l'on donnait à son sujet la couleur locale, mais une époque, un personnage, ne sont que des prétextes pour amener des déclamations et des lieux communs sur la gloire, sur la victoire, sur le despotisme, sur la liberté ; que sais-je? Un héros qui vivait dans le quatorzième siècle s'exprime à peu près comme le fait

à la tribune un membre du côté gauche, et l'ignorant parterre applaudit tandis qu'il ne devrait pas y avoir assez de bonnets d'âne, assez de camouflets, pour des auteurs qui trahissent ainsi l'histoire et font servir de truchemens à leurs petites passions les graves personnages de nos annales.

Toutefois, Madame, il paraît que l'on commence à se lasser de ces gens qui déclament comme des héros de la convention : ce qu'il y a de certain, c'est que cet hiver nous ne verrons pas seulement sur la double scène des personnages français, et la preuve c'est que les deux premières tragédies qui seront représentées sont, au premier théâtre, *Zénobie*, par M. Royou, auteur de *Phocion*, et à l'Odéon, *Artaxerce*, par M. Delaville, auteur du *Folliculaire*. A *Zénobie*, succéderont *Clovis*, par M. Viennet, et le *Duc de Bourgogne*, par M. de Formont; après *Artaxerce* nous aurons à l'Odéon le *Don Carlos*, de Lefebvre : la pièce est imprimée depuis une trentaine d'années; on a fait, dit-on, des changemens; je doute qu'elle réussisse. On parle encore d'un *Baudouin*,

d'un *Brutus*, d'un *Pierre-le-Grand*, et d'une *Mathilde*.

Vous voyez, Madame, que nous sommes approvisionnés pour long-tems, et que les acteurs manqueront plutôt aux pièces que les pièces aux acteurs.

Vous savez, Madame, que dans l'affaire de la reine d'Angleterre il y a un certain *sac vert* qui joue un grand rôle ; c'est dans ce sac où sont déposées les pièces qui constatent les intimes liaisons de la reine avec le seigneur Pergami. On dit que nos dames, qui se sont beaucoup occupées de ce *sac vert*, n'osent plus en porter de cette couleur de crainte que leurs maris ne soient tentés de s'en emparer et de les déposer au greffe : Dieu sait où conduirait l'enquête.

Après la reine d'Angleterre, le personnage qui occupe le plus l'attention publique est le fameux pacha de Janina, qui a secoué le joug et s'est rendu indépendant de la Porte. Si le despotisme se fait homme, à coup sûr ce sera sous l'enveloppe d'Ali qu'il se

produira dans le monde. Ses trésors, qui reposent dans d'immenses souterrains, et que l'on peut comparer à ceux d'Aboulcasem, dans les *Mille et une nuits*, se montent, dit-on, à deux cents millions. Cette somme énorme est le fruit de ses brigandages, de ses rapines et de ses cruautés. Quiconque se trouvait dans sa domination, s'il était soupçonné d'être riche, etait aussitôt mis sur ses tablettes; ce qui équivalait à un arrêt de mort. Il lui est arrivé de faire raser des villages entiers afin de s'emparer de ce qui s'y trouvait. Il s'entretenait souvent de Bonaparte, parce qu'il avait entendu dire que c'était un homme qui entendait admirablement le despotisme; on prétend même que secrètement il en était jaloux. Il en parlait un jour à M. de Poucqueville, et lui demandait à quoi lui servait un corps législatif. « A faire des lois, répondit M. de Poucqueville. — Comment, des lois! Il y en a donc d'autres que ses volontés? — Sans doute, et il y a même quelques membres de ce corps législatif qui ont osé lui faire entendre la vérité, et M. de Poucqueville citait les noms de M. Laîné et de M. Raynouard. — Et que

sont-ils devenus? — Ils vivent. — Ils vivent!!! C'est là votre Bonaparte ! ne m'en parlez plus. »

Ali-Pacha est âgé de plus de soixante ans ; il est tourmenté par la goutte, ce qui le gêne pour monter à cheval. La Porte fait contre lui d'immenses préparatifs, et se dispose à l'attaquer par terre et par mer. Ces préparatifs l'inquiètent beaucoup ; et il paraît que cette guerre mettra fin et à sa puissance et à ses cruautés. M. J.

ODE.

Is there, who never those mystic transports felt
of solitude and melancholy born?
BEATTIE-MINSTREL.

O mer, comme mon cœur, gémissante, orageuse !
Monts déserts, où s'étend l'ombre humide des nuits !
O touchante Phœbé, vierge mystérieuse !
Vous plaisez seuls à mes ennuis.

Hélas ! dès le printems j'achève mon année ;
Mon ame est assoupie en d'amères langueurs ;
Ma couronne de fleurs s'est tout-à-coup fanée
Sous la main des pâles douleurs.

Ah ! ce n'est pas en vain qu'aux jours de mon enfance,
Inquiet et pensif, je fuyais tous les jeux ;
Je m'en allais, plongé dans un morne silence,
Et des pleurs tombaient de mes yeux.

Pour moi plus de plaisirs, d'illusions lointaines :
Mon cœur, désenchanté, frémit d'un vague effroi ;
Et je n'ai point d'ami qui souffre de mes peines,
Et veuille pleurer avec moi !

Infidèle Océan, que l'on nomme *la vie*,
En vain contre tes flots je lutte avec effort :
Ils s'ouvrent..... ; et ma nef, aux autans asservie,
Ne sait plus où trouver le port.

Mais du sein des rochers s'élève un doux murmure!....
Belles Muses, c'est vous, c'est vous, ô mes amours !
Peut-être vos concerts guériront ma blessure !
Ah ! prêtez-moi votre secours !

O Muses, vos faveurs dotèrent mon jeune âge
D'une lyre aux sept voix, harmonieux trésor !
On dit qu'on me trouva souvent dans le bocage,
Endormi sous vos ailes d'or.

Filles de Jupiter ! les rois, les peuples meurent ;
La Mort promène au loin ses étendards flottans :
Tout passe, tout s'éteint..... ; mais vos lyres demeurent
Belles des outrages du tems.

Des siècles et du monde, avec vous je m'empare :
Je vois Rome puissante, et son peuple-héros ;
Je vois Smyrne et l'Aveugle, et le bouillant Pindare
Qui soulève ses vastes flots.

Ici, c'est le Pénée, aux séduisantes rives ;
C'est Tibur, Lucrétile, et de rians vallons,
Et le joyeux Silène, et les Nymphes craintives
Prêtant l'oreille à ses chansons.

Muses, lorsqu'en mon sein s'éveille votre flamme,
Rapide conquérant de l'immense univers,
Je suis partout, partout je respire ; et mon ame
S'égare en mille objets divers.

Je suis, près du torrent, la rose solitaire
Qui balance sa tige au souffle matinal ;
Ou le jeune Zéphyr qui vient avec mystère
Ouvrir le bouton virginal.

Aigle au rapide essor, sur son char magnifique,
Fixant sur le Soleil un œil audacieux :
J'aspire ses rayons.... ; et ma voix prophétique
Dévoile les secrets des Dieux.

Mais soudain, dieu moi-même, et déguisant ma gloire,
J'aime, j'aime, ô Sidon, la fille de tes rois :
Europe avec amour baise mon front d'ivoire,
Et nous fuyons aux bords crétois.

Tantôt le lis naissant brille sur mon plumage :
Beau cygne, je m'élève au milieu des roseaux ;
De mon col argenté l'éblouissante image
Glisse sur le cristal des eaux.

Des pêcheurs m'ont ravi loin des yeux de ma mère ;
Peut-être de Vénus j'eusse été les amours !
Maintenant je languis sur cette onde étrangère,
Accablé du poids de mes jours.

Je ne chanterai pas mes adieux à la vie :
Jusqu'au suprême instant du Ciel abandonné,
Je rêve le Méandre et la douce patrie,
Comme un proscrit infortuné.

Par F. Durand, de Marseille.

LETTRES CHAMPENOISES.

SEIZIÈME LETTRE.

Je vous trouve bien heureuse, Madame, de ne pas habiter notre capitale; vous n'êtes tout au plus obligée qu'à lire de tems à autre les savantes dissertations de nos publicistes à la semaine; tandis que nous autres, placés au centre des lumières et des déclamations, nous ne pouvons échapper à la plus mince brochure de Corréard, ni à la phrase la plus insignifiante sortie de la bouche d'un de nos six cents orateurs de tribune; nous sommes enfin cloués au gouvernement représentatif. On en mourrait d'ennui sans les insurrections que nos libéraux organisent après dîner sur les places publiques, et sans les crimes célèbres que les

journaux nous rapportent tous les matins : cela jette au moins un peu de variété dans la vie. Mais ce que vous ne croirez peut-être pas, Madame, d'une nation aussi parlante et dissertante que la nôtre, c'est que nous périssons par l'ignorance, et que, depuis six ans que le gouvernement représentatif, ou pour mieux dire mixte, a été installé parmi nous, il n'est pas encore connu, et que tout au monde a été fait pour en dénaturer l'essence. Il est vrai que je m'en doutais un peu ; mais je repoussais cette pensée comme téméraire, anti-nationale, et presque même comme féodale. Bref, je n'aurais jamais osé dire tout haut et tout seul ce qu'il m'en semblait ; mais voilà qu'un homme blanchi dans les affaires vient à mon secours, et établit sans réplique que nous avons pris au rebours le gouvernement représentatif. Il démontre enfin, clair comme *le jour*, que, nonobstant l'ordonnance du 5 septembre, qui a tout régénéré et perfectionné en France, nos orateurs sont de grands enfans, y compris ceux de la gauche : ce qui prouverait que depuis 1789 beaucoup d'entre eux n'ont pas vieilli ; plus heureux que

le cheval de la Fayette, dont la jeunesse n'a pu survivre à la glorieuse constitution de 1791. M. de Vaublanc, car telle est mon autorité, M. de Vaublanc commence d'abord par examiner si les Français ont l'esprit des institutions qu'ils réclament. La révolution, et, il faut le dire, la restauration elle-même, prouvent le contraire.

Remarquez d'abord, Madame, que partout où le gouvernement représentatif est établi ailleurs que sur du papier, la nation, comme les chambres, doit être divisée en deux *partis* bien distincts : celui du trône et de ses prérogatives, et celui de l'opposition. Lisez les lettres que Voltaire a écrites dans sa jeunesse sur l'Angleterre. Sans doute elles sont fort superficielles; eh bien, vous y verrez pourtant qu'il avait observé comme fait ce que j'établis comme principe. En France, au contraire, on s'effraie du mot *parti*, et je me rappelle fort bien avoir entendu, pendant la session de 1816, M. Lainé tancer vertement un membre de la droite (1), parce qu'il avait parlé des honorables amis avec lesquels il votait d'ordinaire. « Cette

(1) M. Feuillant.

expression, s'écria M. Lainé, donnerait à entendre qu'il y a *deux partis* dans la chambre, tandis qu'elle est toute réunie dans un seul, qui ne respire que l'amour du roi. » Voilà, Madame, où mène l'ignorance politique : à de grosses erreurs habillées de grands mots.

La chambre, divisée en deux *partis* parfaitement distincts, on ne connaît pas de ventre, autrement dit, de centre, véritable fléau de tout gouvernement représentatif. La majorité est éclatante ; on n'a pas besoin de l'aller chercher : elle se proclame elle-même. Les ministres n'ont pas la peine de la faire pour la défaire ensuite ; et ils restent sans cesse les membres les plus *influens* de cette même majorité.

Mais admirez, Madame, notre malheur ; alors que les ministres ne songeraient pas à former un *parti* du centre, il naîtrait même du caractère national ; car les Français, si intrépides sur les champs de bataille, sont pusillanimes dans les assemblées délibératives. Ils s'empressent donc de former un *tiers parti* où, sous couleur de modération, ils évitent de heurter le péril. Ce parti des

trembleurs forme une masse considérable qui, se portant un jour à la droite, le lendemain à la gauche, les dépouille alternativement de leur force, et rend la majorité, qui doit être *fixe*, si éternellement *flottante* qu'il est impossible que la véritable opinion publique puisse se grouper autour. Aussi tout devient faiblesse, incertitude, et le gouvernement s'écroule au milieu de l'indifférence, on en a trop pitié pour lui accorder mépris. Exterminez au contraire ce *centre odieux* (1), il n'y aura plus que deux partis extrêmes, par conséquent forts : placés entre eux deux, les ministres du roi seront contraints de se mettre à la tête des royalistes; ils en recevront alors vigueur et énergie. D'un autre côté, l'administration, qu'il ne faut pas confondre avec le gouvernement, l'administration sera peuplée de royalistes : je vois partout unité d'action et de dévouement.

Gouverner, comme l'observe avec beaucoup de justesse M. de Vaublanc, gouver-

(1) Il n'y a eu cette session que deux partis dans la chambre : *la droite* et *la gauche*; c'est ce qui a sauvé le gouvernement.

ner est un art; et comme dans tous les arts le succès dépend très-souvent d'une seule idée, il n'en est pas là comme des sciences qui se composent d'une multitude de détails. Malheureusement une idée principale ne peut jamais maîtriser les assemblées délibératives en France : elles vont toujours se perdre dans la minutie des détails. La même disposition qui rend les Français incapables de s'attacher à une idée principale ne leur permet pas non plus de choisir des chefs, de telle sorte que chaque *force* demeure isolée : d'un autre côté, il n'est pas de si mince député arrivant de son *endroit*, qui ne veuille occuper la tribune; et comme il ne s'agit pour cela que de savoir lire, nous avons plus d'orateurs dans nos chambres que de victoires dans nos Almanachs (1). Il résulte de ces lectures somnifères qu'il n'y a aucun concert entre les députés du même parti : on les voit même quelquefois se combattre. Tout autrement se passent les choses en Angleterre : cinq ou six orateurs prennent la parole, soit pour soutenir, soit pour at-

(1) On a publié dernièrement un Almanach intitulé : *Trois Victoires par jour.*

taquer le projet des ministres ; le reste vote silencieusement et d'accord. Un autre avantage de cette économie de paroles, c'est que deux chefs prédominant, les ministres s'adressent alors à eux pour avoir la pensée tout entière de leur parti ; mais où est la possibilité d'entrer en communication avec cinquante ou soixante orateurs ? Où sont leurs chefs ? Pourquoi aussi, demande M. de Vaublanc, ne pas adopter un usage que la nature des choses, et peut-être le besoin de s'entendre, ont introduit dans la chambre des communes en Angleterre ? Elle se forme en comité général pour discuter les lois ; l'*orateur* qui la préside quitte le fauteuil, on ne tient aucun procès-verbal, on ne prend aucune note. Ce n'est qu'un entretien qui éclaire la chambre, lui apprend à connaître ses membres individuellement et le vœu des *partis*. Là, des objets importans sont discutés, élaborés plusieurs années de suite avant d'être présentés en forme de loi. Cet usage fut proposé chez nous en 1792 ; mais il fut violemment repoussé par les factieux, qui craignaient que par ce moyen si simple la droite et le centre ne s'entendissent.

Telle est, Madame, l'analyse exacte de la brochure publiée par M. de Vaublanc, et qui a pour titre : *Du Gouvernement représentatif en France* (1). L'auteur a été membre de nos assemblées publiques, préfet et ministre; dans ces diverses positions, il a vu juste et loin : aussi j'ose dire que le petit nombre de pages qu'il vient de livrer à la méditation des bons esprits les fera plus réfléchir que cent de ces immortels discours où M. Royer-Collard entrait dans toutes les entrailles de la discussion, et feu le petit Guizot dans toutes les profondeurs de la question. Ici, tout est vrai, positif et de bon sens : c'est enfin le travail d'un homme d'état; et cette brochure, malgré sa briéveté, fera honneur à M. de Vaublanc. Au reste, on ne saurait trop le répéter : pour gouverner les hommes, il faut caractère et bon sens; hors de là, on disserte, on fait de l'esprit, des doctrines, en d'autres termes des sottises.

Contraint pendant plusieurs années de rendre compte de l'éternel *parlage* des

(1) A Paris, chez le Normant, rue de Seine, n° 8; et chez Pillet aîné.

membres de la chambre des députés, j'ai réfléchi de bien meilleure heure que je ne l'aurais fait sur le gouvernement mixte que nous appelons *représentatif*, et j'ai été effrayé de tout ce qui nous manquait, à part le caractère, pour jouir de cette sorte de gouvernement dans toute sa plénitude ; la révolution, selon moi, l'a dévoré pour longtems. En effet, que nous a-t-elle laissé? Quelques noms illustres qui tombent tous les jours, vaincus par la misère. Il n'en a pas été de même chez nos voisins : la révolution anglaise, en faisant monter un Stuart sur l'échafaud, n'a pas détruit l'aristocratie, source vitale du gouvernement mixte. La chambre des pairs a survécu; et au retour de Charles II, elle s'est retrouvée riche et puissante. La révolution anglaise, enfin, n'a pas détrôné Dieu, ruiné de fond en comble le clergé, anéanti les corporations, ni divisé à l'infini les propriétés. En France, au contraire, tous les genres de désastres ont été accomplis, et il n'est plus resté que ruines qu'il faut rassembler en toute hâte, si nous voulons posséder le gouvernement mixte avec tous ses avantages. Après une œuvre

aussi pénible pour l'orgueil de la perfectibilité française, Dieu nous enverra peut-être tout ce qui nous manquera encore ; je le souhaite. En attendant, il faut nous consoler en pensant que les Anglais, si libres aujourd'hui, ont vu leur grandeur commencer sous Cromwel, qui n'était guère plus libéral qu'un membre de la gauche sûr de son fait ; que, sous le règne despotique d'Elisabeth, les destinées anglaises ont fait l'envie de l'Europe entière. Enfin, nous autres, si *indépendans* au dix-neuvième siècle, n'avons-nous pas obéi, sans sourciller, au *tyran* Louis XIV ? et vive Dieu ! les choses n'en allaient pas plus mal. SAINT-PROSPER.

LE CHATEAU DE BORGIA.

Je vous ai promis, Madame, de vous raconter des effets merveilleux et terribles d'une imagination trop ardente, et j'entre sur-le-champ en matière. Toutefois rappelez-vous bien, ainsi que je vous l'ai dit dans ma première Lettre, que ce n'est point ici un conte fait à plaisir ; le dénouement, je le sais, paraît incroyable, mais *c'est un fait ;*

et ce fait m'a été attesté par des gens dignes de foi.

Deux jeunes artistes, unis dès l'enfance par l'amitié la plus tendre, parcouraient l'Italie pour s'instruire, l'un en qualité de peintre, et l'autre comme amant passionné de la poésie. Un jour ils s'étaient arrêtés dans la chaumière d'un paysan, dans les Apennins : après avoir pris quelques rafraîchissemens, ils allaient se remettre en route, lorsque Valentin (c'est ainsi que je nommerai le poète) s'avisa de demander s'il n'y avait rien dans les environs qui fût digne de l'attention des voyageurs. « Messeigneurs, répondit le paysan, vous ne trouverez dans ces contrées que des bois, des rochers et des précipices ; tels que vous en avez vus en venant ici. Excepté quelques cabanes de bergers, je ne sache pas qu'il y ait, à trois milles à la ronde, d'autre édifice que le château d'*el signor Borgia*. — Borgia ! le château de Borgia ? s'écria Valentin avec joie. Ah ! mon ami, je ne quitte pas ce pays sans avoir vu le château de Borgia ; ce nom fameux dans l'histoire d'Italie réveille une foule de souvenirs. De quel

côté le trouverons-nous? — Il est impossible que vous y alliez sans guide; mais si vous voulez, mon fils Antonio vous y conduira».

Valentin accepta la proposition avec joie. Armés de fusils et de couteaux de chasse, et accompagnés du jeune Antonio, ils se mirent en route sur-le-champ: après avoir marché pendant deux heures à travers des chemins épouvantables, ils arrivèrent enfin au fameux château d'*el signor Borgia*. Il était situé au milieu des bois; les environs étaient incultes et sauvages. Le château lui-même offrait un aspect hideux: il était en ruines; seulement une partie de l'aile droite paraissait encore habitable. Après avoir franchi un pont-levis à moitié pourri de vétusté, ils entrèrent dans une cour spacieuse, remplie de décombres; dans un coin, ils virent une espèce de jardin où croissaient quelques plantes potagères, sans doute pour la subsistance du concierge de cet antique manoir.

Ce concierge ne tarda pas à paraître; c'était un grand homme sec, bruni par les rayons du soleil; son visage décharné portait plutôt l'empreinte du malheur que celle

de la misère. Malgré son air sévère, il reçut assez civilement nos deux artistes voyageurs, et leur accorda sans la moindre difficulté la permission de visiter le château jusque dans ses moindres détails. Il fallait être vraiment comme Valentin, sous l'enthousiasme magique d'un nom fameux dans l'histoire, pour se livrer seulement une demi-heure à une semblable visite, et pour avoir la patience d'interroger des ruines qui ne répondaient pas à l'attente de l'investigateur.

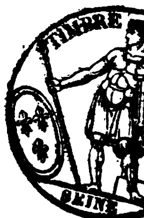
Robert (c'était le nom du peintre), qui ne suivait son ami que par complaisance, lui avait déjà fait plusieurs fois l'observation que le soleil allait disparaître, et qu'il y aurait trop de danger à parcourir de nuit le chemin affreux qui conduisait à la cabane où ils avaient laissé leur voiture. C'était aussi l'avis de leur guide; mais Valentin, qui ne voulait pas quitter le château sans en avoir visité la partie habitable, proposa à Robert de renvoyer leur guide, et de demander au concierge l'hospitalité pour une nuit. Ce projet n'était pas trop du goût de Robert; mais habitué à céder aux moindres désirs de son ami, il finit par se rendre : Antonio

fut renvoyé et invité à venir les reprendre le lendemain dans la matinée.

Ils allèrent donc trouver le concierge, et lui firent leur demande, ne s'imaginant pas qu'elle pût souffrir la moindre difficulté; mais ils furent bien surpris, lorsque le concierge, après avoir gardé quelque tems le silence, et les ayant tour-à-tour examinés avec un regard perçant, leur déclara enfin qu'il ne consentirait à leur donner un gîte dans le château qu'à condition qu'ils lui livreraient leurs armes jusqu'au moment de leur départ. Les deux amis se regardèrent; cette proposition leur inspirait un effroi involontaire. Ils hésitaient à se livrer sans armes à la merci d'un homme dont la haute stature et l'air farouche leur inspiraient une juste méfiance; cependant il n'était plus tems de s'en dédire : leur guide était déjà bien loin, il commençait à faire nuit, ils ne pouvaient s'engager seuls, à travers mille précipices, dans une route où ils risquaient de périr ou de s'égarer; le plus sûr était encore de rester. Ils remirent donc leurs fusils et leurs couteaux de chasse au concierge qui, les ayant enfermés dans une ar-

moire, leur dit d'un ton froid : « Je vous les rendrai demain. »

Ensuite il les conduisit dans la chambre qu'il leur destinait ; c'était une grande pièce froide et humide, et qui ne paraissait pas avoir été habitée depuis plusieurs siècles. Après avoir déposé une lampe allumée sur la cheminée, le concierge leur souhaita une bonne nuit, se retira, et les enferma à double tour. Prévenus contre lui comme ils l'étaient déjà, cette précaution ne pouvait qu'ajouter aux soupçons de nos jeunes artistes ; ils commençaient à se croire dans un coupe-gorge, dans un repaire de brigands dont le concierge était le chef. Cependant après s'être mutuellement communiqué leurs craintes, ils réfléchirent qu'elles pouvaient bien être chimériques, et que le concierge, ce qui était le plus probable, ne les avait désarmés que pour sa propre sûreté. Ils finirent par adopter cette idée ; et comme ils étaient fatigués, ils examinèrent le lit où ils devaient se coucher ; mais il était si vieux, si mal-propre, si dégoûtant, que malgré leur lassitude ils ne purent se décider à en faire usage. Il y avait une pro-



vision de bois dans le coin de la cheminée; ils allumèrent un grand feu, se mirent chacun dans un vieux fauteuil, et résolurent de passer ainsi la nuit.

Tout-à-coup Valentin fit un cri de joie. « Quel bonheur! dit-il à Robert étonné, notre vieux Cerbère nous croit sans armes, il n'a pas pensé à mes deux pistolets que j'avais mis à tout hasard dans la poche de ma redingote; ils sont excellens, chargés à balle, bien amorcés, regarde. Ainsi nous pouvons être tranquilles; s'il vient quelque brigand, il trouvera à qui parler. — C'est très-bien, dit Robert en bâillant; dormons. — Il ne serait pas prudent de dormir tous les deux en même tems; mais puisque tu n'y peux plus tenir, je vais veiller le plus long-tems que je pourrai; mais je t'avertis que si le sommeil me gagne, je t'éveillerai, et tu feras sentinelle à ton tour pendant que je dormirai. » Ce point convenu, Robert ne tarda pas à s'endormir. Quant à Valentin, dont l'imagination ardente n'était jamais oisive, il se livra sans réserve aux réflexions lugubres et mélancoliques que lui inspiraient naturellement le profond silence qui régnait

autour de lui et le lieu où il se trouvait.

Un vieux château dans les Apennins lui rappela *les Mystères d'Udolphe*; il repassa dans son esprit toutes les terreurs qu'Anne Radcliffe lui avait fait éprouver. Puis le nom de *Borgia* lui retraça tous les crimes de ce César qui de sa propre main avait égorgé le ministre de ses cruautés. Pendant que l'histoire et le roman occupaient ainsi son esprit et le remplissaient de terreurs involontaires, il lui sembla tout-à-coup que la cheminée reculait devant lui. Surpris, il regarde attentivement, et bientôt il n'en peut plus douter. La cheminée et le mur dans lequel elle est s'éloignent lentement, semblables à ces figures lumineuses que la fantasmagorie éloigne aux yeux des spectateurs, qui bientôt ne sont plus qu'un point, et finissent par disparaître entièrement.

Au lieu de la chambre mal-propre où il était, Valentin se trouve à l'entrée d'une salle immense, éclairée par des milliers de bougies, de lustres magnifiques et de girandoles. Une vaste table est préparée pour un festin somptueux; il y voit briller tout ce que le luxe a de plus raffiné. Deux portes

latérales s'ouvrent, et de chaque côté il voit entrer une foule de princes, de cardinaux revêtus de la pourpre, et plusieurs dames dans la toilette la plus recherchée et la plus éblouissante. Tout ce monde se range en silence, et sur deux files; on semble attendre quelqu'un d'un rang encore plus élevé. En effet, un personnage d'une haute stature s'avance par la porte du milieu; il est également revêtu de la pourpre romaine, et la triple couronne brille sur sa tête. Mais quel est l'étonnement de Valentin en reconnaissant dans ce personnage couronné le vieux concierge du château! C'est lui, c'est bien lui; il n'en peut douter. A son entrée, le bruit éclatant des timbales et des trompettes se fait entendre, et les voûtes retentissent long-tems des cris mille fois répétés : *Vive Borgia! vive le vertueux Borgia!* Celui-ci salue d'un air de dédain à droite et à gauche, et sans s'arrêter il traverse cette foule de courtisans, et s'avance vers Valentin, qui se lève à son approche, et le regarde d'un air d'étonnement et d'effroi. « Jeune étranger, lui dit Borgia en le prenant par la main et le conduisant au milieu de l'as-

semblée, je lis dans ton ame; j'y vois l'étonnement que produit l'apparition d'un homme que tu crois mort depuis des siècles, et l'horreur que t'inspire le souvenir de ses crimes. Oui, Borgia fut coupable et l'éternelle justice le condamne à vivre et mourir tous les jours ; mais si je fus criminel, furent-ils innocens tous ces vils courtisans que tu vois, et qui par leurs conseils et leurs flatteries ont corrompu mon cœur et augmenté le penchant que j'avais pour faire le mal? Regarde-les attentivement, tu vas les voir dans leur affreuse nudité. »

Valentin, stupéfait, n'avait pas la force d'ouvrir la bouche. Borgia fit un signe, et l'imagination peut à peine concevoir le spectacle épouvantable qui s'offrit aux yeux du jeune poète. D'abord tous les vêtemens des courtisans disparurent comme par enchantement, il les vit nus; leur peau devint sensiblement pâle et livide, puis elle se détacha par lambeaux avec leur chair, et bientôt cette assemblée, naguère si brillante, n'offrit plus aux regards épouvantés de Valentin qu'une collection de hideux squelettes animés, dont les mouvemens faisaient

un cliquetis effrayant et impossible à décrire. Borgia seul avait conservé son premier état. « Les vois-tu? dit-il à Valentin; cette métamorphose leur cause des douleurs inexprimables; elle se renouvellera pendant des siècles, jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un qui répande mon sang. Mais comme je jouis de leurs tourmens, j'ai bien soin de désarmer le peu de personnes qui de tems à autre viennent passer la nuit dans ce château. »

Ces derniers mots augmentèrent l'horreur de Valentin; il lui sembla que le ciel lui commandait de purger la terre du féroce Borgia; il ne put résister au désir de délivrer ses complices en l'immolant lui-même. Il met, sans faire de bruit, la main dans la poche de sa redingote, arme un de ses pistolets; puis glissant sa main doucement et avec précaution entre sa redingote et son gilet, il passe l'arme insensiblement sous son bras gauche; et sentant que le bout de son pistolet touchait le flanc de Borgia, il lâche la détente, et le coup part. Au bruit de l'explosion, Borgia, les hideux squelettes, la salle magnifique, tout disparaît; Va-

lentin se retrouve devant la cheminée, qui est revenue à sa place. Il croit avoir rêvé; mais non, il tient encore son pistolet à la main, et l'odeur de la poudre le suffoque. Surpris, il s'élance de son fauteuil, regarde autour de lui; mais, ô spectacle de douleur et d'effroi! il a fait sauter la cervelle de son ami, de son cher Robert! Tout ce qu'il a vu n'était qu'un jeu de son imagination; son malheur seul est une réalité! . . . .

. . . .

Le malheureux Valentin, après avoir langui pendant plus de six mois dans les cachots, a enfin été absous et rendu à sa famille désolée; mais en recouvrant sa liberté, il a perdu sa raison : il a toujours devant les yeux le corps sanglant de son ami; il ne cesse de faire des imprécations contre Borgia. On l'a confié aux soins d'un de nos plus habiles médecins; jusqu'ici rien ne fait encore espérer sa guérison. C. J. R.

L'Angleterre en 1688 *et la France en* 1820. par M. L. de S. Brochure in-8°. — A Paris, chez Pillet aîné, rue Christine, n° 5.

Vous le savez, Madame, nos fameux pu-

blicistes ne nous parlent qu'avec la plus haute admiration de l'Angleterre; ils ont toujours leur lunette braquée sur cette île qui, s'il faut les en croire, est la terre classique de la liberté. Tant qu'ils se sont bornés à vouloir transplanter ici leurs coutumes parlementaires, tant qu'ils se sont bornés à donner, à l'instar des chambres haute et basse de l'Angleterre, le titre d'*honorable* aux députés et de *noble* aux pairs, on a pu se borner à rire de cette puérile imitation; mais ils ne s'en sont pas tenus là : ils ont voulu aller plus loin, ils ont insinué que la France ne serait libre et heureuse que lorsqu'elle aurait fait sa révolution à l'instar de la révolution d'Angleterre en 1688, c'est-à-dire que lorsque la race des Bourbons serait expulsée, comme le fut celle des Stuarts. C'est pour répondre à de pareilles insinuations que M. le chevalier de S. a composé la brochure dont il est ici question : cet ouvrage est d'un homme judicieux, instruit, et qui connaît à fond les questions dont il s'occupe : il fait voir la différence qu'il y a entre la position de l'Angleterre en 1688 et celle de la France en 1820. C'est dans les

faits mêmes qu'il puise ses preuves ; ce sont là des preuves sans réplique ; car je vous l'ai déjà dit, Madame, il n'y a rien d'entêté comme les faits. Cependant M. de S. veut bien se placer dans cette effroyable hypothèse que, lorsque la maison de Bourbon fut replacée sur le trône de France en 1814, il se forma entre les meurtriers de Louis XVI, leurs complices et leurs adeptes, un pacte secret dont le but faiblement déguisé était une seconde expulsion de cette famille et le rétablissement de cette république qui avait servi de jouet à Bonaparte. Qu'en résulterait-il? les révolutionnaires seront-ils à même de pouvoir faire agir une arme aussi puissante que celle qui vint s'offrir naturellement aux Wighs? Pour oser demander un bill de *limitation*, un bill d'*exclusion*, où est cette différence de cultes, ce fanatisme religieux qui, au nom du ciel même, brise tous les liens de la nature et foule aux pieds toutes les lois humaines? Le duc d'York, déclaré *papiste*, pouvait être frappé d'anathême par les anglicans alarmés pour la religion dominante ; mais qu'importe, dans ce siècle, la croyance d'un prince à des

hommes qui font profession d'incrédulité?

Mais M. le chevalier de S. veut bien ne pas s'arrêter à ces objections, et pousser la supposition aussi loin qu'elle peut aller; il admet qu'un nouveau maître s'est assis sur le trône. Que lui demanderez-vous? s'écrie-t-il. Est-il un de ces droits si justement vantés, que ne reconnaisse, que ne vous assure à jamais, la charte qui vous a été librement donnée par un Bourbon? Avez-vous un vœu légitime à former qui ne soit déjà prévenu par cette charte tutélaire? Et quand c'est un prince né au milieu de vous, quand c'est le fils des rois de vos pères, qui vous a fait tous ces biens, vous les rejèteriez pour aller les mendier d'une main étrangère?

Et vous vous dites Français! Ah! si vous l'êtes, comment pouvez-vous, sans frémir d'une généreuse indignation, envisager le jour où vous cesseriez de voir sur le trône de Clovis d'autres princes que des rejetons de cette famille si anciennement, si éminemment française, que, par un privilége unique, elle jouit de l'honneur insigne de s'appeler *la maison de France*?

Je vous engage, Madame, à lire cette pe-

tite brochure ; elle est d'un homme qui connaît à fond l'histoire d'Angleterre et l'histoire de notre révolution.

PROMENADE

AU CIMETIÈRE DU P. LACHAISE.

On a dit que

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Aussi voyez comme nous passons rapidement du sublime au ridicule, du repos à l'agitation. Jadis on eût été effrayé de ces symptômes extraordinaires ; de nos jours rien n'est plus naturel : nos yeux s'habituent à ces changemens singuliers comme nos corps se font au passage du chaud au froid. Nous nous occupons peu de l'avenir : le présent est à nous, et nous cherchons à le sauver de la *monotonie*.

Ce préambule était indispensable, Madame, pour justifier cet article dont le titre doit vous sembler bien noir. J'ai pensé que pour le rendre supportable je devais m'appuyer sur de bonnes autorités ; et vous ne récuserez pas sans doute celles que je viens

de vous présenter : le *goût* et la *bizarrerie* du siècle.

Dimanche dernier, en m'acheminant vers le cimetière du *P. Lachaise*, le tems était magnifique ; et quoique le trajet m'eût un peu fatigué, je n'hésitai pas un moment à pénétrer dans ce champ du repos. En entrant, le génie eut mon premier hommage, et je dirigeai mes pas vers le tombeau de Delille. A la vue de cette humble sépulture, mon cœur fut brisé ; et me prosternant devant l'urne funéraire du chantre des *Jardins*, j'ai pleuré délicieusement. Je dis délicieusement ; car en effet rien n'élève plus l'ame, ne la remue plus agréablement que l'aspect du tombeau d'un grand homme : les pleurs qui coulent alors des yeux sont des pleurs de satisfaction. Dans la vivacité de mon émotion, j'ai adressé au Virgile français les vers suivans :

Celui qui dort ici connut peu de rivaux :
De la nature interprète fidèle,
Delille, en ses brillans tableaux,
Fut magnifique et varié comme elle.

En face des cendres de Delille sont déposées celles de Grétry ; et vingt pas plus

loin reposent celles de Méhul. Si l'on passe derrière le tombeau de Delille, on trouve dans la même enceinte un monument très-simple, élevé à la mémoire d'un écrivain aimable, dont la muse n'a pas toujours été chaste, il est vrai; mais qui par la vivacité et les agrémens de son style s'est acquis une grande célébrité : je veux parler du chevalier de Boufflers. On lit sur son tombeau :

L'honneur des chevaliers, la fleur des troubadours.

DELILLE.

Et plus haut, ces paroles de Boufflers lui-même :

Mes amis, figurez-vous que je dors.

En général, ces sortes d'inscriptions frappent plus que la pompe des vers ou que le fatras de l'érudition.

Je me suis arraché à ces illustres morts, et j'ai visité successivement les lieux où sont ensevelis d'autres Français célèbres : Molière, La Fontaine, Masséna; le faste et la richesse ont présidé à l'érection du tombeau du vainqueur de Sowarow. C'est un obélisque de marbre blanc de quarante pieds d'élévation à peu près, et dont les bas-reliefs

représentent des trophées d'armes ; du reste aucun nom n'y est gravé : seulement on a reproduit avec assez de bonheur les traits du guerrier sur la face du monument qui regarde Paris. Ainsi les anciens plaçaient à l'entrée de leurs villes la tombe des héros.

Les monumens consacrés à Molière et à La Fontaine sont d'un style convenable : une seule chose m'a choqué dans cet hommage rendu à deux beaux génies, c'est de les voir honorés dans une langue qui n'était pas la leur ; mais qu'y faire ? Nous avons une Académie des inscriptions ; il faut bien qu'elle donne de tems en tems quelque signe de vie.

Fatigué par la chaleur du jour et plus encore peut-être par les émotions que me causaient les tableaux que j'avais sous les yeux, je m'éloignais à pas lents, lorsqu'un jeune homme, la pâleur sur le front, s'échappe tout-à-coup de derrière le cercueil d'un enfant, et disparaît bientôt à travers les tombes et les cyprès. Poussé par la curiosité, je m'approche du lieu que vient de quitter cet infortuné ; j'écarte quelques branches de l'arbre funèbre, et soudain les vers suivans, écrits sur une feuille de papier attachée au

cercueil, viennent s'offrir à moi, comme pour me donner l'explication d'une douleur qui m'intéressait vivement : . . . .

A mon inconsolable épouse, sur la mort de notre Eugénie.

Sèche tes pleurs, ô mon aimable amie !
De tes regrets suspends enfin le cours....
Veux-tu dans les chagrins consumer tes beaux jours?....
Rien ne peut-il te faire aimer la vie ?
O ma Zelmis, rends la paix à ton cœur ;
Bannis la tristesse mortelle !
Dieu ne veut pas d'excès dans la douleur :
La vertu seule a droit d'être éternelle.
Tes maux sont grands ; mais pour les adoucir
Le ciel te laisse un fils, un époux qui t'adore....
O ma Zelmis, pourquoi veux-tu mourir,
Quand tu peux être heureuse encore ?
Ce n'est pas qu'insensible à tes malheurs cuisans
J'exige de ton ame un entier sacrifice ;
Pourrais-je t'imposer cet horrible supplice,
Quand moi-même, accablé du coup que tu ressens,
Je fais des efforts impuissans
Pour essuyer les pleurs qui baignent mon visage?....
Pleurons, mais en chrétien. De Job triste et soumis
Ayons la foi ; s'il se peut, le courage.
Comme nous, privé de ses fils,
Il les pleura ; mais en héros, en sage.
Tant de maux l'ébranlèrent peu ;
Il bénit le Seigneur et ses ordres sévères....
O ma Zelmis, voilà le modèle des pères :
Job aima ses enfans, mais bien moins que son Dieu.

La lecture de ces vers dictés par la douleur paternelle fit sur mon cœur une impression profonde.... Hélas! et moi aussi j'ai perdu une fille chérie!....

Enfin, après deux heures de sensations tour-à-tour pénibles et douces, je me suis retiré, l'ame pleine d'une religieuse mélancolie, et en me promettant de revenir souvent dans ce dernier asile de l'homme pour y recueillir des pensées fortes et généreuses.

ESTRÉES BÉARNÉSES.

EN TA L'AN 1820 (1).

Vous étonnerez-vous, Madame, de l'envoi que je vous fais? c'est un recueil de poésies béarnaises, dont quelques-unes rappellent la naïveté de ces vieux troubadours qui prirent naissance, comme vous savez, dans les provinces méridionales de la France, et se répandirent de là dans toutes les cours de l'Europe. Leur ancien langage s'est peut-être un peu corrompu. Un savant de l'Institut a démontré qu'il ne s'était conservé que dans la province du Languedoc,

(1) A Pau, de l'imprimerie de Vignancour.

qui fut le véritable berceau de ces aimables chanteurs. Il me serait peut-être aussi facile de prouver que la province du Béarn dispute cet honneur avec avantage. Mais pourquoi faire étalage d'érudition au sujet de quelques romances? Je me contente de vous les envoyer; et si vous les trouvez jolies, les Béarnais à qui je ferai connaître votre suffrage, se tiendront pour vainqueurs dans cette dispute.



Toutefois il est bon que vous sachiez que ces chansons véritablement populaires, et transmises par une tradition fort ancienne aux habitans actuels du Béarn, sont chantées avec la même expression et le même charme par la noble châtelaine et la pastourelle des montagnes. Il en est une surtout qui a acquis ce privilége à un degré particulier. Elle est comme le chant national des Béarnais, quoiqu'elle n'exprime que des sentimens tendres. Lavigne lui a donné de la célébrité depuis qu'il l'a chantée avec tant de succès sur plusieurs théâtres. C'est celle qui commence par ce couplet :

La haüt sur la mountagne, û pastou
Malhurous,

Ségut aü pè d'û haü, négat de plous,
Sounyabe aü cambiamen de ses amous.

dont voici la traduction :

Là haut sur la montagne un pasteur malheureux,
Assis au pied d'un hêtre, noyé de pleurs,
Songeait au changement de ses amours.

Toute cette romance respire une mélancolie touchante: la poésie a un charme de naïveté qu'il serait impossible de faire passer dans notre langue française, et qui rappelle le ton délicat et amoureux des idylles des anciens.

Je m'étais proposé de vous envoyer une imitation de quelques romances de ce petit recueil; mais je me suis aperçu que la simplicité originale qui en fait le mérite disparaît entièrement dans les vers français, même dans ceux qui ne seraient qu'une traduction littérale. Vous pourrez vous en convaincre par la comparaison des stances françaises que je joins à ma lettre, avec la petite romance béarnaise dont elles sont une imitation, mais dont elles sont loin de reproduire la grace et la naïveté.

Sur les bords d'une onde claire,
Un berger, noyé de pleurs,

Suivait sa jeune bergère
Tout en chantant ses douleurs.

Pourquoi te rire, *tigresse*,
De mes souhaits, de mes cris ?
Quand paieras-tu ma tendresse?
Quand finiront tes mépris ?

La bergère ne l'écoute,
Elle sautille en riant;
Mais tout-à-coup sur sa route
Elle trouve un lieu glissant.

Son amant se précipite;
Elle se lève à moitié,
Mais sans essayer la fuite.....
Une épine est dans son pied.

Le berger tombe auprès d'elle,
Et sur le tendre gazon
Tire l'épine cruelle
Qui blesse son pied mignon.

Pour se payer il l'embrasse;
Il le fit si tendrement
Qu'elle ne fut point de glace....
Il fut payé doublement.

Voilà, Madame, une des chansons dont les bergers des Pyrénées égayent leurs paisibles chaumières, et qu'on leur entend chanter au haut des montagnes tout en conduisant leurs troupeaux. Elle est charmante dans la langue originale; elle est sans mérite dans la

traduction. Toutefois on peut y voir encore qu'un peuple entier qui exprime dans ses chants des idées aussi simples, et qui prend goût à des récits aussi naïfs, est un peuple privilégié, et qu'il justifie en quelque sorte les portraits charmans que quelques poètes se sont amusé à faire des bergers et de leurs jeux champêtres; portraits qu'on a quelquefois accusés de n'être point fidèles à la nature. Vous aurez le plaisir de faire vous-même cette observation lorsque vous visiterez les Pyrénées, si toutefois vous n'avez pas renoncé au projet que vous avez formé depuis long-tems de parcourir cette première patrie de notre Henri.

Au surplus, pour revenir à notre recueil de poésies, outre les romances béarnaises, vous y trouverez des anecdotes en vers, des fables, des récits champêtres et une foule de petites pièces qui portent toutes ce caractère piquant qu'on a vainement essayé d'imiter dans les pièces françaises où l'on met en jeu les Gascons. Je cite cette espèce d'épigramme d'un paysan au sujet d'un riche seigneur.

Un seigneur jadis se vantait

Que par la porte ou la fenêtre
Nul voleur chez lui n'entrerait.
Un paysan qui l'écoutait :
« Comment, dit-il, fera le maître ? »

Je pourrais citer encore le trait de ce conseiller au parlement de Pau, qui se vantait d'avoir rendu un jugement qui surprendrait le monde. *Il est donc juste apparemment*, dit l'épigramme. Enfin, Madame, lisez les pièces où l'on a mis en vers quelques bons mots de Henri IV, et l'origine du mot *ventre saint-gris* qu'on met si souvent dans sa bouche. Ce nom de *Henri IV* est souvent invoqué, et il devait l'être dans le recueil des poésies béarnaises. On lit avec attendrissement l'inscription faite pour la *maisonnette* (*la maïsonette*) où fut nourri ce bon roi. « Cette maison ayant été mise en vente, dit l'éditeur, par suite d'arrangemens de famille, deux des petits-fils de Lassansàa, nourricier de Henri IV, qui servent aujourd'hui dans la garde royale, ont fait toutes sortes de sacrifices pour conserver cette propriété, quoiqu'ils soient loin d'être dans l'aisance, et qu'ils en trouvassent un parti avantageux. » C'est ainsi, Madame, que les

Béarnais sont fidèles même à d'anciens souvenirs. L'inscription dont je vous parlais tout-à-l'heure est consacrée à perpétuer ce noble trait qui rappelle celui du bon villageois qui a voulu de même rester possesseur de la maison où vécut la sainte et valeureuse fille de Domremy.

Mais je m'aperçois que ma lettre est déjà longue. Vous vous plaindrez peut-être que je vous aie parlé avec autant de gravité d'un recueil de poésies écrites dans un langage qui vous est peu connu.

Je vous demanderai, Madame, d'être indulgente, non pour le recueil, mais pour moi; et si vous trouvez les poésies mauvaises, vous ne trouverez pas mauvais que le souvenir d'une langue qui me fut autrefois familière, me les ait fait louer. Au reste si votre jugement doit être sévère, permettez-moi d'essayer de l'adoucir d'avance, en vous mettant sous les yeux une épigramme contre un médecin. Les Béarnais ont quelques-uns de vos goûts : ils respectent la médecine, mais pas toujours ceux qui la font. Ce rapprochement pourrait à la fin vous les faire aimer; c'est les poètes que je veux dire.

Voici l'épigramme :

Ici, sous cette pierre,
Repose le plus grand de tous les médecins,
Qui, de peur d'être sans voisins,
En a peuplé le cimetière.

La poésie pourrait être plus finie ; mais c'est déjà beaucoup si elle est vraie. L.

Quelqu'un voulant faire un compliment à Dussault, traducteur de Juvénal, lui dit : « Je suis d'autant plus persuadé de la fidélité de votre traduction que, dans les endroits où je n'entends pas Juvénal, je ne vous entends pas non plus. »

— On demandait à Massieux ce qu'étaient l'espérance et la jouissance ; voici ses réponses : « L'espérance est le bonheur en fleurs, la jouissance est le bonheur en fruits. »

— On a dit de l'Angleterre qu'il n'y a rien de poli que l'acier, et rien de mûr que les pommes cuites.

— Parmi les bizarreries anglaises on raconte qu'un Anglais se fit couper la seconde jambe, ayant perdu la première, préférant

avoir deux jambes de bois, qu'une paire de jambes *dépareillées*.

— Un voyageur, changeant de chevaux à la poste, dans une ville de province, demanda à un notable : « Combien compte-t-on ici de feux? — Tantôt plus, tantôt moins, répondit notre homme; suivant le froid qu'il fait. »

ÉPIGRAMME.

Pour épigramme Alain et son ami
En grand débat choisirent un arbitre;
A ce lopin chacun avait son titre,
Et nul des deux n'en voulait à demi.
L'ami criait : « J'ai fourni la pensée. »
Et maître Alain : « Moi, je l'ai cadencée. »
Le juge, alors : « Paix! vos droits sont égaux;
Mais fin esprit doit en pareille affaire
Assaisonner les vers. A donc, nigauds,
Hors de céans! l'épigramme est à faire. »

A. C. P. B.

AVIS.

Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui ont souscrit pour deux volumes contenant dix-huit numéros que, pour qu'aucun retard n'ait lieu, il faut que leur renouvellement soit fait dans le courant du mois d'août.

LETTRES CHAMPENOISES.



DIX-SEPTIÈME LETTRE.

AVIS ESSENTIEL.

MM. les abonnés qui ont souscrit pour dix-huit numéros ou deux volumes, et dont l'abonnement expire au mois d'août, sont priés de vouloir bien le faire renouveler, afin de ne point éprouver de retard dans l'envoi de leurs numéros.

Inductions morales et physiologiques. Par M. H. Kératry.

Voici M. Kératry, Madame; ce n'est pas M. Kératry l'orateur, et se précipitant à la tribune pour y développer les plus hautes questions de la politique; ce n'est point M. Kératry le journaliste, improvisant treize articles sur la loi des élections, et ajoutant ses obscurités aux obscurités des doctrinaires; ce n'est point M. Kératry pé-

rorant sur le salon, et discutant les productions de nos artistes : c'est M. Kératry le métaphysicien, s'enfonçant avec un courage héroïque dans les profondeurs de la métaphysique, et spéculant à perte de vue sur l'*être matériel* et *spirituel*, sur le *néant*, sur le *libre arbitre*, sur le *beau*, sur la *vie*, sur la *vertu* et sur l'*immortalité*. Il n'y a pas de question qui ait échappé à ses investigations, et son *omnipotence* s'étend à tout.

Tout auteur est modeste, comme chacun sait ; et M. de Kératry, Madame, l'est à lui seul plus que tous les auteurs ensemble : il commence par s'humilier devant son lecteur, par protester de son insuffisance ; il regarde son entreprise comme une témérité, et le lecteur est tout prêt d'être de son avis ; mais tout-à-coup M. de Kératry se relève : il se dresse sur la pointe des pieds, il grandit, il grandit, et le voilà presque l'égal de la divinité elle-même : c'est du moins lui qui l'affirme ; écoutez-le, Madame :

« Quand nous songeons, dit-il, que cet
» écrit embrasse le ciel et la terre, le tems
» et l'espace, le créateur et la créature, le
» moment présent et les deux éternités qu'il

» réunit à-la-fois, nous sommes tenté de
» nous demander si l'espèce à laquelle nous
» appartenons ne tient pas d'une nature di-
» vine, puisqu'il lui est permis de s'entre-
» tenir de ces choses. »

Vous l'entendez, Madame, c'est M. de Kératry lui-même qui parle ; et vous voyez que, si tout-à-l'heure son humilité s'était prosternée jusqu'à terre, s'il s'était perdu dans la poussière avec les insectes, le voilà maintenant dans les nuages et en corrélation de puissance avec Dieu même.

Mais sans doute vous vous épouvantez à l'aspect de cette série de questions que va traiter le métaphysicien du Finistère, et vous vous imaginez peut-être que je vais vous en présenter l'analyse ; rassurez-vous, Madame : pour analyser il faut comprendre, et j'avoue ici, en toute humilité, qu'il ne m'a pas toujours été donné de saisir les fils impalpables qui unissent entre eux les raisonnemens de l'auteur ; il paraît que je ne suis pas le seul à qui la grâce ait été refusée, car le reproche d'*obscurité*, et c'est lui-même qui le dit, lui avait déjà été adressé au sujet d'un *Traité de l'existence de Dieu et de l'immor-*

talité de l'ame, qu'il a autrefois composé, et qu'il nous invite à lire : ce dont j'ai cru devoir me dispenser. Je ne ferai donc point un crime à M. Kératry de son obscurité, je l'en remercierai même, parce qu'elle m'a dispensé de lire en entier ses *Inductions physiologiques et morales ;* et j'en induis que je ne lirai point les ouvrages qu'il pourrait composer par la suite, n'ayant pas pour l'avenir plus de confiance dans mon intelligence et dans sa lucidité.

Néanmoins, Madame, afin que vous ne vous imaginiez pas que j'aie abandonné la partie sans avoir fait quelques efforts, je veux vous mettre sous les yeux un échantillon de la profondeur de M. Kératry : je tire ma citation du livre intitulé *le Néant;* vous allez voir comme l'auteur est tout plein de son sujet.

« La plus grande altération possible de la matière, dit-il, et sa dispersion indéfinie dans l'absolu de l'espace, étant sa condition rigoureuse, on peut dire qu'elle n'appartient réellement à aucune région d'un abîme incommensurable. Négative dans ses parties, elle n'était susceptible que d'être aperçue

dans son ensemble, ou, pour mieux s'exprimer, dans l'infinité de son contenant; car, appliquée aux divisions imaginaires d'un tout représenté par une seule de ses fractions, elle échappe à la pensée. Or, l'esprit de Dieu, seul habile à embrasser l'immensité de l'espace et l'univers invisible qui y était renfermé, a pu seul concevoir la possibilité de la création : ainsi la matérialité n'a reçu l'être et n'a produit de corps positif, qu'à l'époque précise où un grand moteur l'a fixée dans un espace circonscrit : de ce seul moment elle a vraiment occupé un local, de ce seul moment elle a revêtu les qualités avec lesquelles elle apparaît à nos regards, nous voulons dire l'étendue et l'impénétrabilité. »

Voilà, Madame, voilà à peu près ce qu'il y a de plus clair dans l'ouvrage de M. Kératry ; de tout cela, que reste-t-il après la lecture? *Néant!* N'ai-je donc point eu raison de dire que l'auteur était tout plein de son sujet?

Mon dessein, ainsi que je vous l'ai dit, n'est point de vous faire voyager à travers toutes les questions métaphysiques que

M. Kératry s'imagine avoir résolues, je le laisserai se débattre tout seul au milieu de ses obscurités, et, semblable à un homme qui joue à colin-maillard, saisir une idée par-ci, en accrocher ensuite une par-là, et nommer au hasard tantôt *être*, tantôt *matière*, tantôt *néant*; tout cela ne fait de mal à personne: il faut se contenter de rire. D'ailleurs le monde n'a-t-il pas été livré aux disputes des hommes, et M. Kératry n'a-t-il pas le droit comme un autre de dire son avis?

Laissons donc le métaphysicien, et voyons le physiologiste. Je choisirai parmi les chapitres qui ont rapport à la physiologie celui qui a pour titre: *Du Beau dans les corps animés, et principalement dans la femme*; ceci, Madame, vous regarde spécialement, et je me serais bien gardé de passer ce chapitre sous silence. Toutefois, je dois vous en prévenir, Madame, M. de Kératry est bien hardi: il use de tous les priviléges du physiologiste, rien n'échappe à son œil téméraire et à ses investigations, il rompt toutes les barrières, soulève tous les voiles, disserte sur tout. Cependant, que votre pudeur se rassure, je serai discret: je n'oublie-

rai point que je parle à une femme; et je laisserai courir tout seul M. Kératry, lorsqu'il ne me sera plus permis de le suivre.

M. Kératry commence par invoquer l'autorité de Timée de Locres, et par poser en principe que *le beau est le bon ou l'utile;* il voulait d'abord le prouver par la Vénus de Médicis, mais bientôt il a honte de recourir à un marbre insensible, où il ne trouvera ni la fraîcheur de coloris, ni la vérité d'expression, qui peuvent mettre dans tout son jour la justesse de l'application de ce principe: il va donc opérer sur le modèle animé; ou, pour parler plus distinctement, sur la créature vivante.

« Suivez, dit-il, la ligne qui dans ses mouvemens gracieux parcourt le corps de cette jeune vierge dont la nature, sous l'influence d'un beau ciel et d'une éducation libre après quatre lustres révolus, vient de développer les charmes. Cette ligne est moëlleuse et flexible, parce que l'être dont elle détermine les formes doit avoir en partage la souplesse et la dextérité; elle s'arrondit aux épaules pour se prêter sans gêne à l'emmanchure des bras; elle rentre vers cet endroit

de la taille où aucune adjonction de membres n'exige une dépense d'embonpoint, et où au contraire la plus grande facilité des principaux mouvemens semble solliciter une réduction de volume; elle s'évase avec le bassin où la nature s'est ménagé le champ nécessaire à la reproduction de l'espèce; de là, par une déclivité heureuse, elle coule vers le genou, où elle s'arrête un instant dans l'intérêt des articulations; et arrive à la plante des pieds après avoir figuré les cônes agréables de la cuisse et de la jambe renversés sur leur pointe, car il fallait que la créature humaine, assujétie à une dépendance momentanée du sol, où elle paraît à peine un jour, n'y posât qu'avec légèreté et une sorte d'intention de ne le fouler qu'en passant. »

Il faut vous dire, Madame, qu'en fait de beaux-arts M. Kératry se prétend grand connaisseur, et qu'il a même composé, sur le dernier salon, ainsi que je viens de vous le dire, un gros volume, où il juge en dernier ressort les productions de nos artistes vivans. Qu'est-il arrivé? On a jugé ses jugemens, et on en a bien ri. Ceux qui se

trouvaient maltraités par ses arrêts lui ont pardonné de grand cœur ; et comment se fâcher sérieusement contre un homme qui prétend raisonner sur les beaux-arts, et qui s'exprime comme vous venez de le voir; contre un homme qui tout-à-l'heure voulait prendre pour terme de comparaison, pour type du beau absolu, la Vénus de Médicis, et qui vient nous parler d'*emmanchures de bras*, d'*adjonction des membres*, d'*interlt des articulations*, et sur-tout de *bassin*; qui compare les cuisses, les jambes et les bras, à des *cônes renversés*? j'aimerais tout autant qu'il les eût comparés à des *pains de sucre*; qui nous apprend que les cheveux, non seulement servent de parure à la femme, ce qu'apparemment on ne savait pas, mais qu'ils sont encore destinés à préserver de tout choc nuisible la *boîte osseuse*; qui, lorsqu'il s'agit de la peau, ne se sert que d'expressions techniques?

Figurez-vous, Madame, un amant à vos pieds, vantant la finesse de votre *tissu cutané*, s'extasiant sur les beaux cheveux qui ornent votre *boîte osseuse*; pourriez-vous vous empêcher de rire au nez du scientifi-

que amant qui viendrait vous faire une pareille déclaration ? Je suis même persuadé que vous vous fâcheriez sérieusement si vous entendiez comparer vos bras à des cônes ; et véritablement vous auriez raison.

Je laisse de côté les longues et interminables dissertations sur le pied ; je passe sous silence le *tissu adipeux* dont est ouatée toute la surface du corps féminin, pour suivre M. Kératry dans ses innombrables excursions : toutefois oserai-je le suivre ? oserai-je examiner avec lui *pourquoi le sein est arrondi*, *pourquoi le bouton brille sur son éminence ?* oserai-je sur-tout m'engager sur ses traces, lorsqu'après avoir parcouru ce *champ de beautés*, son œil indiscret s'arrête involontairement..... ? Non, Madame : je me rappelle que j'écris à une femme, et que j'ai promis de ne point vous faire rougir ; je ferme donc le livre, et laisse M. Kératry poursuivre tout seul ses érotiques recherches. . . . .

Plût à Dieu toutefois que M. Kératry se fût borné à écrire de pareils ouvrages, qu'il ne se fût point figuré qu'il était né pour concourir à la formation des lois, et qu'il y

avait des systèmes politiques dans sa boîte osseuse! Fasse de la physiologie qui veut, cela ne tire pas à conséquence; mais lorsque l'on songe que nos destins sont confiés à un homme qui prend des bras pour des cônes, on ne peut s'empêcher de frémir.

M. J.

« Le lien naturel qui unissait toutes les
» monarchies européennes était la reli-
» gion...... Veut-on renouer ce lien salu-
» taire? Devons-nous le retrouver dans la
» Sainte-Alliance? » Par ce peu de mots qui paraissent si simples, M. de Châteaubriand est entré dans le fond de la question, et a donné la mesure de ce que nous pouvons craindre ou espérer.

Ah! sans doute, personne n'admire plus que moi la Sainte-Alliance, les principes sur lesquels elle se base, et les souverains qui ont conçu cette grande et noble idée; mais, il faut le dire, il est une alliance encore plus sainte, encore plus nécessaire, c'est l'alliance avec Dieu : elle seule peut nous sauver.

Dans nos calculs politiques, nous suppo-

sons aux hommes plus d'influence qu'ils n'en ont réellement : trop attentifs à l'observation des causes secondes, nous n'apercevons pas l'action de la cause première; et, semblables à ceux dont parle le prophète, nous mettons notre confiance dans les instrumens du succès, et nous oublions cette intelligence suprême de qui seule il dépend.

On ne peut plus se le dissimuler, nous assistons à un grand spectacle; et le problême le plus important va se résoudre sous nos yeux. Les nations, vieillies et énervées par l'excès de la civilisation, peuvent-elles se régénérer, ou doivent-elles disparaître pour faire place à des nations nouvelles? Voilà la question qui va se juger.

Si nous ne consultions que l'histoire, et si nous jugions de l'avenir par le passé, la question semblerait décidée, cependant elle est loin de l'être.

Depuis le commencement du monde jusqu'à Constantin, l'histoire nous présente un spectacle uniforme. La terre est comme une vaste arêne où les nations descendent pour se combattre et se détruire tour-à-

tour. Un peuple inconnu paraît, subjugue ses voisins, s'agrandit avec rapidité, fonde un immense empire, dont l'histoire semble presque fabuleuse; et, après avoir brillé d'un éclat éphémère, disparaît pour faire place à un autre peuple destiné à suivre les mêmes phases d'agrandissement, de gloire et de décadence, et à s'anéantir à son tour, sans laisser même de traces de son existence. Voilà en peu de mots l'histoire de tous les peuples. Les bonnes mœurs et la frugalité mènent à la puissance, la puissance est suivie par le luxe, le luxe corrompt les mœurs publiques, et la dépravation des mœurs annonce, prépare et nécessite la ruine des Etats.

Ce n'est donc pas la puissance qui soutient les empires; les Assyriens et les Perses furent puissans : ce ne sont pas les sciences, les arts et la philosophie; les Grecs y excellèrent : ce ne sont pas la sagesse des lois et la force des institutions; dans ces choses nul peuple n'a égalé les Egyptiens : ce ne sont pas l'opulence et le commerce; autrement les Carthaginois existeraient encore : ce ne sont pas le nombre et la discipline

des armées, et les talens des gens de guerre; car les Romains ont disparu comme les autres.

Depuis Constantin, l'histoire offre un spectacle tout différent, mais aussi uniforme; les empires avec des proportions moins gigantesques sont plus stables. Ils éprouvent des vicissitudes, des secousses, d'affreux malheurs, d'étranges révolutions; mais ils résistent à ces secousses, ils se relèvent de ces malheurs, ils survivent à ces révolutions, ils subsistent; et la république de Saint-Marin compte aujourd'hui plus de siècles d'existence qu'aucun des grands empires de l'histoire ancienne. Il y a donc dans les nations modernes un principe de vie qui ne se trouvait pas dans les anciennes nations; et ce principe de vie, c'est le christianisme.

L'homme en effet ne peut rien par lui-même, tous ses ouvrages portent l'empreinte de la faiblesse de leur auteur, et comme lui sont sujets à la caducité; mais l'homme peut tout, réuni avec Dieu : Dieu lui prête une portion de sa toute-puissance, et communique à ces ouvrages, faits pour



ainsi dire en commun, une partie de son éternité.

La religion seule peut donc soutenir encore sur le penchant du précipice ces mêmes nations qu'elle a maintenues si longtems : seule elle peut les préserver d'une ruine funeste que tant de symptômes menaçans semblent annoncer; elles n'ont qu'un moyen de salut, c'est de laisser marcher le siècle, puisque le siècle marche vers le matérialisme, et de rétrograder vers la religion. *Rétrograder*, oui, c'est le mot propre : celui de *régénérer* est plus à la mode, je le sais; mais une nation qui a eu le malheur de perdre ses mœurs et sa religion ne peut *se régénérer* qu'en *rétrogradant*.

Si nous voulions lire l'histoire et y voir ce qui y est, nous ne tarderions pas à nous apercevoir que le peuple de Dieu n'est pas le seul dont les infortunes et les prospérités aient constamment suivi son attachement ou ses infidélités à la loi du Seigneur. Il entrait dans les vues de la Providence que pour ce peuple les punitions ou les récompenses fussent plus promptes et plus marquées ; mais il n'en est pas moins vrai que pour un

observateur attentif l'histoire moderne présente en masse le même tableau.

Sans sortir de notre histoire de France, quels ont été les règnes brillans? Ceux pendant lesquels la religion fut en honneur; et les désastres épouvantables dont notre nation a plusieurs fois été la victime n'ont-ils pas accompagné ou suivi des tems de dépravation? A quelle époque la religion brilla-t-elle d'un éclat plus pur que sous le règne de Charlemagne, de S. Louis, de Louis XIV? et ne sont-ce pas les règnes les plus glorieux que l'histoire d'aucun peuple présente à l'admiration des hommes? A quelle époque la religion du serment fut-elle plus méprisée que dans le tems de la décadence de la maison de Charlemagne? Quand vit-on un luxe plus effréné, une usure plus exorbitante, que sous Charles VI; une cour plus dépravée et un siècle plus *écrivassier*, que sous les derniers Valois; des mœurs plus crapuleuses et un déluge d'écrits irréligieux plus effrayant, que sous la régence; un mépris plus audacieux de la religion, qu'à ces quatre époques de notre histoire? Et à ces quatre époques, la Providence a-t-elle man-

qué de fléaux pour punir une terre coupable? Ah! Dieu ne nous envoie plus, comme aux Juifs, des prophètes pour nous avertir qu'il est irrité; mais les terribles éclats de sa colère se font assez sentir! et il ne faut pas être bien clairvoyant pour en apercevoir les marques.

Cependant après les trois premières de ces fatales époques, la France se releva plus brillante : c'est que S. Louis et ses aïeux la firent rétrograder vers la religion de Charlemagne; c'est que Charles VII et Louis XIV la firent rétrograder vers la religion de S. Louis. Or, dans les grands événemens de ce monde, la variété n'est que dans la forme; mais le fond des choses est toujours le même : des circonstances homogènes nécessitent un succès et une fin semblables; et ce qui nous a sauvés trois fois peut nous sauver encore une quatrième.

La question se réduit donc à ces termes : Les nations qui, après avoir passé par tous les degrés de la civilisation, sont parvenues à ce point où les fausses lumières de la philosophie ayant égaré les esprits, la dépravation des mœurs corrompu les cœurs, et

le luxe desséché les ames, tout paraît sujet à discussion, excepté les jouissances froides et momentanées de l'égoïsme ; ces nations, dis-je, continueront-elles à suivre cette pente qui les mène à une inévitable destruction, et subiront-elles le sort de ces fameuses nations qui les ont précédées dans la gloire, dans la décadence et dans l'anéantissement ? Ou, profitant d'un moyen de salut que n'avaient pas ces peuples célèbres, reviendront-elles à la religion chrétienne, et puiseront-elles, dans cette source de vie, une nouvelle vigueur qui les fasse reparaître sur la scène du monde avec tout l'éclat de la jeunesse ?

Personne, sans doute, ne peut prévoir d'une manière assurée le résultat de cette lutte terrible entre le bien et le mal, la mort et la vie. Cependant lorsqu'on voit tous les rois proclamer les principes restaurateurs de la religion, et les prendre pour base de leurs relations politiques ; lorsqu'on voit tant de bons esprits consacrer leurs talens à les défendre et à les établir ; lorsqu'on voit sur-tout la préférence marquée du peuple pour les idées d'ordre

et de justice, sa tendance au repos, et son désir ardent et sincère de revenir à la religion, il est permis d'espérer une issue favorable.

En attendant, tout bon Français peut adresser à ses compatriotes cette terrible prédiction d'Horace aux Romains de son tems : « Romain, ne t'en prends qu'à tes » erreurs et à celles de tes pères des mal- » heurs que tu éprouves, et ne t'attends » pas à en voir la fin tant que tu n'auras pas » relevé les statues des Dieux et réparé les » temples tombant en ruines. »

EXTRAITS DE MÉMOIRES INÉDITS.

« La Hollande, disait Guillaume III, est une anguille qui me glisse souvent dans la main. »

— Villars écrivait au roi, à l'occasion de l'escalade du fameux siége de Douai en 1710 : « Sire, nous étions trois cents soldats, l'un portant l'autre. »

— Madame de Cornuel étant allée voir un ministre, on la fit attendre quelque tems dans l'antichambre ; le ministre s'en étant aperçu, vint au-devant d'elle en lui faisant

mille excuses de ce qu'on l'avait laissée au milieu des laquais. « Les laquais, répondit madame de Cornuel, je ne les crains que quand ils sont parvenus. »

— On a cherché long-tems d'où venait le nom de *Voltaire*, que celui qui s'en est emparé a rendu si célèbre : les uns ont dit que c'était le nom d'une terre que possédait M. Arouet, les autres ont prétendu que c'était un nom qui depuis long-tems existait dans la famille ; il n'en est rien : Voltaire, comme on sait, avait un frère aîné qu'il appelait son *janséniste de frère*, il signait alors Arouet le jeune, et par abréviation Arouet L. J.; eh bien! le mot *Voltaire* est l'anagramme exacte de AROUET L. J., en prenant toutefois, comme il était alors encore en usage, l'*U* pour un *V*.

— Bonaparte n'aimait point Grétry ; et lui qui avait à un degré si supérieur la mémoire des noms, il feignait toujours, lorsque l'occasion amenait devant ses yeux notre célèbre compositeur, de ne pas se rappeler son nom, voulant montrer par là le peu d'importance qu'il attachait à un musicien. Un jour, Grétry se trouvait faire par-

tie de la députation de l'Institut qui était venue le féliciter au retour d'une de ses campagnes; Bonaparte l'aperçoit traverser la foule, et renouvelle son éternelle question : « Comment vous appelez-vous? — Toujours Grétry, Sire! ».

— M. le marquis de B. entreprit le voyage des Indes uniquement pour passer sous cette *ligne* dont on parlait tant, et qui plus est, disait il, pour la *voir:* on sait que les matelots ont coutume de baptiser les passagers qui la passent pour la première fois; comme le marquis de B. parlait beaucoup du plaisir qu'il aurait à voir la ligne, on résolut de lui faire une autre espèce de mistification. On introduisit dans la lunette un cheveu, et l'on dit à M. le marquis de B. : « Préparez-vous, voici le moment, nous allons passer sous la ligne. » M. le marquis, enchanté, applique son œil à la lunette. « Parbleu, oui, dit-il, je la vois, et très-distinctement. » On le laisse contempler à son aise le cheveu; et quand il a bien regardé, on le retire adroitement. Au signal convenu, l'équipage s'écrie : *La ligne est passée!* M. le marquis regarde. « C'est vrai! dit-il; c'est vrai, je n'a-

perçois plus rien ; la ligne est passée ! »

— M. Bertin, intendant des Menus, était ce qu'on appelle *un homme de plaisir :* rien ne lui coûtait quand il fallait satisfaire ses fantaisies ; Louis XV lui en faisait souvent des reproches, mais il lui pardonnait facilement, parce qu'il savait combien il lui était dévoué ; et en effet, cet amour qu'il avait pour son roi, il le portait jusqu'à l'adoration. Cependant on fit un jour à Louis XV des rapports fort graves sur son compte ; Louis XV le fait venir : « Bertin, j'ai des reproches très-sérieux à vous faire. — Mais, Sire..... — Je vous le répète, des reproches très-sérieux : on dit que vous n'allez jamais à la messe. — Sire, on vous trompe. — Qu'iriez-vous faire ? savez-vous une seule des prières qu'on y récite ? — Sire, je l'avoue, je n'en sais qu'une, et je la dis tous les jours. — Laquelle ? — C'est le *Domine salvum fac regem.*

— Le comte de P.., quoique jouissant d'une fortune honnête, poussait la ladrerie jusqu'à se refuser les choses les plus nécessaires ; sa table était servie avec une telle mesquinerie que depuis long-tems ses amis

évitaient de dîner chez lui. Un d'entre eux cependant, qu'il pressait depuis long-tems de venir partager ce qu'il appelait *la fortune du pot*, et qui avait été assez heureux pour esquiver ce guet-à-pens, se trouva pris un jour au dépourvu. Le comte l'ayant rencontré. « Ah! parbleu, mon ami, je vous tiens, et je ne vous lâcherai pas; vous dînez avec moi. — Daignez m'excuser, une affaire pressante.... — *A demain les affaires!* comme dit Montaigne; vous dînez avec moi. » Il n'y avait pas moyen de résister; l'ami se dévoue. On sert un maigre bouilli, vient ensuite un plat de légumes, puis tout-à-coup apparaît le fromage: l'ami, épouvanté et presqu'à jeun, vit bien qu'il fallait se résigner; et cependant le comte se levant de table vantait la douceur d'un repas frugal, mais assaisonné par l'amitié. « Avouez qu'il n'y a pas de plus grand plaisir. — Ah! sans doute. — Il faut que vous me promettiez de me le ménager souvent; je veux votre parole: il faudra recommencer. Voyons, quand recommencerons-nous? — Mais, tout de suite, si vous voulez. »

— Madame de *** avait la manie des di-

minutifs : elle n'employait jamais un verbe qu'elle ne lui eût fait subir cette métamorphose ; ainsi elle ne disait pas je bois, je mange, je marche : elle *buvotait*, elle *mangeotait*, elle *marchotait*, etc., etc. Un jour qu'elle déjeûnait seule avec son mari, deux dames arrivent ; et madame de ***, voulant les faire placer à côté d'elle, dit à son mari : *Mon ami, reculez-vous un peu!* Que l'on juge de l'embarras des dames en entendant l'étrange sens que le diminutif donnait à cette expression.

— M. *** est l'un des hommes dont l'esprit est le plus fin et le plus délicat ; la faiblesse de sa santé n'a rien enlevé à sa gaîté naturelle. Cette gaîté se révèle par des mots pleins d'esprit, par de petites épigrammes sans fiel, et par des expressions d'un rare bonheur. Après une longue maladie, il sortait en voiture pour la première fois, son cocher lui demande où il fallait le conduire. « Où tu voudras, » répond M. ***. Le cocher prend le chemin du P. Lachaise, M. *** s'en apercevant : « Un moment, lui dit-il, je ne puis aller là sans l'aveu de mon médecin. » On lui disait un jour que les pots fê-

lés étaient ceux qui duraient le plus. « Oui, sans doute, parce qu'on ne s'en sert pas. »

— M. de P. se trouvait un jour au spectacle, à côté d'un homme qui paraissait n'en pas avoir l'habitude; on donnait *Iphigénie en Tauride :* il était, comme on dit, tout yeux et tout oreilles. Au moment où Oreste, interrogé par Electre sur le sort du fils d'Agamemnon, répond :

Il a vengé son père !

Il voit son homme faire un soubresaut et frémir de tous ses membres. « Eh bien! qu'avez-vous donc, lui dit-il? — Comment, Monsieur! *il a mangé son père !* »

— Monvel, comme on sait, s'était fait une grande réputation dans le rôle d'Auguste; il avait eu cependant beaucoup de peine à l'établir, et cela tient à un *lapsus linguœ* qui lui échappa le jour où il le joua pour la première fois. Dans la fameuse scène du second acte, arrivé à ce vers

Cette haine des rois que depuis cinq cents ans,

Il fit une transposition de lettres ; et au lieu de dire *cette haine des rois*, il dit *cette reine des oies.* Des éclats de rire partirent de tous

les coins de la salle ; et Monvel, entièrement déconcerté, ne put triompher qu'avec beaucoup de peine, même dans les représentations suivantes, du souvenir de cette singulière transposition.

---

*Lettre inédite de Thomas à M. de L**.*

Oui, mon cher ami, je suis encore à Paris ; je ne l'ai point encore quittée cette ville de bruit, de fumée et de boue, comme l'appelait notre éloquent Rousseau. J'y suis retenu, parce que ma sœur avec ses mauvais yeux et sa machine frêle n'ose encore s'exposer à habiter la campagne, et qu'elle craint la fraîcheur et l'humidité de Marli dans le printems. J'aurai donc le plaisir de vous voir et de vous embrasser, de savoir par vous-même des nouvelles de mon doux hermitage et de la famille intéressante qui l'habite avec vous. Je saurai si votre ruisseau est aussi pur, vos paysages aussi rians, si votre forêt de Fontainebleau reprend la majesté de sa verdure pour l'assortir à celle de ses rochers sauvages. Vous me parlerez de la santé de madame de L**, des travaux et des plaisirs, et des *longs extraits* de vos ai-

mables enfans. Je voudrais bien encore être présent à toutes ces scènes intéressantes que je n'ai plus retrouvées à Paris. Ah! ce n'est point ici qu'est la nature : elle se sauve dans les champs et sous ces toits de chaume, et sous les grottes rustiques des nymphes qui épanchent leurs urnes en murmurant pour les troupeaux et les bons habitans de la campagne. Ce Ducis, qui chante les nymphes et fait si bien parler les vieilles douleurs du vieil Œdipe, n'est point à Paris non plus ; je n'ai pas de ses nouvelles : il est à Versailles, où il oublie le reste de la terre, et même ses amis. Mais ce souvenir reste caché dans un coin de son cœur et se réveillera quelque jour comme le feu que la bonne femme de Virgile va, dans la nuit, réveiller sous la cendre :

Cinerem et sopitos suscitat ignes.

En attendant, le feu dort et se nourrit tout seul. J'aurai peu de chose à vous lire, car j'ai peu travaillé à Paris : mon ame a besoin de la solitude, et rien de grand ni de profond ne descend dans mon ame, quand je cours les rues. Je suis indigné contre moi,

et je me consume de désespoir de tout le tems que je perds ; je voudrais bien parvenir enfin à être content et de moi, et du tems, et que tant de journées ne s'écoulassent point vides et inutiles pour les grands projets que j'ai formés. Je n'ai pas encore trouvé le genre de vie qui me convient, et déjà plus de la moitié de ma vie s'est écoulée : c'est bien l'histoire de l'homme ; peut être je passerai encore l'autre moitié à le chercher! et quand je m'arrangerai, la cloche de la retraite éternelle sonnera. Vous m'agrandissez dans votre lettre, et mon sujet, et mon héros (1) ; je voudrais pouvoir réaliser un jour ces grandes idées que votre imagination a conçues ; mais dans trop de momens la mienne se refroidit, et je perds jusqu'à l'espérance de finir. Vous me ranimerez par vos conversations brûlantes et par cette estime si douce de l'amitié qui est si nécessaire au talent, quand il n'est point fat et que le ciel lui a refusé cette insolence qu'il accorde si libéralement à d'autres pour se soutenir. Adieu, mon cher et excellent ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon

(1) Il s'occupait alors du poëme sur le czar Pierre.

cœur. Mes tendres respects, je vous prie, à madame de L** et à vos deux charmantes filles. Je vous attends avec impatience dans ma solitude du Louvre. Ces deux mots ne vont guère bien ensemble; mais mon travail est de les réunir, et quand vous y serez sur-tout, je sens que j'oublierai aisément tout ce qu'on appelle *le monde*.

A Paris, samedi 10 avril 1775.

On va nous donner par souscription un recueil de Mémoires pour servir de matériaux à l'histoire de la révolution; j'approuve cette idée: les Mémoires nous donneront des détails inconnus et intéressans; mais je désirerais que l'on donnât encore plus d'extension à ce projet. Outre les Mémoires déjà connus et imprimés, n'en existe-t-il pas beaucoup d'autres qui n'ont jamais vu le jour? Que de choses on apprendrait si tous ceux qui ont écrit des faits, des anecdotes, dont ils ont été témoins, voulaient communiquer leurs tablettes et leurs souvenirs! Que de faits inexplicables s'expliqueraient naturellement! Je vais vous en donner un exemple, car j'ai aussi des notes secrètes,

des aventures peu connues, sur des personnages trop fameux; et si le trait que je vais vous raconter vous fait plaisir, je me ferai un plaisir de vous en communiquer d'autres.

Vous n'avez pas oublié Joseph Lebon, de sanglante mémoire : ce féroce proconsul, digne suppôt de Roberspierre, digne émule de Carrier, des libéraux et des *Carbonari* de ce tems-là, fit massacrer judiciairement la moitié des habitans d'Arras, et poussa la frénésie au point de faire guillotiner un perroquet, parce qu'il criait *vive le roi!* Croiriez-vous que ce tigre altéré de sang était l'homme le plus doux, le plus humain, avant la révolution? C'est pourtant ce qui m'a été attesté par tous les habitans de son pays. Les discours incendiaires de la majorité *saine* de la convention bouleversèrent ses idées : l'horrible honneur d'être le *Séide* de Roberspierre en fit un fanatique furieux; et l'on frémit en voyant à quel point de fausses maximes peuvent égarer le cœur et l'esprit; jugez-en par le trait suivant : il assistait au spectacle; on jouait *la Mélomanie*. Peu sensible aux accords mélodieux de Champein, le proconsul s'était endormi, lorsqu'il fut ré-



veillé en sursaut par le chœur bruyant que vous connaissez : *Ah! quel plaisir, ma fille chante!* Etonné, Lebon se frotte les yeux, et demande à son secrétaire qui était à côté de lui, quel motif les acteurs ont dû se tant réjouir : celui-ci lui explique en peu de mots qu'ils sont dans la joie, parce que la fille du mélomane vient enfin de chanter. A ces mots, Lebon ne se possède plus ; il entre en fureur, tire son sabre du fourreau, saute du balcon où il était sur le théâtre, à la grande surprise des spectateurs, et en criant : « Attendez-moi, coquins, je vais vous faire chanter. » L'orchestre se tait, les acteurs, les actrices, se sauvent en criant de tous côtés ; et ne se trouvant pas en sûreté dans les coulisses ni dans leurs loges, vont se réfugier sous le théâtre. Cependant le directeur Dupré s'avance pour connaître la cause de tout ce mouvement ; Lebon le saisit par le collet, et le serrant fortement : « Misérable, lui dit-il, je ne sais à quoi il tient que je ne te passe mon sabre à travers le corps! Comment, c'est parce qu'une coquine a chanté, que vous faites tout ce tapage-là? Comment, Dupré, lui dit-il ensuite d'un ton de douceur et de

reproche, toi que j'aime parce que je te crois républicain; toi que je protége, comment peux-tu souffrir qu'on fasse un tel tintamarre, parce qu'une fille *chante?* Elle chante! voyez le beau miracle! le grand événement pour faire tant de bruit! J'ai cru d'abord que la république venait de remporter une grande victoire, ou qu'on venait de découvrir quelque conspiration: je ne connais pas d'autre cause de joie; mais non: une fille chante! Allons, n'y reviens plus; ne nous fais plus jouer de pièces contre-révolutionnaires comme ta *Mélomanie*, donne-nous *l'Heureuse Décade*, *Voilà que ça va*, ou *le Dernier Jugement des rois*: à la bonne heure, ce sont des pièces où un républicain peut se réjouir. » C. J. R.

Epître à un prétendu libéral. Par J. Dusaulchoy. — A Paris, chez tous les Marchands de nouveautés; et chez Pillet aîné.

La France fourmille depuis six ans de charlatans politiques qui, du haut de leurs tréteaux, haranguent la populace pour l'entretenir sans cesse de ses droits, jamais de ses devoirs. Naguère encore, la tribune et

certains journaux retentissaient chaque jour de leurs homélies patriotiques; on aurait pu croire en les écoutant assister au carnaval de Venise. Vous savez, Madame, qu'il durait une partie de l'année, et que la moitié de ses habitans se masquait pour amuser l'autre. C'est chez nous la même chose : que de jacobins déguisés en libéraux! que de petits despotes travestis en républicains! que d'habits d'emprunt qui vont mal à ceux qui les portent! Le bout d'oreille passe toujours; mais il n'est pas remarqué du grand nombre. Puisqu'il est démontré, grâce à l'enseignement mutuel, que tout le monde en France sait lire couramment, et que le peuple ne saurait voir trop clair dans ses affaires, je souhaite que quelque royaliste se charge de l'instruire en publiant à son usage un petit cours d'histoire, tiré du *Moniteur*. Ce bon peuple serait bien émerveillé s'il connaissait les faits et gestes de ses défenseurs. Je crois que ce petit livre l'instruirait davantage que la charte Touquet et la défunte *Minerve*. En attendant qu'une bonne ame rende ce service à ses concitoyens, je m'empresse de vous faire connaî-

tre une *Epître à un prétendu libéral.* L'auteur, M. Dusaulchoy, voue au mépris et au ridicule ces coryphées du libéralisme, si humbles sous l'empire, si méchans sous la royauté; le poète peint l'un d'eux faisant ainsi sa profession de foi :

. . . . Impassible et fidèle,
A le représenter, si le peuple m'appelle,
Je saurai lui prouver que « de la liberté
» Les appuis sont les lois, l'ordre et l'humanité. »
Dévoué tout entier, je laisserai l'Envie
Distiller à son gré ses poisons sur ma vie.
. . . .
A la fin, dégagé de pénibles travaux,
Je reviens dans mes champs goûter un doux repos,
De mes pauvres voisins soulager la détresse,
Sur l'amitié fidèle appuyer ma vieillesse,
Relire ces auteurs, ces modèles parfaits,
Que l'on imite en vain, qu'on n'égale jamais.
Des souvenirs alors seront ma récompense,
Le bien que j'aurai fait toute mon opulence.

C'est bien là le langage d'un candidat : les promesses coûtent si peu ! On pense bien que suivant l'usage notre libéral, devenu député, change de style et de conduite : il calomnie au nom de la justice, et finit par proscrire, en parlant d'humanité. On trouve dans cette épître quelques por-

traits tracés avec tant de vérité que chacun, en les lisant, peut nommer les originaux. Vous applaudirez sans doute comme moi au talent de l'auteur : défendre les bons principes et faire de bons vers, est une tâche plus honorable que facile; et ceux de M. Dusaulchoy ne font pas moins d'honneur à ses sentimens qu'à son esprit.

STANCES A LA LUNE.

Flambeau des nuits, astre plein de mystères,
Dont la lumière est si douce au malheur,
Que j'aime à voir, de ces bois solitaires,
Tes feux tremblans percer la profondeur!

Quand tes rayons à travers les nuages,
Astre charmant, descendent sur les mers,
Mon œil te suit; et de mes jours d'orages
Les longs ennuis me semblent moins amers.

Peut-être un jour, exempt d'inquiétudes,
L'homme, affranchi des liens du trépas,
Ira peupler tes belles solitudes,
Et ses malheurs ne l'y poursuivront pas!

Ah! s'il est vrai qu'en ce monde paisible
Les cœurs amis ne soient plus séparés,
Fuyons, mon ame! Adieu, terre insensible!
Je vais revoir ceux que j'ai tant pleurés.

Par J. B. Aug. Soulié.

LE TOMBEAU D'ÉLÉONORE.

Elle n'eut parmi nous qu'une aurore éphémère :
La mort de son printems a moissonné les fleurs.
Grâces, prenez le deuil! gémis, luth de Cythère!
Et vous, Amours, laissez couler vos pleurs!

Sur le sein maternel son enfance succombe;
Le ciel lui promettait les jours les plus heureux,
Et déjà nous couvrons sa tombe
De ces myrtes cueillis pour orner ses cheveux!

J'ai vu, s'abreuvant de nos larmes,
Les Parques déployer leur lugubre appareil,
Et faire, de la couche où reposaient ses charmes,
La couche du dernier sommeil.

Ah! plaignons la; bientôt le serment d'hyménée
L'eût unie au sort d'un époux!
Rien ne suspendait plus la pompe fortunée :
Le plaisir souriait à des apprêts si doux.

Trompeuse illusion! quand sa pudeur tremblante,
Des chastes voluptés attendait le signal,
La clarté fuit sa paupière mourante,
Et le cyprès s'attache à son front virginal.

Elle s'éteint la jeune Eléonore!
Aux bosquets de Vénus une rose a pâli.
Que d'attraits éclipsés! le trépas décolore
Ce teint jusqu'à présent de bonheur embelli.

Philomèle d'amour, sur la branche isolée,
Tu chantais; mais je passe une seconde fois,

Et j'entends le vent seul frémir dans la vallée
Que charmait naguère ta voix!

Par E. Michelet,
Officier de la garde royale.

STANCES

Adressées à l'auguste enfant que S. A. R. madame la duchesse de Berri porte dans son sein.

O toi, que le destin jaloux
Isole encore de la terre,
Mais dont l'ame, au sein d'une mère,
Commence à palpiter pour nous!

Dans nos cœurs, après tant d'orages,
Tu fais luire un rayon d'espoir;
Semblable à l'étoile du soir
Qui se lève au sein des nuages.

Etoile, chère aux naufragés,
Guide notre barque incertaine!
Permets à nos yeux affligés
D'entrevoir la rive prochaine!

Présent des cieux, fils d'un héros,
Viens sécher les pleurs de ta mère!
Viens, et dans la nuit des tombeaux
Répands une douce lumière!

Ah! si la veuve d'un martyr
Au sein du deuil qui l'environne,
Sentait dans son flanc tressaillir
Un héritier de la couronne!

Si jusqu'à Dieu montaient nos vœux!
Jeune ange, si tes divins frères
Pouvaient, sur leurs ailes de feux,
Lui porter nos justes prières!

Ce premier cri, signal heureux
Dont tu dois saluer la terre,
Serait entendu par ta mère
Comme un son échappé des cieux!

Ces accens de ta voix chérie
Seraient pour nos cœurs consolés
Ce qu'est le chant de la patrie
A l'oreille des exilés.

Mais un doux nœud t'enchaîne encore
Sous les voiles de la douleur:
Tels d'un beau lis qui veut éclore
Les noirs frimas cachent la fleur.

O nuit, nuit funeste, où ta mère
Connut, en pleurant, que le sein
Qui te cache encor la lumière
Ne portait plus qu'un orphelin!

Sans doute, en ta prison vivante
Alors descendit la douleur:
Moitié d'une ame gémissante,
Tu connus aussi le malheur!

Le secret de ton existence
S'échappe du cœur d'un martyr:
Hélas! dans son dernier soupir,
Nous recueillons une espérance!

LETTRES CHAMPENOISES.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

AVIS ESSENTIEL.

MM. les abonnés qui ont souscrit pour dix-huit numéros ou deux volumes, et dont l'abonnement expire au mois d'août, sont priés de vouloir bien le faire renouveler, afin de ne point éprouver de retard dans l'envoi de leurs numéros.

Toutes les réclamations doivent être adressées au bureau d'abonnement des *Lettres Champenoises*, rue Saint-André-des-Arcs, n° 33.

DE L'ESPRIT DE SOCIÉTÉ (1).

J'APPELLE *esprit de société* la faculté d'imprimer à chaque chose le genre particulier d'agrément qui doit plaire à ceux qui nous entourent. Aussi plein de sagacité que de

(1) Extrait de la seconde édition de *l'Observateur au dix-neuvième siècle*, qui est actuellement sous presse.

prestesse, l'esprit de société devine et saisit toujours juste la forme qui convient au moment. Condamné à une sorte de mutation perpétuelle, il ne blesse pas de son inconstance parce qu'il n'y a rien en lui de fortement arrêté. Il amuse sans entraîner, et distrait sans préoccuper : à ces divers signes il est facile de reconnaître que l'esprit de société est d'invention féminine. Je le pense; et dirai-je que chez nous, où le sexe exerce un si grand pouvoir moral, l'esprit de société, après avoir atteint la perfection, s'est échappé des rapports ordinaires de la vie pour soumettre à son empire les lettres et la politique? Et d'abord l'esprit de société effleure sans cesse les sentimens les plus énergiques comme les affections les plus tendres ; par-là, il fatigue et épuise la sensibilité : d'un autre côté, il faut qu'il sache au besoin se défendre de toute sensation, et qu'il badine lui-même de la certitude de sa propre opinion. Il en résulte qu'il ne laisse ni conviction dans l'esprit, ni force dans le cœur; enfin, il enlève tout ce qui féconde le génie.

Maintenant à quel siècle l'esprit de so-

ciété a-t-il brillé pour la première fois en France? Sans rien préciser, je me contenterai de dire qu'il n'a acquis de véritables développemens qu'à l'époque où les lettres ont jeté parmi nous le plus vif éclat; que s'il ne leur a pas été funeste, c'est qu'il est resté renfermé dans les hautes classes, où des circonstances particulières ont comprimé ses désastres. En effet, les guerres nombreuses du grand monarque (1), les larmes qu'elles firent répandre, tinrent le cœur sans cesse en haleine : ajoutez que les pensées de la religion se glissant dans l'esprit de société y déposèrent quelque chose de leur gravité. Plus tard, et au milieu des accès d'une folie intarissable (2), l'esprit de société effaça les distances et rapprocha les rangs. Les gens de lettres sortirent alors de la profonde retraite où ils avaient vécu, et vinrent s'installer dans les cercles où sur-le-champ ils s'adressèrent aux femmes, si habiles à procurer des succès; mais pour les intéresser, il fallait d'abord leur plaire, c'est-à-dire imposer au talent tous leurs défauts :

(1) Louis XIV.

(2) La régence.

cette marche fut suivie. Aussi à partir de cette époque, la fausseté, la recherche et la mignardise, dominent dans les ouvrages d'esprit. Les femmes sont sujètes à des caprices et à des bizarreries; la littérature en foisonne.

On va m'objecter les chefs-d'œuvre de Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, oubliant sans doute qu'ils ont été créés au milieu des longues méditations de la plus profonde solitude.

Une dernière remarque décide de la justesse de mes observations. Dans le monde, il faut que chaque pensée se détache du discours, et, terminant en trait, brille et scintille : voilà ce qui constitue un des principaux charmes de l'esprit de société. Pour un bon livre, inverse est la méthode; une seule pensée, d'où dérivent de nombreuses conséquences, toutes concourant à un effet général.

Si j'examine l'influence que l'esprit de société a exercée sur la politique, j'arrive à des résultats bien autrement graves. Dès l'instant où les écrivains vécurent dans la société et se vouèrent aux femmes, celles-ci par re-

connaissance s'établirent les échos de leur gloire. Le bruit en devint bientôt si grand, que, tout émerveillées de son éclat, les femmes se prirent d'un fol enthousiasme pour les gens de lettres qui aussitôt leur imposèrent le joug. C'était là sans doute une importante conquête pour le génie ; mais les gens de lettres d'alors portaient leurs vues plus haut : ils méditaient de refaire à neuf la société humaine. Dans cette hasardeuse entreprise ils enrolèrent les femmes, qui se montrèrent bientôt assez habiles pour jeter dans le parti des *littérateurs* certains hommes que la naissance et le devoir condamnaient à devenir leurs ennemis (1). D'un autre côté les armes françaises ne s'élevèrent pas toujours à la hauteur du siècle précédent. La longue paix qui succéda ensuite repoussa de la gloire les grands qui, déchus de l'antique illustration de leurs droits politiques, se tournèrent vers les idées nouvelles : se déclarant à haute voix les Mécènes et les amis des écrivains les plus hardis, ils

(1) Il y a encore une autre cause qui explique l'intime alliance des femmes avec les gens de lettres ; cette cause, je l'ai indiquée ailleurs.

se mêlèrent ainsi à leur renommée. Il faut l'avouer, la plupart de ceux-ci joignaient à une instruction profonde et variée les grâces les plus brillantes, souvent même la plus haute éloquence; l'esprit de société qu'ils possédaient au plus haut degré leur permettait aussi de prendre à leur gré tous les tons; ils étaient enfin par la parole les maîtres de la France, car les idées qu'ils répandaient dans les salons s'écoulaient jusque dans les demeures les plus obscures; mais la source de leur puissance, l'esprit de société, avait trop *épuisé le* cœur pour y laisser l'énergie indispensable à l'accomplissement des systèmes nouveaux. Les novateurs eux-mêmes ne possédaient aucune véritable idée politique; et, sur ce point, l'ignorance était nationale. A ces causes s'en adjoignirent encore d'autres pour donner à la France la révolution qui, lui ravissant à-la-fois les grandeurs sociales, les lettres, l'esprit de société et l'élégance de mœurs, la ploya jusqu'à l'abrutissement. Mais d'un dernier effort cette vieille France brisa la terreur; et toutes les classes de la société, échappées des cachots, se confondirent un instant dans

une commune joie. Bientôt la saleté révolutionnaire et les guenilles patriotiques le cédèrent à un luxe monstrueux enfanté par les plus odieuses rapines. Cependant l'esprit de société ne se montrait nulle part, car les hautes classes se cachaient dans la solitude pour essuyer leurs pleurs et réparer leurs pertes. Les années s'écoulaient ainsi lorsqu'un soldat heureux s'emparant du pouvoir voulut reconstituer à son profit le gouvernement monarchique. Dans cette vue, il restaura les hautes classes, et aussitôt l'esprit de société éclata dans les salons du noble faubourg; mais il ne put pénétrer jusqu'à la demeure du despote, où la dureté et le mépris des hommes avaient seuls droit d'entrée. Sur ces entrefaites, les classes intermédiaires, repoussées dans leurs limites primitives, les abandonnaient pour se jeter dans les camps, qui décernaient tout, jusqu'à la royauté. Le reste de ces classes se perdait dans l'intarissable médiocrité des emplois en sous-ordre, ou bien tentait la bourse, la banque, et élevait des fortunes qui lui donnaient de l'influence et de la considération. Mais au milieu du mélange

de ces parvenus du sabre et du comptoir, l'esprit de société ne pouvait se faire jour; il n'y avait donc que force et mouvement dans les classes intermédiaires.

Au jour où la restauration parut, on pouvait penser que l'esprit de société allait croître et s'étendre; il n'en fut pas ainsi. Les hautes dignités et les places importantes, restées aux hommes nouveaux, maintinrent partout une insolente âpreté. Cependant la plus effroyable de toutes les catastrophes poussa aux affaires quelques habitués de l'ancienne compagnie, et le commandement en reçut de la grâce et de la délicatesse. Mais le pouvoir se lia de nouveau avec les hommes et les doctrines modernes. Une grande agitation s'en répandit sur-le-champ dans toute la société, agitation qui fut encore accrue du mécontentement de tous ceux auxquels la carrière des armes fut fermée. Des doctrines et des hommes sans cesse opposés se trouvèrent partout en présence, et l'esprit de discussion chassa l'esprit de société, qui n'eut pas même toujours refuge dans ses asiles les plus chéris. Enfin l'esprit de société, qui dans toute autre position aurait

pu devenir une sorte de lieu commun entre les classes supérieures et les classes intermédiaires, ne sert plus aujourd'hui qu'à marquer entre elles une ligne de démarcation.

L'esprit de vivacité et de saillie est de naissance; on le porte partout, on l'emploie sans cesse. L'esprit de société au contraire ne peut s'apprendre et se développer que dans le grand monde. Il lui faut de la pompe et des témoins, des richesses et du luxe; il disparaît dans le malheur, s'efface dans la retraite, et se perd pour toujours dans le vulgaire des liaisons.

L'homme fort et habile, qui long-tems a vécu dans la profonde solitude du cabinet, s'égare et se perd dans l'espace étroit du salon. Comme un voyageur qui ne sait la langue que dans les livres, il comprend ce qui se dit, mais il ne peut parler lui-même, l'accent lui manque.

J'excepte quelques maisons d'élite, et je soutiens qu'il n'y a plus d'esprit de société parmi nous. Tous les états et tous les rangs, confondus dans la même pièce, ne peuvent ni se parler ni se comprendre. Rapprochés

par le hasard, comment pourraient-ils s'imposer la fatigue de plaire? Que la province se console! dans la plupart de nos réunions d'apparat, il semble qu'à son de caisse on ait convoqué les passans bien mis, et qu'une fois formés en masse on leur ait dit: Voilà la nuit; le tems des affaires est passé; jouez et dansez, et l'aurore venue, oublions-nous tous.

Les hommes nouveaux, abondans en paroles, s'étalent dans le principe et sa conséquence. Les hommes qui possèdent le vieil esprit de société sont précis dans le tour et serrés dans la phrase. C'est de la situation bien saisie qu'ils font jaillir la force du mot. Le regard, le sourire, une légère altération de l'organe, expliquent chez eux les nuances les plus imperceptibles, et dans certains momens ils font tout parler, jusqu'à leur silence même.

Dans le monde, le caractère usurpe le commandement: au rebours dans les rapports ordinaires de la société. D'où vient cette différence? Des femmes. En effet, douces, elles souffrent à contredire; fines, elles devinent toutes les délicatesses; vives, elles se mêlent à tous les sentimens; mobiles,

elles adoptent toutes les opinions; avides de plaire, elles ménagent tous les amours-propres. Ainsi soutenues du seul esprit de société, les femmes captivent la vigueur des hommes, en triomphent, et finissent toujours par la ranger sous l'empire de leur faiblesse.

De nos jours ce n'est pas au luxe de l'habillement, aux dentelles, aux diamans et aux pierreries, ni même à la politesse extérieure des manières que se distinguent les hommes ; à la voix. Douce, harmonieuse et réglée, elle dénonce un habitué de la vieille société; impétueuse, vive et éclatante, elle signale la société nouvelle. Dans la première, on glisse en causant sur tout; dans la seconde le texte est choisi, débattu, contredit, la réplique accordée, et l'on se quitte souvent décision remise.

Dans la monarchie proprement dite, l'esprit de société rapproche les conditions, mais les affaiblit et les énerve; dans le gouvernement mixte l'esprit de discussion divise et sépare les conditions, mais fortifie et endurcit l'homme. De là, source de difficultés pour les princes.

Les gens du monde et les femmes, doués de l'esprit de société, n'expliquent jamais leur pensée, ils la font sentir d'indication. Il en résulte que dans les matières les plus graves, comme les plus délicates, ils touchent à tout sans blesser nulle part.

Dans notre ancienne monarchie, les dignités, les fortunes les plus considérables, s'acquéraient de naissance, et quelques hommes entraient grands dans la vie. Elevés loin de toute occupation servile; nourris dans les habitudes d'une politesse exquise; pleins d'urbanité et de grâces, l'esprit de société leur venait à part même la volonté : c'était pour eux une tradition de plus. Aujourd'hui que l'instabilité s'élève plus haut que les trônes, chaque homme est dressé pour emporter tout de haute lutte. On rougirait de vouloir plaire. On ne se réunit que pour spéculer ou dilater son amour-propre par la montre insolente d'un luxe asiatique; d'autres, les habiles et les politiques, ne se confondent un instant avec les hommes que pour apprendre plus tard à les commander.

Jadis, il y avait en France tant de bon-

heur et d'amour pour les lettres, que d'un premier triomphe les écrivains s'élançaient dans la haute société, qui bientôt leur imprimait sa grâce, ses formes et ses habitudes.

De nos jours où il y a eu de si grandes infortunes, les gens de lettres, je parle des forts, n'ont aucune teinte d'esprit de société : ils sont graves, sérieux et mélancoliques. On les dirait travaillés du secret pressentiment de la fin prochaine des sociétés.

SAINT-PROSPER.

Suite des Feuillets trouvés à l'île d'Elbe.

. . . .

J'accusais le sort, j'accusais ma famille, de n'avoir pas su échapper à l'oubli. Plus tard on a voulu me donner une illustre origine. En avais-je besoin alors? Je repoussai cette flatterie, trop commune pour qu'elle me convînt. Je fis insérer dans les feuilles publiques que mes aïeux dataient du 18 brumaire. Je ne voulus pas que l'on perdît de vue le point d'où j'étais parti, afin que l'on pût, en tout tems, mesurer la hauteur où j'étais arrivé.

On a voulu également jeter de l'éclat sur ma jeunesse. On m'a prêté des actions bizarres. Tout cela est faux. J'ai toujours été un écolier vulgaire. J'avais quelque goût pour les mathématiques. Je les étudiais avec patience plutôt qu'avec ardeur. Je lisais peu. Cela vient de mon horreur pour tout ce qui est détail ; lorsqu'il s'agit d'idées, je n'ai pas besoin que l'on m'amuse par des inutilités. J'ai moins besoin encore que l'on prenne des détours pour arriver à mon intelligence.

. . . .

En tout j'ai toujours cru qu'il fallait prendre l'initiative. . . . .

Un peuple à qui l'on apporte la guerre chez lui se croit faible, et croit son ennemi fort. Il y a dans l'audace quelque chose qui sent le vainqueur. Une entreprise hardie étonne. L'étonnement paralyse le courage. Les Romains avaient pris pour maxime dans leurs guerres : courte et vigoureuse ; la mienne était courte et bonne.

. . . .

J'en acquis la preuve devant Toulon. Les assiégés faisaient de fréquentes sorties.

Où cela menait-il ? à perdre des hommes. Chaque armée avait pourtant un but ; pourquoi n'y marchait-on pas ? c'est que dans la ville, hors la ville, on trouvait un amas de soldats, de canons, de boulets, de fusils, mais pas une pensée pour remuer tout ce bagage.



. . . .

L'orage fini, les nations balayées, de nouveaux peuples, enfans du Nord, viendront dans le Midi en former de nouvelles. Depuis un siècle les Russes ont fait un pas immense. A peine avaient-ils franchi le Volga, et déjà leur pied touche au Danube. C'est que les Russes qui nous pressent sont pressés à leur tour. Ils ont derrière eux des peuples impatiens d'avancer. Depuis six cents ans la stérile et froide Scythie ne nous inonde plus de ses habitans. Elle est lasse d'attendre. L'Europe civilisée avait élevé une barrière. L'Europe barbare la fera tomber. Rome à son déclin vit fondre sur elle trente peuples qu'elle ne connaissait pas. Peut-être la Scythie nous en réserve-t-elle un pareil nombre tout aussi inconnus. Quand on examine ce grand mou-

vement de l'espèce humaine qui marche du Nord au Midi, on croit voir défiler l'une de ces longues caravanes qui, dans les déserts de l'Arabie qu'elles traversent, semblent d'un côté sortir de l'horizon, et de l'autre s'y perdre.

Seul je voulais arrêter cette marche du genre humain, non que la nature m'ait fait un être à part. Des hommes tels que moi sont plus communs qu'on ne le pense; mais ce n'est qu'à de longs intervalles que les rangs de la société s'ouvrent ou se rompent pour les laisser passer.

Le monde, arrêté tout-à-coup et violemment, devait éprouver une secousse terrible......

Après vous avoir fait part d'une anecdote sur Joseph Lebon, qui montrait assez bien le côté comique de ce personnage *ultra-libéral*, je vais vous en raconter une autre, moins plaisante à la vérité, mais qui trouve naturellement sa place à la suite de la première. La voici telle que je l'ai écrite sur mes tablettes, sur le lieu même de la scène en 1795 :

« Il n'était bruit, dans la ville d'Amiens, que d'un événement tragique sur lequel chacun faisait des conjectures, et dont peu de personnes ont deviné le secret. Voici ce que j'ai recueilli de plus sûr et de plus positif: un homme, âgé de trente à trente-quatre ans, d'un extérieur très-agréable, d'une famille estimable, jouissant d'une fortune au-dessus de l'aisance, voyageait pour affaires. Il s'était arrêté à Amiens : il ne comptait y rester qu'un jour ou deux; mais un petit despote, dont le pouvoir remonte à la création du monde, et ne paraît pas prêt à finir, l'Amour, puisqu'il faut le nommer, en avait décidé autrement. Notre voyageur, que je nommerai *Valcourt*, n'ayant probablement rien de mieux à faire, s'était mis à sa croisée pour regarder les passans; il aperçut, dans la maison qui était de l'autre côté de la rue, en face de sa fenêtre, une femme en grand deuil, qui travaillait à l'aiguille, et qui, tout entière à son travail, levait à peine les yeux de tems en tems. Elle avait de beaux traits, et une teinte de mélancolie donnait à sa figure une expression si touchante que Valcourt se sen-

tit ému jusqu'au fond de l'ame. Dès ce moment il ne quitte plus la fenêtre, il ne songe plus à continuer son voyage, il est tout à la *dame noire* : son unique plaisir est de la contempler, son seul désir de s'en rapprocher. Plusieurs jours se passent ainsi sans apporter aucun changement dans la conduite ni de l'un ni de l'autre ; Valcourt admirait, et la *dame noire* travaillait toujours.

» Valcourt n'y peut plus tenir : il prend adroitement des informations, et ce qu'il entend ne fait qu'augmenter son amour romanesque et piquer sa curiosité. On lui dit que la *dame noire* n'est à Amiens que depuis six mois ; qu'on ignore qui elle est, et d'où elle vient ; qu'elle ne voit personne ; qu'elle est extrêmement réservée dans ses discours ; du reste, qu'elle est très-pieuse, très-laborieuse, etc. Valcourt apprend de plus qu'elle reçoit de l'ouvrage quand on lui en donne ; il n'en demande pas davantage : il court chez un marchand, il achète de la mousseline, de la toile ; et muni de ses emplettes, il va frapper à la porte de celle qui occupe toute son ame. Son paquet sous le bras, il entre d'un air gauche, embarrassé,

et trouve à peine la force de demander à la *dame noire* si elle peut lui ourler des cravates, lui faire des chemises. On le reçoit honnêtement, mais avec une froideur qui ne fait qu'augmenter l'embarras de Valcourt; il borne là sa première visite. Le lendemain il en hasarde une seconde; toujours même politesse de la part de la dame, mais aussi toujours même froideur. Il en fit plusieurs autres; l'ouvrage qu'il avait donné lui servait de prétexte : ce fut pendant long-tems l'unique sujet de leur conversation; mais peu-à-peu on s'habitua à se voir, on parla d'autre chose que de couture, et Valcourt vit avec ravissement que si les charmes extérieurs de sa dame justifiaient en quelque sorte l'amour qu'il ressentait pour elle, la noblesse de ses sentimens et l'étendue de son esprit auraient seuls suffi pour mériter l'attachement d'un homme raisonnable. L'ouvrage ne finissait point, et Valcourt ne s'en plaignait pas. De son côté la *dame noire* semblait prendre plaisir aux visites et à la conversation de Valcourt : quand il entrait, une légère teinte de vermillon nuançait subitement la pâleur de son visage; mais cette

rougeur ne durait qu'un moment, et un profond soupir était ordinairement le signal qui la faisait disparaître. Le mot d'*amour* n'avait pas encore été prononcé entre eux ; mais le connaisseur le moins habile aurait deviné sans peine qu'ils s'aimaient, qu'ils s'entendaient sans se le dire. Seulement Valcourt se livrait avec toute l'ivresse du plaisir au sentiment qui le maîtrisait, tandis que la *dame noire* faisait visiblement d'inutiles efforts pour repousser, pour éteindre un feu qui malgré elle lui inspirait une secrète crainte. Pour Valcourt, l'amour était l'espoir du bonheur, le bonheur même ; pour son amante, c'était le pressentiment de tous les maux, l'avant-coureur du désespoir.

» Valcourt, certain d'être aimé, persuadé qu'une femme qui possédait tant d'attraits, tant d'esprit et tant de vertus, ne pouvait que le rendre heureux, voulut enfin hâter l'instant de son bonheur. « Madame, lui » dit-il un jour, il n'est plus tems de le dis- » simuler : je vous aimai du premier ins- » tant que je vous vis ; l'ouvrage que je vous » ai apporté n'était qu'un prétexte pour » vous voir de plus près. J'ai appris à vous

» apprécier : vos qualités ont achevé l'ou-
» vrage de vos charmes ; je ne puis plus vi-
» vre sans vous. Vous détournez les yeux !
» vous soupirez ! Rassurez-vous, mes vues
» sont honnêtes. Je suis assez riche pour faire
» le bonheur d'une épouse ; je suis libre,
» maître de disposer de ma main et de ma
» fortune, et je vous offre l'une et l'autre. »

» A cette déclaration inattendue, la *dame noire*, pour toute réponse, fondit en larmes, et pendant long-tems elle ne put que répéter en sanglotant : *O mon Dieu ! que je suis malheureuse !* Valcourt, interdit, surpris au dernier degré, ne savait que penser. « Eh quoi ! Madame, vous versez
» des pleurs ! le désespoir est peint sur vo-
» tre figure ! Aurais-je eu le malheur de
» vous offenser ? Mon amour, l'offre que
» je vous fais..... — Votre amour, votre of-
» fre, me flattent plus que je ne saurais vous
» le dire ; je vous crois sincère, et c'est ce
» qui fait mon désespoir. — Femme mysté-
» rieuse et incompréhensible, expliquez-
» vous ? — Je ne le puis ; fuyez-moi, ou-
» bliez-moi, je ne puis être à vous ! — N'ê-
» tes-vous pas veuve ? — Hélas ! oui. — Qui

» pourrait donc s'opposer à notre union?
» — Moi! vous le premier! — Moi! quand
» c'est le plus ardent de mes vœux? —
» Vous dites que vous m'aimez : je me plais
» à le croire ; mais, Monsieur, si vous me
» connaissiez, vous ne me verriez plus qu'a-
» vec horreur! — Seriez-vous coupable de
» quelque crime? — Non, non! mon ame
» est pure ; j'en atteste le ciel! — Eh bien!
» si votre ame est pure, je n'en veux pas
» davantage : je ne vous quitte pas que vous
» n'ayez consenti à unir votre destinée à la
» mienne. — Je ne le puis! — Cela ne suf-
» fit pas : il faut me le prouver. — Vous
» voulez m'épouser, imprudent! me con-
» naissez-vous? — Qui donc êtes-vous? Au
» nom du ciel, ne me tenez pas plus long-
» tems en suspens! — Eh bien! dit la *dame*
» *noire* en se levant, et d'un ton lugubre et
» solennel ; eh bien! *je suis la veuve de Jo-*
» *seph Lebon!* » et se couvrant les yeux de
ses deux mains, elle retomba sur sa chaise.

» L'enfer se serait ouvert sous les pieds de Valcourt, qu'il n'aurait pas été plus épouvanté ; il recula d'horreur, resta la bouche béante, les yeux égarés : il voulut

parler, la voix expira sur ses lèvres; il éprouva un mouvement convulsif dans tous ses membres. Tout-à-coup, rassemblant toutes ses forces, il sort sans avoir prononcé un seul mot, traverse lentement la rue, entre dans sa chambre, prend une plume, et trace d'une main tremblante ces mots qu'il laisse sur une table : *Mon amour m'est plus cher que la vie; mais la vie m'est moins chère que l'honneur : ne pouvant accorder l'honneur et l'amour, il ne me reste qu'à mourir.* Cela fait, le malheureux prend un pistolet et se brûle la cervelle. »

Je n'ai d'autre garantie à vous donner de l'authenticité de cette anecdote, Madame, que l'assurance qu'elle m'a été communiquée à Amiens, et peu de tems après l'événement, par des personnes dignes de foi; mais, dussiez-vous ne regarder cette histoire que comme une *fable*, elle ne vous en paraîtrait pas moins intéressante et digne d'attention. Quel apologue offrit jamais une morale plus juste? Je connais votre sagacité, et je lui laisse le soin d'en tirer la conséquence.

C. J. R.

Poésies de madame Desbordes-Valmore (1).

Vous êtes-vous jamais trouvée surprise dans un bois par un orage, Madame ? Mais, oui, je me rappelle que vous me fîtes le récit de la frayeur, bien naturelle, que vous aviez éprouvée au bruit des vents déchaînés qui menaçaient de déraciner ou de briser tous les arbres, de la pluie qui tombait par torrens, et de la foudre qui grondait sur votre tête. Je me rappelle aussi avec quel charme vous me fîtes partager le plaisir que vous ressentîtes lorsque, le calme ayant succédé tout-à-coup, et comme par enchantement, à ce déchaînement furieux des élémens, le bruit du tonnerre fit place au tendre roucoulement de la tourterelle et au ramage mélodieux de la fauvette. Eh bien ! Madame, ce que vous éprouvâtes alors, je viens de l'éprouver moi-même à la lecture du volume que je vous envoie. A la vérité,

(1) Un volume in-8°, imprimé sur papier fin des Vosges et satiné ; orné d'un frontispice et d'un fleuron gravés, et de trois jolies gravures. Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. par la poste. — A Paris, chez Louis, libraire, rue Hautefeuille, n° 10 ; et chez Pillet aîné.

je ne sors pas d'un bois, je n'ai pas cherché d'abri contre l'eau ou le feu du ciel; mais pendant plus de trois semaines, j'ai été étourdi par l'orage de la loi des élections, par une grêle de pamphlets et de discours incendiaires. Aux cris des vieux Stentors de clubs, des Epiménides révolutionnaires, se sont mêlées des milliers de voix grêles, plus désagréables à l'oreille que le sifflement des vents et le bruit du tonnerre: l'horizon politique était sombre, le plus clairvoyant n'y voyait goutte, lorsque tout-à-coup le calme a reparu; et quelques rayons d'espérance ont produit le même effet que le soleil après la tempête. Comme vous, Madame, j'ai entendu avec un plaisir délicieux le cri tendre et plaintif de la colombe, le chant mélodieux de la fauvette, car j'ai lu les *Poésies de madame Desbordes*. Une seule strophe, et j'avais déjà oublié les pamphlets en variations de M. B. C., les discours obscurs, profonds et contradictoires de M. R. C., les cris d'alarme de M. de C., les outrages faits au bon sens et à la logique par M. M., et les prédictions bouffonnes de l'aumônier du dieu Mars, qui apparaît tous les mois comme un

prophète de malheur, et qui ne sera, quoi qu'il fasse, qu'un prophète malheureux.

A toute autre personne qu'à vous, Madame, je me garderais bien d'annoncer, et sur-tout de recommander un recueil de poésies : le siècle est prosaïque, il ne veut que de la prose; et pour lui la plus *mauvaise* est souvent la meilleure. Il n'en est pas de même de la poésie, la meilleure n'est pas assez bonne pour lui : vous lui donneriez du Baour-Lormian, qu'il n'y jetterait pas même les yeux. On vient de lui offrir *du Pain*; il n'en a pas voulu davantage. Que serait-ce donc si on le priait de laisser là pour un moment les projets de bonheur commun, de régénération universelle, pour s'abaisser à lire des vers...... et de qui? D'une dame! outre la défaveur jetée sur la poésie en général, vaincra-t-on le préjugé par lequel on prétend depuis si long-tems que les chastes sœurs, perfides envers leur sexe, repoussent impitoyablement de l'Hélicon toutes celles qui se croient dignes d'implorer leurs faveurs? Je ne suis pas de ces hommes qui froncent le sourcil quand ils voient une plume entre les doigts d'une femme, et qui

prétendent que ces jolis doigts là doivent manier exclusivement l'aiguille ou le fuseau : non ; la poésie, ainsi que tous les ouvrages d'esprit, perdraient, selon moi, la moitié de leur prix, s'ils étaient condamnés à perdre l'approbation de la partie la plus aimable du genre humain. C'est ce qui arriverait pourtant si l'on interdisait le culte des Muses aux dames : pour bien juger un ouvrage quelconque, il ne suffit pas toujours d'avoir des yeux et des oreilles ; on le juge mieux quand on est capable ou de le faire ou de l'imiter, quand on en connaît le mécanisme, les règles et les difficultés. Ainsi, MM. les poètes, faites des vers ; mais si, comme je n'en doute pas, vous aspirez à la gloire, si les louanges chatouillent agréablement vos oreilles, et font délicieusement battre votre cœur, permettez aux dames de cultiver un art dont la connaissance doublera le prix de leurs suffrages, puisqu'elles vous jugeront en connaissance de cause.

Je sais bien que les femmes, souvent nos maîtres dans l'art de composer un roman ou une jolie chanson, ont presque toujours échoué quand elles ont voulu porter leurs

prétentions plus loin : l'ode, l'épopée, la tragédie, sont des écueils pour les Grâces; et l'énumération des femmes qui se sont fait un nom par la poésie ne tiendrait pas beaucoup de place dans notre correspondance. Quand j'aurai nommé Sapho chez les anciens, j'aurai tout dit; et madame Deshoulières chez nous restera à peu près seule en tête de la liste : car qui se souvient aujourd'hui des vers de madame Dubocage, et de tant d'autres? Se doute-t-on que madame Deshoulières a composé des tragédies; madame Dubocage un poëme épique? On l'a oublié; mais on ne lira jamais sans émotion les vers brûlans d'amour de Sapho, et l'on éprouvera toujours un nouveau plaisir à voir *les Moutons* de madame Deshoulières. Pourquoi? C'est que toutes deux expriment ce qu'elles sentent, et que, ceci soit dit à la gloire de votre sexe, Madame, les femmes ne possèdent pas au même degré que nous la faculté de peindre des sentimens qu'elles n'éprouvent pas. Notre génie est dans la tête, celui des femmes est dans le cœur; et si quelqu'un osait me le contester, je lui dirais : « Lisez les *Poésies de madame*

Desbordes, et dites-moi si jamais personne a été plus fidèle qu'elle à ce précepte du législateur du Parnasse :

» Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie. »

Les siennes vont à l'ame. Peint-elle les tourmens de l'amour? C'est Sapho, mais plus décente, plus vertueuse que l'autre : l'amour chez elle ne dit que ce qui peut attendrir, rien qu'on puisse blâmer. Exprime-t-elle les inquiétudes d'une mère? On partage ses peines, on se sent envie de pleurer avec elle : ce n'est pas, comme madame Deshoulières, une bergère qui parle à ses moutons, et qui emploie tous les ressorts de son esprit pour faire une charmante allégorie; c'est une mère véritable, qui semble avoir mis tout son talent à cacher son esprit, quoiqu'il en faille beaucoup pour avoir fait tant de si beaux vers. Je pourrais, je devrais peut-être prouver ce que je dis, en faisant quelque citation; mais dans l'embarras du choix, j'aime mieux vous laisser le plaisir de lire en entier un ouvrage qui, par la forme et par le fond, sera certainement un des plus beaux ornemens de votre bibliothèque.

C. J. R.

PETITE REVUE LITTÉRAIRE.

Réponse obligée de M. Mettemberg, ancien chirurgien-major, chevalier de l'ordre du Mérite civil de Prusse, etc., etc., à M. Cadet-Gassicourt, chansonnier et apothicaire, l'un des rédacteurs du Journal de Pharmacie.

Chansonnier et apothicaire, voilà deux titres, Madame, que l'on ne s'attend guère à rencontrer ensemble. Il y a cependant long-tems que M. Cadet-Gassicourt les fait marcher de compagnie; il y a long-tems que l'on sait qu'il n'y a *pas* d'apothicaire qui tourne mieux un couplet et de chansonnier plus habile à composer des drogues. Il paraît que dernièrement il n'avait ni chanson à faire ni lok à préparer, et que, pour passer le tems, il s'est amusé à faire, dans le *Journal de Pharmacie*, un article contre l'eau de M. Mettemberg. Il ne s'attendait pas peut-être à trouver un si vigoureux champion; mais M. Mettemberg lui a montré à qui il avait affaire; et, dans une petite *réponse obligée*, il lui dit son fait d'une vigoureuse manière.

M. Cadet-Gassicourt avait prétendu que M. Mettemberg n'avait obtenu un privilége que parce qu'il avait guéri de la gale le palefrenier d'un duc, le valet de chambre d'un marquis et la gouvernante d'un abbé.

« Hé bien ! demande M. Mettemberg, que résulte-t-il de cette chanson à laquelle il ne manque que les rimes ? D'abord, que mon remède guérit ; ensuite que les ducs, les marquis et les abbés, ont l'honneur de vous déplaire, de vous être suspects, d'exciter votre fureur. La seule idée d'un *duc*, d'un *marquis* ou d'un *abbé*, cause dans les frêles membranes de votre cervelle pharmaceutico-littéraire une métastase violente, suivie d'une éruption de cette gale politique dont rien n'a pu vous guérir, pas même la triple dose d'onguent que le *Journal des Débats* vous a administrée à l'occasion de votre ridicule relation de vos voyages en Allemagne.

» Vous dénoncez l'eau de Mettemberg, M. l'apothicaire-versificateur, publiciste et administrateur, parce que vous croyez que la vente de ce remède *autorisé* peut nuire au débit des drogues ILLICITES, étalées dans votre boutique, rue Saint-Honoré, n° 108. Ici c'est le divin ÉLIXIR DE CAGLIOSTRO ; là, c'est un aphrodisiaque, nommé *Pastilles du Sérail* DE CADET ; plus loin, ce sont mille autres compositions particulières, qui ne sont consignées dans aucun codex, et qui, jusqu'ici tenues *secrètes*, ont singulièrement achalandé votre laboratoire.

» *On voit que vous êtes orfèvre, M. Josse !* »

Vous voyez, Madame, que M. Cadet-Gassicourt a levé un mauvais lièvre, et qu'il a affaire à forte

partie. Répondra-t-il par un couplet ou par un article, c'est ce que l'on ignore ; jusqu'ici il ne s'est pas cru *obligé* de faire une *réponse*.

Le Génie, ode à M. le vicomte de Chateaubriand ; par Victor-Marie Hugo.—A Paris, chez Antoine Boucher, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34 ; et chez Pillet aîné.

Il faut louer Dieu de tout, Madame ; t puisque la tribune est close, et que nos orateurs consentent à laisser reposer l'admiration, on peut espérer que le tour de la poésie est venu, et qu'on daignera l'écouter. Autrefois l'apparition d'*un poëme*, d'une ode, d'un quatrain, soulevait un homme de la foule, et faisait autant de bruit qu'un amendement. Aujourd'hui quelle différence ! on disserte sans fin, et les poètes n'ont plus d'autres lecteurs qu'eux-mêmes et leurs amis. Quelques-uns toutefois ont triomphé de l'indifférence du public, et parmi ces élus, on doit compter M. Victor Hugo, déjà célèbre par de nombreux triomphes académiques. Il vient de publier une ode sur le génie, dédiée à M. le vicomte de Chateaubriand : on ne pouvait mieux l'adresser. Le poète n'est pas resté au-dessous du sujet ; on partage son enthousiasme lorsqu'il peint en beaux vers l'illustre auteur d'*Atala*, errant loin de sa patrie, dans les forêts du Nouveau-Monde, contemplant les Pyramides, visitant la Cité-Sainte, interrogeant les

ruines de Sparte et d'Athènes; et, de retour dans ses foyers, déposant sa lyre pour défendre dans le sénat la cause de Dieu et celle de son roi. En retraçant les nombreuses infortunes qui frappent le génie, M. Hugo s'exprime ainsi :

Ou s'il voit luire enfin l'aurore
Du jour promis à ses efforts,
Vivant, si son front se décore
Du laurier qui croît pour les morts,
L'Erreur, l'Ignorance hautaine,
L'Injure impunie et la Haine,
Usent les jours de ce mortel.
Du malheur imposant exemple,
La Gloire l'admet dans son temple
Pour l'immoler sur son autel.

. . . .
. . . .

Tu vins, dans un tems plus tranquille,
Fouler cette terre des arts
Où croît le laurier de Virgile,
Où tombent les murs des Césars.
Tu vis la Grèce, humble et domptée :
Hélas! il n'est plus de Tyrtée
Chez ces peuples, jadis si grands ;
Des fers chargent leurs mains serviles,
Et le rocher des Thermopyles
Porte les tours de leurs tyrans.

Ces cités que vante l'Histoire
Pleurent leurs enfans aguerris ;

Le vieux souvenir de leur gloire
N'habite plus que leurs débris;
Les dieux ont fui : dans les prairies,
Eleusis de ses théories
N'entend plus les pieux concerts ;
Délos cherche ses chœurs fidèles ;
L'airain, qui gronde aux Dardanelles,
Trouble seul les temples déserts.

A l'ombre de la Pyramide,
Tente immobile de la Mort,
Le camp voyageur du Numide
T'accueillit, errant sur ce bord.
Tu vis encor le Mont auguste
Où, maudit par son peuple injuste,
Mourut le Sauveur *des humains*;
Sur le tombeau qui nous rachète,
La muse sainte du Prophète
T'enseigna ses secrets divins.

Je regrette d'être forcé de m'arrêter ici; mais ces citations suffisent pour justifier mes éloges, et maintenant l'auteur peut se dire comme le Corrège : *Son pittor anche io*.

La Vie d'Erostrate, découverte par Alexandre Verri, traduite par L. F. Lestrade. — A Paris, chez Bechet, libraire, quai des Augustins, n° 57; et chez Pillet aîné, rue Christine, n° 5.

L'amour de la gloire est sans doute très-louable lorsqu'il n'enfante que de belles actions et de gran-

des pensées, et s'il n'a pour but que le bonheur du genre humain. Il est fâcheux que tant de héros ne l'aient pas entendu ainsi, et qu'ils aient toujours fait payer si cher à leurs contemporains les frais de leur apothéose. On espère sottement se survivre à soi-même, arracher des louanges qu'on ne pourra plus entendre; et parmi les têtes fortes qui se chargent de mener les autres, il n'en est pas une seule dont cette folle idée n'ait dérangé la cervelle. Loin de diminuer, cette dangereuse manie ne cesse de s'accroître; les lumières du siècle n'ont pu nous en garantir. Depuis trente ans la France regorge d'une foule de petits hommes qui veulent grandir à tout prix et occuper la renommée, et qui, faute de mieux, échangeraient volontiers la gloire contre l'infamie, pourvu qu'elle les rendît célèbres. Rien n'est plus dangereux qu'un fou orgueilleux ou enthousiaste, qui raisonne de travers : Erostrate en est la preuve; et l'histoire de sa vie offrira d'utiles leçons sur les dangers de l'amour-propre. Tourmenté par la soif de la célébrité, Erostrate parcourut sans succès toutes les carrières. De longs travaux eussent suffi pour réparer ses disgrâces; mais, dominé par l'orgueil, il voulut atteindre à la gloire sans chercher à s'en rendre digne, et crut la conquérir sans peine par un crime. Un style pur et toujours élégant, la peinture fidèle des mœurs et des fêtes de la Grèce,

vous feront sans doute lire, Madame, avec plaisir ce petit ouvrage. Il ne peut qu'ajouter à la réputation de M. de Lestrade, déjà connu par une excellente traduction des *Nuits romaines* et une foule de bons articles insérés dans les feuilles royalistes.

L'Echo des tribunaux français et étrangers. — On s'abonne à Paris, chez Colnet, libraire, quai Malaquais, n° 9; et chez Pillet aîné.

Voici un recueil de nature à exciter l'intérêt et à piquer la curiosité : il offre l'analyse la plus exacte de tous les procès dignes de fixer l'attention publique par leur importance et leur singularité. *L'Echo des tribunaux* doit être cher sur-tout aux auteurs de mélodrames, car c'est là que depuis deux ans ils vont puiser leurs plus heureuses inspirations. Le dernier numéro contient le récit détaillé du procès de la reine d'Angleterre, l'histoire de sa vie privée depuis son mariage jusqu'à l'époque actuelle, et les dépositions des témoins, relatées dans l'enquête de 1806. La déposition de lady Douglas est très-curieuse, et l'on reste persuadé, après l'avoir lue, que si la reine ne fut pas coupable au fond, elle ne menait pas la vie la plus austère. Que penser en effet de ses longues conversations et de ses promenades sans témoins avec sir Sydney Smith et le capitaine Manby? Le procès que la chambre des pairs est appelée à juger ne roule que sur la conduite qu'elle a

tenue depuis 1814, hors de l'Angleterre, et sur ses liaisons un peu trop intimes avec le postillon, marquis de Pergami. Le procès a dû commencer le 17 de ce mois ; l'issue en est attendue avec impatience, et décidera peut-être du sort de la monarchie anglaise.

LA FÊTE DU ROI.

Lorsque de toutes parts le bronze pacifique
De ta fête, ô Louis, proclame le retour;
Lorsque sous ses parvis la cathédrale antique
Accueille nos transports et nos hymnes d'amour....
Un jeune amant des vers, dans son heureuse ivresse,
Ose mêler sa voix à ces chants d'allégresse.
Nobles élans du cœur, éclatez, chants joyeux!
Et que les arts rivaux, au sein de nos murailles,
De merveilles sans nombre éblouissant les yeux,
Rappellent la splendeur des fêtes de Versailles.
Et toi, peuple des champs, peuple toujours chéri
Des sages héritiers du meilleur des Henri,
Signale aussi ta joie; et sous de frais dédales
Prolonge dans la nuit les danses pastorales.
Au prince que tu sers nous devons ces loisirs (1):
Ce roi législateur, mûri par les tempêtes,
Nous a rendu nos jeux, nos tranquilles plaisirs,
Et sa fille souvent a partagé nos fêtes.
O fille de l'exil! que ne puis-je à genoux
Contempler de ton front le charme triste et doux.
Que ne puis-je à mon gré t'exprimer le délire
Qu'à tous les cœurs bien nés ta seule vue inspire!

(1) *Deus otia fecit.*

Un affreux souvenir vient troubler ce bonheur ;
Ton père.... Mais du sein des voûtes bienheureuses,
Où l'ange étend sur lui ses ailes radieuses,
Le Martyr, en ces mots, console ta douleur :

« Sèche tes pleurs, ma fille ! ta prière
» Est parvenue au palais de lumière;
» Et l'Eternel, détournant son courroux,
» Fait luire enfin un horizon plus doux
» Sur cette France à notre amour si chère.
» De ses devoirs, averti par son roi,
» Un peuple entier repousse avec effroi
» Ces novateurs dont les plumes impies
» Vont rallumant des haines assoupies.
» En vain leur cœur d'un zèle spécieux
» Cherche à parer leurs funestes doctrines ;
» Assez long-tems, à la face des cieux,
» Ils ont couvert de sanglantes ruines
» Le saint empire où régnaient mes aïeux.
» Oui, leur fureur, leur nom même s'oublie ;
» Déjà pour nous s'embellit l'avenir,
» Et sur l'autel nous allons voir bénir
» Le gage heureux qui nous réconcilie.
» Plus de regrets, plus d'amer souvenir !
» Des anciens preux qu'illustre un noble zèle,
» Et des guerriers de la race nouvelle
» Bientôt les droits s'uniront confondus ;
» Et pour jamais s'éteindra la querelle
» Des jours présens et des jours disparus. »

A. de Sigoyer.

FIN DU TOME SECOND.